DE LA

PHILOSOPHIE MORALE,

OU

DES DIFFÉRENS SYSTÈMES

SUR LA SCIENCE DE LA VIE,

Par J. Droz.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,
Libraire, rue de Tournon, n° 6.

M. DCCC. XXIV.

GIFT OF

Charles Atwood Kofoid

DE

LA PHILOSOPHIE

MORALE.

Ouvrages du même Auteur qui se trouvent chez le même Libraire.

ESSAI SUR L'ART D'ÊTRE HEUREUX, suivi d'un *Éloge de Montaigne*, troisième édition, 1 vol. in-8° . . . . . 4 fr. 50 c.

ÉTUDES SUR LE BEAU DANS LES ARTS, 1 vol. in-8° . . . . . 4 fr. 50 c.

MÉMOIRES DE JACQUES FAUVEL, par Jos. Droz et L. B. Picard, 4 vol. in-12 . . . 11 fr.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE DE L'HIRONDELLE, N° 22.

DE LA PHILOSOPHIE MORALE,

OU

DES DIFFÉRENS SYSTÈMES

SUR LA SCIENCE DE LA VIE,

PAR JOSEPH DROZ.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 6.

M DCCC XXIV.

QY45
D839

BJ
1057
D7
1824

PRÉFACE.

20 octobre 1823.

« Pourquoi, m'a-t-on dit, écrivez-« vous sur la philosophie morale? « c'est de tous les sujets celui dont les « têtes françaises sont le moins oc-« cupées. » — Je l'ai choisi précisément par ce motif. En faisant un tel choix, sans doute on se prive de grands avantages. Un sujet est heureux quand déjà il excite la curiosité générale; l'auteur qui le saisit obtient sans peine l'attention; on recherche son livre, et si l'on y trouve les opinions du jour flattées avec esprit,

son succès est brillant. Cette théorie me semble incontestable; mais il en est une autre à présenter aux écrivains pour qui les mots *intérêt public, vérité,* ne sont pas encore dépourvus de sens. Choisissez, leur dirai-je, choisissez parmi les sujets qu'on néglige ou qu'on oublie, ceux dont il serait utile de voir les hommes s'occuper avec ardeur.

J'ai long-temps eu le projet de composer une *Histoire de la Philosophie morale.* Je m'étais déterminé à suivre l'ordre historique pour exposer les différentes doctrines, parce qu'il est le seul qui présente un tableau fidèle de la marche de l'esprit humain, de ses progrès toujours lents, de ses écarts toujours nom-

breux. Cependant cet ordre, qui ne rapproche ou ne sépare les doctrines que par leurs dates, a des inconvéniens graves. Le lecteur peut s'étourdir au milieu de cette multitude d'idées variées, de principes opposés, de jugemens disparates, qui semblent réunis au hasard. Il faut lui donner un fil pour se diriger à travers ce labyrinthe. Je pensai qu'aux avantages de l'*ordre historique* je joindrais ceux de l'*ordre logique*, si, dans une introduction, je montrais comment on peut classer les différens systèmes, en les rapportant tous à un petit nombre d'idées fécondes que l'esprit de l'homme est destiné à concevoir, et qu'il ne fera jamais que modifier de diverses manières. Mes travaux

furent interrompus il y a quelques années, et je dois les abandonner pour toujours : mais l'introduction dont je viens de parler était très avancée; j'ai voulu la terminer, parce que je pouvais y placer les résultats de toutes mes réflexions sur un sujet auquel j'ai consacré une grande partie de ma vie. J'ai ajouté des développemens, des considérations nouvelles, et ce qui devait d'abord n'être qu'une préface, est devenu l'ouvrage que je publie.

Je n'ai point la prétention d'éclairer les hommes vieillis avec de fausses idées sur leurs intérêts. Quand on a pris pour la réalité les chimères du monde, on ne voit plus que des illusions dans les vérités de la philoso-

phie. C'est aux jeunes gens que j'offre cet ouvrage; je les convaincrai que les études morales leur sont nécessaires, soit qu'ils doivent exister en paix au sein de leurs familles, soit qu'ils veuillent se hasarder sur de vastes théâtres. Leurs cœurs sont purs, leurs intentions droites, leurs sentimens généreux; et je n'hésite point à leur dire qu'il faut du courage pour suivre mes conseils. Oui, les hommes qui se livrent à l'heureuse étude de la morale, ont peu de partisans et beaucoup de détracteurs. Souvent on les dédaigne, comme gens inhabiles à suivre les sentiers qui mènent à la fortune; quelquefois on leur reproche de n'être pas assez enthousiastes de la beauté de nos sciences et de nos

arts. Pour moi, plus j'avance dans la vie, plus je crois que ceux qui se plaisent à cultiver la sagesse, possèdent seuls la fortune véritable, et seuls élèvent leurs regards vers la beauté réelle.

Jeunes lecteurs, si cet écrit ne peut vous intéresser, accusez la faiblesse de mon talent, non le genre de leçons que je viens vous offrir. Il est pour l'oreille une harmonie, dont la musique fait éprouver les charmes; il en est une qui flatte la vue par le brillant accord des couleurs et des formes; il en est une plus délicieuse que révèlent à l'âme les douces pensées et les nobles sentimens des amis de la sagesse.

---

20 septembre 1824.

L'Académie française vient de décerner à ma *Philosophie morale* le prix fondé par M. de Montyon pour le livre le plus utile aux mœurs. J'exprimerais difficilement combien je suis touché d'un pareil suffrage. Je n'imagine pas de récompense plus honorable, plus douce que celle d'entendre déclarer par un corps illustre qu'on a fait un ouvrage qui peut servir à l'amélioration de ses semblables. Les illusions de l'amour-propre ne doivent point cependant m'abuser. J'ai réfléchi long-temps sur le sujet que je voulais traiter, et j'ai écrit de bonne foi; c'est tout le mérite de ce livre.

Je publie deux nouvelles éditions, l'une in-8°, l'autre in-18; toutes deux sont conformes à la première. Je suis trop près encore de l'époque où j'ai terminé cet ouvrage pour juger quels développemens je pourrais y ajouter, et d'ailleurs, j'ai regardé comme un devoir de le faire réimprimer tel que l'Académie française a bien voulu l'approuver.

DE LA PHILOSOPHIE MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIVERSES ACCEPTIONS DU MOT PHILOSOPHIE.

Dieu seul est sage, a dit Descartes, *parce que lui seul a l'entière connaissance des choses :* leur ensemble nous échappe, et le résultat de toutes nos recherches est doublement incomplet. Nous n'apercevons qu'un petit nombre de points épars; et toujours ils sont privés de la lu-

mière que répandraient sur eux ces milliers d'autres points inaccessibles à notre faible vue. Nos conceptions les plus vastes sont étroites, et nous restons à la superficie des sujets que nous croyons approfondir.

La philosophie, selon les anciens, est la *science des choses divines et humaines.* Dans ce sens, aucun homme, quel que soit son génie, ne la possédera jamais. Les diverses parties de la science universelle dont le but est la vérité, doivent se diviser entre des esprits différens. Ainsi les voyageurs qui traversent les mers pour enrichir le domaine de nos connaissances, ne sont pas attirés tous vers le même genre d'observations. Si je me hasardais sur leurs traces, ce ne serait point pour hâter les progrès de la géographie, ou de la botanique, ou de l'archéologie; j'observerais les habitans des contrées que je visiterais, j'essayerais d'apprécier leurs mœurs et leurs usages, je voudrais connaître leurs peines et leurs plai-

sirs. De même, voyageur à travers les âges et parmi les êtres bienfaisans auxquels nous devons des lumières, dans le nombre des sciences qu'ils offrent à nos meditations, j'ai choisi celle qui règle les mœurs et nous instruit à vivre.

Cette science étant la plus utile, et pouvant même suppléer aux autres, souvent on lui donne le nom de philosophie : la plus noble partie est prise alors pour le tout. Dans le langage usuel, presque toujours remarquable par sa justesse, on appelle philosophes les hommes qui se plaisent à cultiver la morale. Le langage vulgaire se concilie facilement sur ce point avec la langue scientifique. Les esprits éclairés, qui d'abord définissent la philosophie d'une manière si générale et si fastueuse, la considèrent ensuite sous des rapports plus convenables à notre faiblesse, ainsi qu'à nos besoins : Cicéron dit qu'elle est *l'art de vivre*, et Sénèque voit en elle *la règle de la vie*.

Chez les modernes, la métaphysique reçoit fréquemment le nom de philosophie. La métaphysique nous enseigne les moyens de diriger les facultés de notre intelligence dans toutes nos recherches, et nous ouvre la route de la vérité. Il paraît donc naturel de transporter à cette science le nom que les anciens donnaient au vaste ensemble de connaissances que nous n'embrasserons jamais.

Je consacre cet écrit à la philosophie usuelle, noble science de la vie, que dédaigne la frivolité, mais que chérit la sagesse, et qui fut souvent l'objet des méditations du génie.

CHAPITRE II.

DU RANG QUE LA MORALE DOIT AVOIR PARMI LES SCIENCES.

Quelques écrivains enflammés d'enthousiasme pour la vertu, et quelques autres curieux de se singulariser, ont soutenu qu'il faut cultiver la morale, et dédaigner le reste des sciences. J'éviterais cette exagération, alors même qu'elle aurait encore l'éclat de la nouveauté. Les paradoxes, je laisse à ce mot le sens défavorable que lui donne l'usage, les paradoxes me semblent être dans les écrits ce que sont dans le monde ces gens dont le facétieux et hardi babillage

amuse quand on les rencontre pour la première fois, mais qui bientôt excitent le mépris et l'ennui. Les vérités, au contraire, ont du rapport avec ces hommes d'un bon naturel qui n'éblouissent point au premier coup-d'œil, mais dont l'entretien paraît toujours plus aimable.

Toutes les sciences ont droit à notre estime, puisque toutes concourent à civiliser la terre. Malgré leur imperfection, je ne puis jeter les yeux autour de moi, sans apercevoir leurs bienfaits, et sans être ému par la reconnaissance. Je visitais un jour, avec deux amis, les bords du canal qui doit unir la Saône au Rhin. Au moment où nous descendions de voiture pour examiner de plus près un travail remarquable, une pauvre femme nous demanda l'aumône, et nous lui donnâmes quelques pièces de monnaie. Après avoir considéré long-temps les procédés ingénieux et simples au moyen desquels on peut, en amassant les eaux,

élever une barque du fond d'une plaine jusqu'au sommet d'une montagne, je dis en moi-même : parmi les moyens d'adoucir la misère, qu'est-ce que le faible secours de quelques pièces de monnaie données à une infortunée, comparé au riche présent qu'a fait à l'humanité entière celui qui sut ouvrir ainsi de nouvelles routes au commerce? Combien de fabriques n'a-t-il pas fait établir! combien d'autres n'a-t-il pas agrandies! combien de pays où régnaient la paresse et la pauvreté, lui doivent l'activité et l'abondance!

Rendre notre existence plus douce est le but des travaux du philanthrope; et les sciences, les arts concourent merveilleusement à ce but. Naguère une des classes d'hommes les plus misérables était celle des matelots. A leurs dangers, à leurs fatigues se joignaient des privations sans nombre. Ils respiraient un air infect dans leurs étroites demeures; souvent une nourriture malsaine leur cau-

sait d'affreuses maladies; et quelquefois, nouveaux Tantales, au milieu de l'Océan ils enduraient les horreurs de la soif. Maintenant, des ventilateurs d'une construction facile renouvellent l'air dans toutes les parties d'un navire; la fabrication de la gélatine, et l'art de conserver des viandes fraîches pendant plusieurs années, procurent aux marins des alimens toujours salubres; et le précieux appareil à distiller l'eau de mer les garantit du fléau le plus désolant peut-être qu'ils eussent à redouter.

Alors même que les sciences auraient pour seul avantage d'apporter quelques soulagemens à nos douleurs physiques, elles seraient encore précieuses; mais, quoi qu'on en ait dit, elles sont utiles aux mœurs; car elles combattent les grandes causes de dépravation : l'ignorance, l'oisiveté et la misère. Ah! les sciences versent des bienfaits nombreux sur la terre; et les hommes de génie, qui les cultivent dans l'intérêt de

l'humanité, sont des ministres de la Providence.

Ces idées seront peu contestées de nos jours, l'Europe révère les lumières ; mais une vérité qu'on semble avoir oubliée, c'est qu'il est une science qui surpasse toutes les autres en importance, parce qu'elle doit régler notre vie, et parce qu'elle seule peut imprimer à nos divers travaux la direction la plus utile. Vouloir que les sciences, les arts, sans être fécondés par la morale, produisent les plus beaux résultats, c'est vouloir que des rameaux séparés de leur tige se couvrent de fleurs et se chargent de fruits.

CHAPITRE III.

IMPORTANCE DES ÉTUDES MORALES DANS LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE.

Quel temps rendit jamais plus nécessaires les études morales! Une agitation violente ébranle l'Europe; une foule d'idées opposées circulent, se croisent, se heurtent; et, dans le bruit confus d'une multitude de voix, tout ce qu'il est possible de comprendre distinctement, c'est que beaucoup d'hommes aspirent à changer de situation.

Privés des idées morales qui seules pourraient donner une sage direction aux esprits, nous nous égarons au milieu d'opinions di-

vergentes; et chacune de ces opinions a je ne sais quoi de vague et d'exalté. Un publiciste allemand disait, il y a peu d'années, en parlant des Européens et de leur étrange situation : *Ils ne savent s'ils veulent endosser la cuirasse des chevaliers, ou la haire des moines, ou la toge des Romains.* Ces mots sont frappans de vérité, et j'en gémis. Puisse la morale nous apprendre qu'il ne faut être ni chevalier pour relever les donjons, ni moine pour s'ensevelir dans les cloîtres, ni Romain pour dévaster le monde; qu'il faut être homme pour concourir à la civilisation des hommes!

L'Europe sort à peine de la barbarie. Ses lois et ses usages peuvent recevoir des améliorations nombreuses; mais, en considérant notre agitation, nos dangers, nos ressources, je m'alarme de voir tant de gens qui professent la politique, et si peu qui s'intruisent en morale.

Je ne suis point enclin à la satire, et je

sais estimer mon pays. Je pense même que les Français valent généralement mieux que dans le siècle dernier. Portez vos regards sur la classe opulente : les mœurs de famille y sont maintenant honorées. Observez la classe pauvre avec impartialité, vous serez forcés d'y reconnaître d'étonnantes améliorations. Nous avons récemment * subi les horreurs d'une disette, qui eût autrefois couvert la France d'emeutes et de pillages; et dans quel temps encore ce fléau nous a-t-il désolés? après une révolution qui nécessairement a brisé des liens nombreux, et soulevé des passions turbulentes; au moment où des armées formidables, accoutumées à vivre de dépouilles étrangères, venaient d'être dissoutes et répandues dans nos campagnes. Peu de provinces ont vu des troubles; presque toutes ont vu des malheureux endurer la faim, y succomber plutôt que de s'avilir.

* Ce Chapitre a été écrit en 1819.

Le sentiment de la dignité de l'homme semblait être répandu jusque dans les rangs les plus obscurs de la société. Les événemens qui depuis trente ans se succèdent ont fortement excité les Français à réfléchir ; et, dès qu'on se livre à la réflexion, on apprend à connaître, avec plus ou moins de justesse, ses intérêts et ses devoirs. Voilà ce qui supplée aux études positives sur la morale, que nous avons tant négligées. Mais il est une classe de la société à laquelle des idées éparses sur la science de la vie, des réflexions incomplètes sur les devoirs ne suffisent point ; qui, bien plus que les autres, a besoin de fermes principes, d'une haute morale que la puissance de la raison ait fait passer dans toutes ses habitudes. Privée d'un tel secours, elle manque d'intégrité et même de lumières. Cette classe se compose des hommes de toutes les opinions, qui par leur situation, par leurs talens, par leur activité, exercent ou veulent exercer une grande influence sur la

destinée des états. Cette classe est parmi nous généralement dépravée; et comme, en dernier résultat, elle règle le sort de la société, comme les autres classes ont en vain de la sagesse quand celle qui les conduit est corrompue, l'observateur doit s'effrayer des périls auxquels nous expose l'ignorance ou le dédain de la morale.

Bizarre contradiction ! Dans un siècle qui se distingue par l'examen de tant de questions importantes, par la discussion d'un nombre si prodigieux d'idées, d'opinions, de principes d'où semble dépendre le sort du genre humain, on dédaigne les lumières que pourrait seule offrir la morale. N'est-ce point que, dans nos débats, il s'agit d'intérêts privés et passagers, non de l'intérêt universel et durable? La morale forme des hommes; et qui de nous songe à devenir un homme? Observez ceux qui, dans le monde, passent pour avoir des projets élevés; celui-ci veut être magistrat; celui-là, général; et cet autre,

ministre. Si quelqu'un, rappelant les idées de Socrate, disait que, pour être magistrat, général ou ministre, il faut d'abord être homme, je doute qu'un langage si clair parût intelligible.

Depuis trente ans, combien notre scène politique a-t-elle offert de gens faibles et versatiles, sages un jour, et le lendemain entraînés, soit par les espérances d'un vil égoïsme, soit par les rêves de quelque absurde exagération! Pour connaître ce qui leur a manqué, osons les comparer avec un véritable homme d'état. Voyez Franklin : quelle sagesse dans ses vues! quelle unité dans ses principes! quelle persévérance dans sa conduite! D'où naît sa prodigieuse supériorité sur nos politiques d'un jour? Lecteur, je vais vous l'expliquer. Avant de songer à réformer les hommes et les lois, Franklin s'occupa de se réformer lui-même. Dans un temps où rien ne lui présageait encore ses hautes destinées, il sentit qu'il devait faire

à ceux qui l'entouraient, autant de bien qu'il lui serait possible; et jugea que pour remplir ce devoir, il lui importait de régler ses mœurs et d'épurer son caractère. Jeune et pauvre, il eut l'ambition d'atteindre à la perfection morale; et ses soins ennoblirent toutes les facultés de son âme. Lorsqu'ensuite les périls de l'état l'appelèrent sur un vaste théâtre, il changea de situation sans changer de principes; il fit des applications plus importantes des mêmes règles de justice, de modération, de franchise, qu'il avait conçues dans son obscurité; il n'eut besoin que de suivre ses habitudes pour déployer, sur la scène du monde, un des plus grands caractères dont l'espèce humaine se soit jamais honorée.

Apprenons à l'école de Franklin, qu'un travail heureux sur nous-mêmes peut seul nous mettre en état d'accomplir dignement les divers travaux de la vie. Aussi long-temps que cette vérité sera méconnue, on pourra

trouver des gens habiles à faire passer l'autorité aux mains de tel ou tel parti; vainement cherchera-t-on des hommes qui sachent améliorer le sort de leurs semblables.

Les âmes élevées peuvent seules connaître le but de la politique. Son véritable but est d'amener l'état de paix sur la terre; de le faire succéder à cet état de guerre, fruit déplorable des passions intolérantes, ambitieuses et cupides, à cet état de guerre qui ne se manifeste pas seulement sur les champs de bataille, mais qui tourmente les malheureux humains dans toutes leurs relations sociales, et jusqu'au sein de leurs familles. Toi, qui desires pour tes semblables un meilleur sort, et veux concourir au noble but que je viens d'indiquer, n'hésite point sur le premier moyen de succès; cultive la morale, et qu'elle fasse descendre en ton cœur la paix que tu chercheras à répandre parmi nous.

S'il est vrai que les poètes et les artistes

doivent se plaire à réveiller des sentimens élevés, s'ils doivent se vouer au culte des Muses et se considérer comme exerçant le sacerdoce du génie, quelle idée faut-il concevoir de la mission des hommes qui, par des travaux politiques, viennent perfectionner les lois et réformer les mœurs? Pour se disposer à remplir cette mission, avec quelle ardeur généreuse et quels soins pieux ne faut-il pas épurer son âme!

Au milieu d'études nombreuses, oubliant celle de la sagesse, nous nous contentons d'une morale incertaine, vague, sans consistance dans notre âme et sans pouvoir sur notre vie. Éclairons-nous; cherchons à réveiller l'intérêt général pour une science sans laquelle le bonheur de l'homme privé est soumis au hasard, et la vertu de l'homme public livrée aux circonstances.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE DIVISION DES SYSTÈMES DE PHILOSOPHIE MORALE.

En appelant les hommes à cultiver la morale, il est naturel de leur indiquer les divers systèmes que les philosophes ont tracés, et parmi lesquels la raison nous invite à choisir. Mais, après avoir lu les moralistes, si l'on essaie de se rendre compte de leurs opinions et de les rassembler sous un seul point de vue, la confusion produite par une foule d'idées plus ou moins divergentes, fait éprouver un sentiment inquiet et pénible. Eh quoi! il s'agit de la science destinée à nous guider dans la vie, les écrivains qui

nous l'enseignent sont honorés du nom de sages; et ces écrivains ne s'accordent pas entre eux, et cette science n'a pas une clarté égale à son importance!

Pour éloigner la confusion, il est nécessaire d'établir une division exacte et simple des systèmes de philosophie morale. Malheureusement il n'est point facile de juger quels sont, parmi les divers principes des moralistes, ceux qui peuvent servir de base à cette division. Lorsque j'eus formé le projet de m'en occuper, je rencontrai des obstacles sans nombre. Tantôt, des différences d'opinions qui passent pour très graves, et qui souvent ont excité des discussions très vives, me semblaient perdre leur importance à mesure que je les examinais avec impartialité; tantôt, des questions que j'avais d'abord jugées frivoles, me paraissaient, en y réfléchissant, mériter une attention sérieuse. Quelquefois je m'arrêtais sur deux jugemens opposés et d'un haut intérêt; ils

me servaient très bien à distinguer tel système de tel autre; mais ils ne me donnaient point les moyens d'embrasser et de diviser toutes les doctrines. Fatigué de recueillir si peu de fruit de cet examen, je pensai que, pour atteindre mon but, il fallait donner une autre direction à mes recherches.

Plaçons-nous sur une hauteur d'où nous apercevions d'un coup-d'œil les moralistes de tous les siècles, de toutes les contrées. Ne nous laissons point étourdir par les voix de tant d'hommes qui discutent avec chaleur; et, pendant que la plupart d'entre eux déclarent que leurs opinions sont inconciliables, examinons s'il n'est pas quelques principes communs à tous, reproduits dans chacun des systèmes pour lesquels ils combattent. Peut-être discernerons-nous ensuite, avec plus de facilité, les points qui les divisent.

Oh! s'il y a des principes que notre con-

science approuve, et que proclame l'universalité des moralistes, quelle profonde vénération, quel pieux respect ne devrons-nous pas à ces principes visiblement émanés de la sagesse éternelle! Que notre âme troublée par les débats des philosophes se rassure : il est des vérités nécessaires à l'existence de la société, et Dieu les a mises hors de l'atteinte des sophistes. Tous les philosophes s'humilient devant les vérités de morale pratique.

En parcourant les doctrines qui méritent le nom de doctrines morales, on reconnaît bientôt qu'elles ont des traits de ressemblance entre elles. Les auteurs des systèmes applicables à la science de la vie, veulent tous conserver l'intégrité des facultés de l'homme et leur donner une direction utile; tous nous invitent à la tempérance et à la bienveillance. Les idées que ces mots réveillent se trouvent dans les divers systèmes, depuis les plus purs jusqu'aux plus voisins

des limites hors desquelles la dépravation commence.

La vertu, si l'on veut n'employer pour la définir que des idées admises par tous les moralistes, la vertu est une constante habitude de tempérance et de bienveillance. *

Cette définition est incomplète; mais elle fixe notre esprit sur les deux qualités les plus immédiatement utiles à l'ordre social. Je l'emploierai jusqu'au moment où nos observations nous auront amenés à reconnaître ce qu'il est nécessaire d'y ajouter.

* Je prends ces mots dans l'acception la plus étendue qu'on puisse leur donner. Ainsi la tempérance ne nous garantira pas seulement de grossiers excès, elle éloignera tous les mouvemens désordonnés de l'âme qui peuvent altérer nos facultés La bienveillance ne sera pas ce sentiment léger, plus affectueux que la politesse, mais presque aussi répandu; elle inspirera tous les actes de générosité, de dévoûment que réclame l'intérêt de nos semblables.

En la modifiant, je saurai la respecter encore. Je dirais à l'imprudent qui se hâterait de la rejeter avec dédain : Essaie de t'élever davantage; mais révère toujours celui qui, par une constante habitude de tempérance et de bienveillance, concourt au bonheur général; imite ses touchans exemples et seconde ses vues généreuses.

La définition que j'ai donnée m'amène à diviser en deux grandes classes les auteurs qui nous offrent des idées sur la science de la vie. Dans l'une se placent les écrivains occupés de répandre la tempérance et la bienveillance; dans l'autre, ceux qui dédaignent ces qualités ou l'une d'elles.

Ainsi, je vois qu'il est de prétendus moralistes dont je dois repousser les leçons. Une foule de sophistes entraînés par diverses erreurs, viennent se confondre à mes yeux en une seule classe. Ces étranges instituteurs blessent la tempérance, soit qu'ils nous invitent à de honteux excès,

soit qu'ils nous prescrivent de funestes austérités; ils oublient la bienveillance, soit qu'ils se plongent dans l'égoïsme, soit qu'ils se perdent dans des rêveries mystiques et superstitieuses qui leur font mépriser les actions utiles. On peut dire que tous les intolérans appartiennent à cette même classe, car ils veulent arracher de nos âmes la bienveillance. O faiblesse de notre nature! avec un système juste et des intentions droites, l'homme peut encore s'égarer; il lui suffit de s'enflammer pour son noble système au point de regarder comme des êtres pervers ceux qui ne l'adoptent pas. Alors il corrompt les meilleures maximes, il combat les sentimens affectueux; le voilà parmi les sophistes!

Les écrivains qui se consacrent à répandre la tempérance et la bienveillance, ont entre eux un lien commun : ils savent quel est le but de la morale considérée dans ses rapports avec la société; ils veulent nous

diriger vers ce but; et, sous ce point de vue du moins, ils méritent notre estime. La division des moralistes en deux grandes classes paraît d'abord être la seule nécessaire. Hélas! parmi ceux sur lesquels je porte en cet instant mes regards, je trouve encore une grande divergence d'opinions; plusieurs d'entre eux s'appuient sur des raisonnemens faux, quelques-uns énoncent des idées pernicieuses. Non, cette première division ne suffit point; et je vois qu'il faut en chercher une nouvelle.

CHAPITRE V.

AUTRE DIVISION.

Que les sophistes attaquent les philosophes et se combattent les uns les autres, rien n'est moins étonnant; mais comment les philosophes ne sont-ils pas d'accord entre eux? Tous essaient de répandre la tempérance et la bienveillance : comment l'unité d'intention n'a-t-elle pas amené l'unité de doctrine? Puisque en ayant un même but, ils se divisent et créent différens systèmes, il faut nécessairement que plusieurs routes conduisent ou paraissent conduire à ce but.

En effet, il existe dans l'homme plusieurs mobiles, plusieurs principes d'actions, qui

peuvent le déterminer et diriger sa vie. Un moraliste nous ouvre telle ou telle route, selon qu'il fait naître sa doctrine de tel ou tel mobile qui, à ses yeux, est le meilleur ou le seul pour nous guider avec sagesse.

Il y a peu de mobiles d'actions capables de dominer la vie entière et de nous diriger vers le bien; aussi, l'intelligence humaine n'est-elle destinée à concevoir qu'un petit nombre d'idées fécondes, d'où l'on puisse tirer des systèmes de morale. Ces idées premières se modifient, se combinent de diverses manières : mais les nuances des couleurs se multiplient au gré de nos caprices, sans augmenter le nombre des couleurs primitives.

Selon plusieurs moralistes, le principe d'actions qui domine nécessairement en nous est l'amour de soi, le desir du bien être Selon d'autres moralistes, aussitôt qu'on veut améliorer l'homme, il faut chercher dans le ciel un appui pour sa faiblesse ; et

le desir de plaire à la Divinité est le premier véhicule de leurs doctrines. Beaucoup de philosophes ne croient pas sans danger de prendre, pour éveiller les idées morales, un de ces deux principes d'actions; ils craignent que l'un ne conduise aux calculs de l'égoïsme, et que l'autre n'entraîne à des rêveries, à la superstition, au fanatisme. Ces philosophes se divisent et choisissent pour premier mobile, ou le desir d'être utile à nos semblables, ou le desir de se conformer à l'idée abstraite des lois morales, ou enfin le desir de se perfectionner. Toutes les doctrines morales peuvent se rattacher à ces divers principes d'actions; il en est un qui domine dans chaque système, soit que l'auteur ait été conduit à le préférer par des raisonnemens profonds, soit qu'il le suive par une sorte d'instinct, et réellement à son insu.

Observons que les différens mobiles dont je viens de parler peuvent et doivent exis-

ter à-la-fois dans notre âme, qu'aucun d'eux pour se développer n'a besoin que d'autres s'anéantissent. Le principe d'actions auquel se rapporte un système est celui qui donne l'impulsion aux pensées de l'auteur, et qui vient éveiller, exciter tous les autres mobiles.

Lorsqu'on jette un coup-d'œil sur les points de départ des philosophes, on les trouve opposés entre eux. Mais, comme les moralistes s'adressent toujours à des hommes, et qu'ils veulent toujours les conduire au bien, des idées pratiques à peu près semblables existent dans toutes les doctrines. Voilà pourquoi, si l'on juge par leurs résultats la plupart des systèmes, on reconnaît que leur diversité est bien moins réelle qu'apparente. Souvent je compare les moralistes aux peintres réunis autour d'un modèle; les dessins de ceux-ci représentent la même figure observée sous des points de vue différens.

L'amour de soi, le desir d'être utile à ses semblables, et celui d'obéir à la Divinité, sont des mobiles d'actions que je nomme naturels, parce qu'ils conduisent le plus grand nombre d'hommes, et qu'ils s'offrent d'eux-mêmes aux premiers regards de l'observateur. Le desir de se conformer à des idées morales abstraites, supposant un esprit exercé et formé par l'étude, je l'appellerai principe scientifique. Enfin le desir de se perfectionner me semble participer de tous les autres, et je le nommerai principe philosophique.

Chacun de ces mobiles peut être plus ou moins éclairé, il peut être aveugle; par conséquent des nuances, des contrastes existent dans les théories nées d'un même principe d'actions. Ma division amène des subdivisions, et nous passerons en revue les systèmes les plus dépravés ainsi que les plus purs.

Je vais esquisser un tableau où l'on verra

les doctrines morales distribuées sous les divers principes d'actions qui les produisent. Bien que l'on puisse, sans impiété, considérer un moment les livres sacrés avec les seules lumières de notre faible intelligence, ce serait profaner l'Évangile que de le classer parmi les œuvres des moralistes. Nous allons parcourir les théories philosophiques, résultats des efforts de la raison humaine; et, dans la suite de cet ouvrage, j'indiquerai comment les différens systèmes que nous aurons approuvés peuvent s'allier au christianisme.

CHAPITRE VI.

TABLEAU DES SYSTÈMES.

SECTION PREMIÈRE.

Amour de soi. Desir du bonheur.

Un aveugle amour de soi enfanta les coupables doctrines dont les sophistes voulurent empoisonner la Grèce. Trop souvent leurs erreurs ont été reproduites chez les peuples modernes. Mandeville soutient l'utilité du vice, et La Rochefoucauld ne croit pas à la vertu. Toutefois ce dernier n'est pas flétri du même opprobre que les sophistes, sans doute parce qu'au lieu de

donner des préceptes, il énonce des observations qui sont justes si l'on se borne à les appliquer aux hommes dépravés.

En commençant à s'éclairer, l'amour de soi fit naître ces riantes doctrines du plaisir dont Aristippe fut le chef dans les écoles de la Grèce. Parmi ceux qui donnèrent de nouveaux charmes à sa morale indulgente, s'il m'est permis de citer un poète, je rappellerai les aimables leçons d'Horace. Mais l'écrivain qui sut le mieux perfectionner cette philosophie, qui sut la rendre aussi douce que sage et non moins élevée qu'attrayante, c'est notre Montaigne.

On doit également rapporter à l'amour de soi une philosophie bien différente qui dégrade l'homme en voulant le réduire au bonheur négatif. Hiéronyme de Rhodes enseigna tristement, dans une école peu fréquentée, que le souverain bien est l'absence de la douleur.

Il est des systèmes qui participent à-la-

fois de ceux des sophistes et de ceux des véritables moralistes. Leurs auteurs pensent que les calculs de l'amour de soi doivent nous déterminer à pratiquer la tempérance et la bienveillance; par conséquent ils s'éloignent des sophistes ; mais ils s'en rapprochent par les expressions qu'ils emploient. La morale d'Épicure repose sur la volupté, et celle d'Helvétius sur l'intérêt personnel. Leurs doctrines seront toujours susceptibles de recevoir deux interprétations ; toujours elles auront des sectateurs méprisables et d'autres dignes d'estime, parce que les uns prendront les mots au sens propre et vulgaire, tandis que les autres les concevront dans un sens métaphorique et plus élevé. Épicure, Helvétius appartiennent encore aux sophistes sous ce rapport qu'ils ont en vue seulement un bonheur terrestre, et qu'ils anéantissent l'homme au tombeau.

Gassendi perfectionna le système d'Épi-

cure, dont il se disait modestement l'interprète. Il définit les mots de manière à ne laisser aucun doute sur le sens qu'il leur donne; puis il complète, par des espérances religieuses, la philosophie de son maître.

Locke, puisant ses lumières dans l'expérience, et voyant que la nature nous dispose à fuir les sensations pénibles, à chercher les sensations agréables, jugea que ces deux véhicules déterminent toutes nos actions. Il n'a laissé sur la morale que des idées éparses; mais ses travaux en métaphysique le rendront l'éternel honneur de l'école où la philosophie prend pour guide l'amour de soi.

Jean Clarke ne voit en nous que des vertus intéressées. Considérant la vie présente et la vie à venir, il fait naître la morale de l'intérêt actuel et de l'intérêt futur de l'homme.

Plusieurs philosophes, sans prétendre que toutes nos actions dérivent de l'amour de

soi, nous présentent le bonheur comme un but général. Aristote place d'une manière ingénieuse chaque vertu entre deux vices; et nous conduit par la modération, à travers de doubles écueils, vers la félicité qui selon lui est le bien suprême, le bien pour lequel nous recherchons tous les autres.

Shaftesbury est le moraliste qui me paraît avoir le plus épuré l'amour de soi. Il se plaît à faire briller le bonheur à nos yeux; les vertus auxquelles il nous invite sont intéressées; c'est pour nous-mêmes qu'il nous presse de restreindre nos affections privées et de développer nos affections sociales. Il est loin cependant de vouloir nous rabaisser à de froids calculs; souvent ses pages nobles et touchantes semblent être animées d'une inspiration divine.

Dans cet exposé rapide des principaux systèmes produits par l'amour de soi, nous avons vu ce sentiment, d'abord aveugle, s'éclairer par degrés.

SECTION II.

Sociabilité. Desir d'être utile à nos semblables.

Un philosophe très peu lu de nos jours, mais dont les écrits ont avancé en Europe la civilisation, Pufendorff, pense que l'homme n'est un être moral que parce qu'il est un être sociable; que ses devoirs, ne pouvant s'accomplir ni même exister que dans la société, ils dérivent tous d'un seul, de celui qui nous prescrit de conserver, d'améliorer, d'embellir la vie sociale. Pufendorff donne en conséquence ce précepte fondamental : *Travaillez autant qu'il est en votre pouvoir à procurer, à maintenir le bien de la société humaine en général.* La direction de cette sage doctrine fit désigner sous le nom de *socialistes*, les disciples de son auteur.

Cumberland établit que *le bien commun est la suprême loi;* puis il tire de cette loi son précepte moral : *Exercez une bienveillance universelle envers tous les êtres raisonnables.* Ce philosophe s'élève contre ceux qui donnent le bonheur individuel pour but à nos efforts; tandis que, selon lui, nous devons être uniquement occupés du bien général. Appartenant à un tout, nous participons aux avantages qu'il obtient : voilà, dans les idées de Cumberland, le seul point de vue sous lequel il nous soit permis de considérer notre félicité; c'est pour le tout que nous devons agir, parler, penser, en un mot, exister.

Une philosophie puisée dans l'amour de nos semblables est, en général, celle des moralistes anglais; mais aucun d'eux n'offrit une théorie plus désintéressée que celle de Hutcheson. C'est lui qui, plein d'enthousiasme pour la vertu et la beauté, ne put

concevoir qu'elles nous fussent révélées par des sens grossiers, et soutint qu'il existe un sens moral, une faculté de reconnaître immédiatement le juste et l'injuste, le beau et le difforme. Selon lui, la vertu consiste dans l'amour de nos semblables. Plus nos affections embrassent d'êtres intelligens, plus elles sont vertueuses ; ce caractère s'affaiblit en elles, à mesure qu'elles se dirigent vers un moindre nombre d'individus; et leur mérite est à son plus faible degré quand elles se concentrent sur une seule personne, par exemple, sur un fils ou sur un ami. Quant à l'amour de soi, jamais il ne saurait devenir vertueux ; il peut seulement être innocent. Hutcheson exige que la bienveillance soit désintéressée, et pense même qu'elle s'altère si l'on agit en vue du témoignage heureux que rend une bonne conscience.

Un des plus attrayans systèmes à mes yeux, est celui de Samuel Clarke. Le pré-

cepte moral de ce philosophe nous prescrit d'agir avec tous les êtres d'une manière conforme à leur nature, c'est-à-dire propre à leur faire atteindre leur destination. Les effets de ce précepte s'étendent aux trois espèces de créatures, inertes, sensibles, raisonnables. Le disciple fidèle de cette doctrine bienfaisante traite un arbre comme un être destiné à croître, à porter des fleurs, à donner de l'ombre et des fruits, à se multiplier; il prend soin, dans l'occasion, de redresser sa tige, de le rendre plus utile, plus beau, de confier à la terre les germes qui le reproduiront. Il traite l'animal comme un être vivant et sensible; il se garde de le frapper sans nécessité, veille à sa conservation, et s'interdit d'en exiger des services pour lesquels ne l'a pas formé la nature. Enfin, avec un homme, il se conduit comme avec un être moral : il ne le soumet point à des volontés arbitraires, il agit sur lui par des moyens

conformes à la raison ; et s'occupe non-seulement de son existence physique, mais encore de son intelligence qu'il doit éclairer et de son caractère qu'il doit ennoblir. Cette admirable et touchante morale eût jeté plus d'éclat, si l'auteur n'eût pris peine à l'envelopper d'une aride et froide métaphysique.

On peut rapporter au principe de sociabilité, le système qu'Adam Smith développe dans un ouvrage remarquable par une foule d'aperçus ingénieux et d'observations profondes. Tout homme par sa nature a la faculté de se mettre, jusqu'à un certain point, à la place des autres hommes, et de sentir ce qu'ils éprouvent. Dans cette situation, il voit ce qui se passe en eux, il connaît leurs desirs ; et, n'en étant pas troublé comme eux, il les juge avec impartialité. S'il ressent de la sympathie pour ceux à la place desquels il se met ainsi, leurs actions sont justes, leurs vœux sont

légitimes; au contraire, ces actions et ces vœux sont coupables ou du moins répréhensibles, si la sympathie ne s'éveille point dans l'âme du témoin désintéressé. Le précepte qui naît des observations de Smith est celui-ci : *Agis toujours de manière à ce qu'un spectateur impartial de tes actions sympathise avec toi, c'est-à-dire, se plaise à t'approuver.*

SECTION III.

Desir d'obéir à Dieu et de lui plaire.

Crusius, philosophe allemand, exprime avec clarté le précepte général qui naît de ce mobile d'actions. Tous les devoirs, à ses yeux, sont des devoirs envers la Divinité; et sa maxime fondamentale est celle-ci : *Fais par obéissance pour les ordres de ton Créateur, tout ce qui est conforme à sa*

perfection, à l'amélioration de ta propre nature, et à tes rapports avec les êtres qu'il a produits.

Quand notre esprit essaie de contempler l'auteur immuable des existences fugitives, il peut, dans l'immensité des perfections divines, être ravi par une d'elles plus qu'il n'est frappé par les autres. Les attributs de l'Éternel qui me semblent donner naissance à des doctrines morales plus ou moins distinctes, sont : la bonté, la sagesse, la justice et la puissance.

Platon eut un génie éminemment théologique et poétique. Au milieu de ses idées éparses, de ses conceptions quelquefois bizarres, souvent ingénieuses, brillantes, élevées, il est difficile de saisir sa pensée dominante. Si j'interroge ses disciples, les plus nombreux me répondent que son principe d'actions, son principe chéri est le desir de ressembler à Dieu (1). Ce desir ne peut être enfanté que par une affection vive pour la

bonté suprême. La perfection des qualités de l'Être infini ne permet pas aux nôtres d'en approcher : comment lui ressembler en sagesse, en justice, en puissance ? mais la contemplation de sa bonté n'accable point notre faiblesse. Ainsi, dans le nombre de ses perfections, la bonté est celle dont il paraît le moins difficile que l'âme humaine offre un léger reflet; et, par une métaphore hardie, mais assez juste pour qu'elle soit devenue populaire, on a dit que verser des bienfaits, c'est ressembler à la Divinité.

L'amour de la bonté suprême, en s'exaltant, produit les doctrines mystiques dont nous pouvons former trois classes.

Née d'une source pure, une douce mysticité nous émeut et nous charme à la lecture de quelques écrits échappés du cœur de Fénélon. Des moralistes mystiques plus ardens veulent perfectionner leurs disciples, en les plongeant dans un état de ravissement et d'extase; entraînés par les songes d'une

imagination enflammée, ils croient avoir des rapports immédiats avec des êtres surnaturels, avec Dieu même : ainsi délirèrent un grand nombre de platoniciens d'Alexandrie. Parmi les enthousiastes que séduisent de telles chimères, les uns restent fidèles aux devoirs sociaux, les autres se perdent dans les derniers excès de la mysticité, où non-seulement l'esprit se trouble, mais encore où le cœur se déprave. Des mystiques enseignent que les bonnes œuvres sont inutiles et même dangereuses, parce qu'elles dérobent un temps que réclament la prière, l'amour et l'extase. Dans leur spiritualisme absolu, quelques-uns font tellement abnégation du corps, qu'en se livrant à des prostitutions dégoûtantes, ils ne croient pas qu'on altère la pureté de l'âme.

Si le moraliste est frappé surtout de la sagesse de l'Éternel, il le contemple avec respect comme auteur de l'ordre. On connaît mal les stoïciens quand on sait d'eux

seulement quelques maximes exagérées : essayons d'exposer avec clarté le principe fondamental de leur doctrine. Un homme qui mettrait en pratique tous les préceptes contenus dans le traité des *Offices*, serait sans doute aux yeux de la plupart d'entre nous le vivant modèle de la vertu. Cependant un stoïcien, en reconnaissant que cet homme fait mieux d'agir ainsi que d'une manière opposée, refuserait de le nommer vertueux ; et Cicéron lui-même a soin de déclarer qu'il ne parle que des devoirs imparfaits. La vertu, dit le sage du Portique, n'est pas une action, c'est un principe d'action. Pour être vertueux, continue-t-il, mets le génie qui est en toi en harmonie avec le génie qui gouverne les mondes : ce ne sera plus par de vulgaires motifs et dans de courts intervalles que tu feras le bien ; tes actions, tes discours, tes pensées, dirigés vers un seul but par le principe le plus élevé, formeront un tout homogène et pur ; tu seras

un agent de la Divinité, occupé sans cesse de la seconder dans ses vues d'ordre général; alors, mais seulement alors, ta vie méritera le nom de vertueuse. Tel fut le mobile donné par une doctrine fameuse, qui, dans Rome avilie, fit encore jaillir de grandes âmes, éternels objets de vénération pour quiconque est sensible à la beauté morale.

Une idée à-peu-près semblable à celle des stoïciens forme la base du traité de Malebranche sur la morale. Selon ce philosophe, on ne peut être vertueux qu'avec l'amour de l'ordre; cet amour est la vertu fondamentale, universelle, l'unique vertu qui renferme toutes les autres. Affaibli dans nos âmes par le péché, l'amour de l'ordre peut être ranimé en partie par nos propres forces, en partie par le secours de la Divinité.

La bonté et la sagesse sont les attributs de l'Être éternel d'où naissent les doctrines religieuses les plus conformes aux besoins de notre âme. Un rapprochement rigoureux,

entre les fautes d'un être plein d'imperfections et la justice d'un être parfait, accable la pensée. Certainement la sévérité ne peut se trouver en Dieu, car elle est un excès, et tout excès est un signe de faiblesse; mais notre entendement débile semble disposé à la confondre avec une exacte justice. Aussi, quand la justice est l'attribut divin qui se présente avec le plus de force à l'esprit des moralistes, leurs systèmes prennent une teinte mélancolique et sombre, teinte remarquable dans les *Essais* de Nicole qui, d'ailleurs, offrent beaucoup d'observations pleines de sagacité, et dans les *Pensées* de Pascal, le plus éloquent et le plus hardi contempteur de nos misères.

Nous touchons à une nouvelle aberration du principe religieux. Toutes les âmes qui s'élèvent vers Dieu sont frappées de sa puissance, tant cet attribut est inséparable de sa nature *. Mais si l'on isole des autres

* Les théistes de l'antiquité n'avaient point, il

qualités de l'Eternel sa puissance absolue, on ne crée plus que d'effroyables systèmes; on place dans le ciel un maître qui ressemble aux despotes de la terre, ou plutôt qui en diffère par une force incalculable pour saisir, tourmenter et désoler les victimes de ses haineux caprices. Ce n'est plus un Dieu, c'est un être malfaisant qu'on adore; et pour me servir d'une expression de Shaftesbury, c'est le *démonisme* qu'on propage.

SECTION IV.

Desir de se conformer à des idées abstraites de morale.

Wollaston rend plausible une opinion singulière. J'énoncerais ainsi son précepte

est vrai, l'idée d'un Dieu créateur, dont la volonté a tiré l'univers du néant: toutefois, le considérant comme architecte des mondes, et comme ayant imposé l'ordre au chaos, ils voyaient en lui un pouvoir immense.

fondamental : *Sois vrai dans toutes tes actions.* Si l'on en croit ce philosophe, une action exprime toujours une proposition; et la vérité ou la fausseté de cette proposition fait seule la justice ou l'injustice de l'action. Deux exemples vont éclaircir sa théorie. Le brigand souillé du meurtre d'un homme est coupable, parce que son attentat suppose qu'il a dit : J'ai le droit de disposer de la vie de cet homme. Le mensonge est tellement ce qui constitue son crime que, si l'on pouvait rendre la déclaration vraie, l'action serait légitime; comme il arrive lorsque, dans le cas d'une juste défense, on fait succomber l'assassin par qui l'on est attaqué. On est innocent alors, parce que l'action qu'on a faite exprime cette proposition vraie : J'ai le droit de défendre ma vie, même aux dépens des jours de celui qui veut me l'ôter. Agir en se conformant à la vérité, tel est donc le principe de l'ingénieux et subtil Wollaston.

Cudworth fonda la morale sur les idées archétypes de Platon. Pensant que les lois morales ne peuvent être nées de nos législations contradictoires et variables, ni de l'expérience qui constate et ne crée pas, ni même de la volonté divine, puisqu'elle n'est point arbitraire, et que par conséquent elle est soumise à ces lois, il cherche leur origine dans les *idées nécessaires et éternelles du bien*. C'est en nous efforçant de conformer nos actions à ces idées, que nous pouvons pénétrer dans le sentier de la sagesse.

Kant est un des philosophes les plus sévères qui jamais aient enseigné la morale. Dans son système, nous ne pouvons nous élever à la vertu qu'en obéissant *à la loi du devoir*, sans être excités par aucune autre considération que celle d'accomplir cette loi. Ni les besoins de la société humaine, ni la satisfaction qu'éprouve un homme de bien, ni les récompenses éternelles que Dieu lui a promises, n'offrent aux yeux du phi-

losophe de Kœnigsberg des considérations assez pures, assez désintéressées pour imprimer un caractère vertueux à nos déterminations : c'est uniquement par respect pour le devoir qu'il faut obéir aux lois morales. Kant attribue à la raison le pouvoir de reconnaître ces lois. La raison est, selon lui, l'autorité législative qui, régnant sur le domaine de la liberté, nous intime les lois morales et leur soumet nos volontés. Sa doctrine austère, inflexible, élevée, le conduit à cette maxime : *Obéis à la raison de manière que la pensée qui te détermine dans un cas particulier, mérite d'être érigée en loi universelle pour tous les cas semblables.*

Dugald Stewart donne ce précepte fondamental : *Parmi les divers motifs qui peuvent déterminer vos actions, choisissez toujours celui qui naît du devoir dégagé de toute autre considération.* Après avoir établi ce principe, le philosophe écossais,

suivant une route populaire, trace d'une manière simple et complète nos différens devoirs.

Le métaphysicien Fichte est le premier qui ait employé le mot *absolu* dans le sens que des philosophes lui donnent aujourd'hui. C'est assez d'expliquer ce mot pour indiquer comment il peut servir à fonder un système de morale. Il y a des pensées vraies, des faits vrais; ces pensées, ces faits ne contiennent pas toute la vérité; ils en reçoivent une émanation qui leur donne la qualité par laquelle nous les distinguons des pensées fausses et des faits inexacts. Puisque la vérité peut se diviser et se répandre ainsi, elle existe quelque part; il y a une idée archétype du vrai. Le juste, le beau, et les autres notions de ce genre, donneraient lieu à des observations semblables. La réunion de toutes les idées archétypes morales, ou une idée archétype qui les embrasse toutes prend le nom d'ab-

solu. La raison nous la fait connaître. De son existence et de la connaissance que nous en avons, résulte le devoir de mettre nos actions en rapport avec cette idée souveraine. Le précepte général pour les partisans de cette doctrine sera donc : *Conforme-toi à l'absolu.*

SECTION V.

Desir de se perfectionner.

L'école de Leibnitz et de Wolff adopta ce noble mobile ; mais elle aimait un appareil scientifique qui souvent rend obscures et presque inutiles les pensées les plus dignes d'élever et de toucher les âmes. Il s'agissait de se former une idée de la perfection : Leibnitz ne se borna point à examiner l'homme ; embrassant l'universalité des êtres, il voulut que sa définition fût applicable même à la perfection considérée dans ses

rapports avec les êtres inanimés. En suivant les raisonnemens de ce philosophe, on trouve que *l'accord des diverses parties d'un objet pour former un tout unique constitue sa perfection;* et que l'homme par conséquent doit s'étudier sans cesse à donner de l'unité à toutes les opérations de ses facultés. Cependant Wolff ne resta pas toujours dans de si hautes régions; il s'occupa de philosophie pratique beaucoup plus que son maître, et l'on peut exprimer ainsi leur précepte général : *Fais tout ce qui peut contribuer à te perfectionner et à rendre les autres meilleurs; évite tout ce qui produirait des effets contraires.*

Si des philosophes ont obscurci par leurs démonstrations métaphysiques, le précepte si clair *perfectionne-toi,* d'autres, sans l'établir d'une manière dogmatique, ont suivi son impulsion heureuse. Socrate qui reste après tant de siècles, parmi les hommes dont le but est de guérir nos âmes, ce qu'est en-

:ore Hippocrate parmi ceux qui s'occupent le guérisons moins utiles, Socrate eut évi-lemment pour premier mobile le desir de se perfectionner. Sans écrire d'ambitieux trai-és, ce sage veille sur son âme, l'embellit et l'épure : voulant aider les autres à s'ac-quitter de pareils soins envers eux-mêmes, chaque fois qu'il en saisit l'occasion, il in-pire une vertu ou jette du ridicule sur un vice ; il propage une vérité ou combat une erreur. *Perfectionne-toi*, est le conseil que dans ses entretiens il reproduit sous mille formes diverses.

Franklin n'a jamais réuni les matériaux d'un ouvrage qu'il eut toujours le desir de composer; il remplit tellement d'actions utiles sa longue carrière, qu'il n'eut pas le temps d'écrire sa théorie. Son livre devait être in-titulé *l'Art de la Vertu*. On en trouve quelques fragmens dans ses Mémoires; il y parle du projet qu'il avait formé, très jeune, d'atteindre à la perfection morale ; et même

il indique les moyens ingénieux dont il faisait usage pour accomplir la tâche qu'osait s'imposer sa grande âme.

Un des plus sages moralistes allemands, Feder, pense que le desir du bonheur est la première loi de notre nature; que cette loi peut seule donner une base inébranlable à la morale, et pour ainsi dire, sanctionner toutes les autres lois. Craignant néanmoins les écarts dans lesquels pourrait nous entraîner ce mobile, Feder veut qu'après avoir commencé par l'employer, on lui substitue bientôt cet autre mobile qui nous dirige vers le perfectionnement de toutes nos facultés; que celui-ci obtienne le premier rang, et nous soumette à son empire.

Les doctrines si variées des éclectiques peuvent se rapporter au principe d'actions qui nous occupe dans cet instant. Les éclectiques ne jurent sur la foi d'aucun maître; ils puisent des lumières dans toutes les éco-

les, et chacun d'eux garde son indépendance : toutefois un lien commun les unit; et le desir de se rendre meilleurs donne l'impulsion à leurs diverses doctrines.

Une longue série de systèmes s'est déroulée sous nos yeux. A notre point de départ, nous avons vu ces doctrines qui invitent l'homme à se plonger dans l'intempérance et l'égoïsme; nous venons de nous arrêter à celles qui le sollicitent d'épurer toutes ses facultés, et de leur donner un harmonieux accord.

SECTION VI.

Scepticisme.

Ne peut-on me reprocher une omission importante, et me demander où je place les sceptiques?

Si j'écrivais une histoire de la métaphysique, je diviserais d'abord les philosophes

en deux classes ; celle des dogmatiques, et celle des sceptiques. Il est nécessaire, en méthaphysique, de commencer par décider ou du moins par discuter si nous pouvons savoir quelque chose; mais, en philosophie morale, le sens commun a plus d'empire, et les sceptiques jouent un rôle moins important. Nous les verrons se placer d'eux-mêmes dans quelques-unes des subdivisions précédemment indiquées.

Ceux dont les doutes s'étendent même aux notions morales, ceux qui mettent en problème si l'on peut distinguer le juste de l'injuste, sont de véritables sophistes. Un tel scepticisme se change presque inévitablement en un dogmatisme effronté ; car il serait trop difficile, trop contraire à notre nature de tenir long-temps la balance égale entre le vice et la vertu. Quand on se décide à les mettre au même rang, on est bien près de croire que l'honnête homme est dupe et que le fripon seul est habile.

Les véritables sceptiques, philosophes très dignes d'estime, cultivent d'autant mieux la science de la vie qu'ils sentent la vanité des ambitieuses sciences que nous lui préférons. Ces philosophes n'éteignent point en eux les notions nécessaires pour vivre en paix, et pour faire le bien dans la société. Quand notre Descartes se plaça dans un état de doute presque absolu, il retint quelques maximes sous la sauve-garde desquelles il mit sa vie pratique. Il décida : 1° qu'il obéirait aux lois de son pays et à la religion dans laquelle il était né, qu'il se conformerait aux opinions les plus modérées et aux exemples des hommes les plus estimés; 2° qu'il exécuterait avec fermeté les projets auxquels il se serait une fois déterminé; 3° qu'il chercherait à triompher de lui-même et de ses desirs, bien plus qu'à changer la fortune et l'ordre des choses; 4° enfin, qu'il continuerait de cultiver sa raison pour avancer, autant qu'il lui serait possi-

ble, dans la route de la vérité en suivant la méthode qu'il s'était prescrite. (2)

C'est pitié de voir reproduire encore, dans des ouvrages sérieux, les fables ridicules imaginées contre Pyrrhon. Ce sage était en une haute estime parmi ses compatriotes qui lui confièrent des fonctions honorables; et qui, par reconnaissance pour les effets heureux que ses leçons produisaient sur la jeunesse, exemptèrent les philosophes du paiement des impôts. Ces faits avérés peuvent-ils se concilier avec les récits qui transforment Pyrrhon en un méprisable insensé? A quelque degré qu'on porte le scepticisme théorique, il perd de sa force au sortir de l'école. On ne doute pas qu'on n'ait besoin de satisfaire la faim et la soif; et quiconque mérite le nom de philosophe ne met pas plus en doute s'il faut accomplir les lois de l'humanité.

Quelques sceptiques ont tellement séparé la science de la vie des autres sciences,

qu'ils se sont attachés à des doctrines particulières de morale, ou même qu'ils en ont créé et les ont soutenues dogmatiquement. Hume s'est efforcé d'ébranler tous les fondemens du savoir humain; il a cependant écrit un système de morale qui se rapporte au dernier principe d'actions dont j'ai parlé, au desir de se perfectionner. Hume nous invite à cultiver quatre espèces de qualités; les unes utiles ou agréables à nous-mêmes, les autres utiles ou agréables à la société.

Cependant, il est vrai de dire que la plupart des partisans du scepticisme sont éclectiques en morale. Tels étaient les nouveaux académiciens qui comptèrent avec orgueil Cicéron parmi leurs disciples. Pleins de respect pour la vérité, et convaincus de notre faiblesse, ces philosophes se défiaient des jugemens humains; ils adoptaient provisoirement les idées qui leur paraissaient justes, et continuaient leurs recherches, disposés à laisser sans regret leurs opinions du jour, si

le lendemain leur en apportait de plus sages. Bien qu'ils regardassent seulement comme probable ce que nous disons être certain, jamais, au milieu de la fluctuation de leurs idées, ces hommes intègres et de bonne foi ne doutèrent si l'on doit accomplir ses promesses, aimer sa famille et secourir les malheureux; mais les vues particulières du stoïcisme, du platonisme, du péripatétisme, étaient tour à tour admises ou rejetées, selon le degré de sagesse qu'elles semblaient offrir aux amis du paisible éclectisme de la nouvelle académie.

Tous les sceptiques dont la raison n'est pas égarée, voient au moins dans les règles nécessaires à la conduite de la vie, un caractère de probabilité qui suffit pour exercer sur eux la même influence que la certitude exerce sur nous. Lorsqu'il s'agit de désigner leur place parmi les moralistes, on peut dire : Ce sont de modestes éclectiques, ennemis de tout dogmatisme.

CHAPITRE VII.

EXAMEN AUQUEL DOIT DONNER LIEU LE TABLEAU PRÉCÉDENT.

Le tableau que je viens de tracer serait lus curieux qu'instructif, si je n'essayais e tirer quelques conséquences des faits u'il présente. C'est peu d'avoir montré omment les divers systèmes de morale se pportent à un petit nombre de principes 'actions ; il faut examiner quelle est la aleur de chacun de ces principes, c'est-dire, quel est le degré de puissance de acun d'eux pour conduire les hommes au t que se proposent les moralistes. Diverses utes se sont offertes à nos regards : n'en

est-il qu'une seule où l'on puisse pénétrer sans crainte de s'égarer? en est-il plusieurs? toutes sont-elles utiles? quels sont leurs avantages et leurs dangers? De pareils sujets sont, à mes yeux, les plus dignes d'occuper un esprit qui cherche à s'éclairer. Le point difficile est de porter dans leur examen cette impartialité sans laquelle on n'arrive qu'à de vains résultats, ou plutôt sans laquelle on trompe les autres et peut-être soi-même.

Il semble que chercher la vérité soit pour l'homme un travail trop pénible, et que s'imaginer l'avoir trouvée soit le parti qui convienne à sa faiblesse ainsi qu'à son orgueil. A peine a-t-il choisi légèrement ou reçu du hasard un système, qu'il veut que toutes les parties de sa doctrine soient expliquées d'une manière favorable pour elle, et que les théories qui s'éloignent de la sienne soient toujours interprétées à leur désavantage. Les opinions deviennent bien-

tôt méconnaissables quand on les présente avec une partialité si commode pour la vanité, la paresse et l'ignorance. On finit par exposer les systèmes avec autant d'infidélité qu'en mettrait dans ses tableaux un artiste qui, pour observer la nature, ferait usage de verres colorés.

Je ne puis assez m'étonner de la manière dont souvent on nous donne des leçons de philosophie. Souvent le professeur exalte un système, décrie ceux de ses adversaires; et c'est ainsi qu'on prétend former nos âmes à l'amour de la vérité ! Que j'aurais bien plus d'obligations à l'homme qui, m'inspirant la modestie par son exemple, retracerait les diverses théories morales, indiquerait leurs avantages, leurs inconvéniens, et me préparerait ainsi à faire entre elles un choix éclairé !

Lorsque nous nous hâtons de décider qu'une opinion est fausse, nous oublions sans doute combien il y a d'amour-propre dans les jugemens précipités, et combien il

y a de sottise dans l'amour-propre. En général, les mots *cela est évident, cela est absurde,* sont des mots d'écoliers. Au milieu de la diversité des opinions humaines, considérons combien de gens d'un esprit distingué et d'un cœur droit ont tenu pour faux ce qui nous semble vrai, pour certain ce qui nous semble douteux; nous craindrons, en nous disant exclusivement raisonnables, de nous rendre ridicules aux yeux de la raison.

On n'approche qu'avec lenteur de la vérité; pour s'instruire, il faut examiner bien plus que juger. Lorsqu'un système nous étonne et nous blesse par sa singularité, au lieu d'être prompts à le condamner, examinons comment l'auteur a pu se faire illusion et juger exactes les idées qu'il énonce. En suivant ses raisonnemens avec soin, tantôt nous verrons qu'une première erreur, imprudemment admise, a fait naître les autres, et les rendait inévitables; tantôt

nous verrons que des pensées justes sont devenues, par degrés, moins pures, et qu'en s'altérant toujours davantage, elles ont fini par amener des résultats absurdes. Alors seulement nous serons en état de réfuter avec précision et clarté une obscure et vaine théorie. Souvent aussi, rappelés à l'indulgence par un sage examen, nous trouverons soutenables les opinions qui nous paraissaient choquantes; car il n'en est guère qui n'aient rien de spécieux, et qui ne puissent avoir pour défenseurs des hommes d'un esprit élevé et d'un caractère estimable. Quelquefois enfin, nous avouerons que notre premier jugement était tout-fait erroné, et nous admirerons des vues profondes où nous n'avions d'abord aperçu que des rêveries. Toujours nous apprendrons, par nos recherches, à connaître l'esprit humain; et nous nous instruirons surtout à nous défier de nous-mêmes.

Pour juger la rectitude et le pouvoir des

différens principes d'actions que nous allons mettre en balance, pour discuter la question de savoir quel est le principe générateur de la morale, pénétrons-nous d'impartialité. Je vais considérer chaque principe, non tel que des écrivains peuvent l'avoir modifié dans l'intention de l'exalter ou de le rabaisser, mais tel qu'il est en lui-même. Je ne parlerai point en avocat qui cherche des idées subtiles, afin de rendre tour à tour spécieuses des causes opposées ; je parlerai en homme qui, voulant s'éclairer lui-même, présente fidèlement toutes les doctrines, sans exagérer leur mérite, et sans affaiblir leurs dangers. S'il arrivait que, dans cet écrit, je parusse quelquefois me plaire à soutenir le pour et le contre, ce serait parce qu'en exposant des opinions avec impartialité, la bonne foi même peut entraîner à prendre successivement le ton de leurs partisans et celui de leurs antagonistes.

CHAPITRE VIII.

DE L'AMOUR DE SOI.

Il y a sur l'amour de soi plusieurs opi-
ions bien distinctes parmi les moralistes.
Quelques-uns condamnent ce sentiment
'une manière absolue, et veulent l'anéan-
r. A les en croire, il corrompt toute dé-
rmination sur laquelle il exerce une in-
ıence même légère. A les en croire, le
érite des actions les plus utiles est détruit,
l'on ose goûter le plaisir de les avoir
tes. J'examinerai plus tard si ces mo-
istes sont réellement les seuls qui s'élè-

vent à de hautes et salutaires pensées, ou s'ils se livrent à de vaines et dangereuses chimères.

D'autres philosophes croient que, pour diriger les hommes, il est prudent de s'adresser d'abord à l'amour de soi ; mais qu'ensuite, il faut substituer un mobile plus noble et plus pur à ce premier mobile qui s'égare aisément. Les rigides moralistes dont je parlais il n'y a qu'un instant, réprouvent cette manière de nous instruire. Ceux qui l'emploient, disent-ils, commencent par flatter une disposition funeste; la vertu n'admet point une telle condescendance. Il est cependant difficile, si l'on consulte l'expérience, de ne pas trouver leur opinion exagérée. J'ai lu, dans la relation d'un voyage, que les ministres de la religion anglicane obtiennent en Afrique bien moins de conversions que les frères moraves. Les missionnaires anglicans se hâtent de faire construire grossièrement

une espèce de temple ; ils croient ne pouvoir trop tôt y rassembler les sauvages pour les prêcher et les instruire. Les missionnaires moraves font d'abord bâtir un magasin ; ils arrachent à une vie misérable les pauvres gens au milieu desquels ils arrivent ; ils les rendent plus heureux, par cela même plus doux et plus sociables. Alors ils leur apprennent quel noble motif a déterminé des hommes qui ne les connaissaient point à braver les fatigues, les dangers, pour venir améliorer leur sort ; et ils trouvent des âmes disposées par la reconnaissance, à s'ouvrir aux lumières de l'Évangile, dont elles ont déjà goûté les bienfaits.

Enfin, des moralistes que nous verrons se diviser bientôt, s'accordent à nous donner constamment pour guide le sentiment naturel, impérieux qui nous fait desirer le bonheur.

Si la morale peut naître de l'amour de soi, ce mobile a de grands avantages sur les autres ; c'est celui qui pénètre le plus

facilement dans nos âmes. Les philosophes qui nous invitent à le suivre, n'ont pour ainsi dire besoin ni d'exhortations ni de preuves. En disant : *Tu cherches le bonheur, je vais t'en indiquer la route*, on part d'un fait, on prend l'homme tel qu'il est pour l'éclairer et le conduire au bien. Mais, si l'on commence par une autre pensée son instruction morale, on est obligé de former d'abord son esprit pour lui faire goûter ensuite le principe par lequel on veut le diriger. Ce principe n'est donc pas le premier d'où sortent naturellement les règles de la vie. On se trouve dans la nécessité de démontrer son importance par des argumens qui ne soumettent pas tous les esprits, ou de le faire adopter de confiance, ce qui ne prouve point en sa faveur, ou d'annoncer que pour notre propre félicité nous avons intérêt à le suivre, ce qui est une manière indirecte de l'abandonner, et de reconnaître que le premier principe,

le principe générateur, est réellement l'amour de soi.*

S'il en est de la morale comme de toutes les autres sciences, si, pour nous l'enseigner, on doit faire passer notre esprit du connu à l'inconnu, il est naturel de rappeler d'abord que l'homme naît sensible au plaisir et à la douleur; puis de nous indiquer les moyens d'obtenir l'un et d'éviter l'autre. Alors, disent les partisans de cette manière de procéder, la morale est appropriée à nos véritables besoins, alors elle est exempte de déclamations et de subtilités.

Mais un système de morale qui repose

* On peut observer que souvent les moralistes qui choisissent d'autres mobiles, reviennent indirectement à celui dont nous sommes occupés. Malebranche dit dans son Traité de morale : *L'amour-propre ou le desir invincible d'être heureux, est le motif qui doit nous faire aimer Dieu, nous unir à lui, nous soumettre à sa loi.* Tertullien, cité par Pascal, dit : *On ne*

sur le desir du bonheur, peut-il être rigoureusement vrai? L'amour de soi est-il donc notre unique mobile?

De vicieux contempteurs de l'espèce humaine prétendent que nos sentimens les plus purs en apparence couvrent l'égoïsme et l'hypocrisie; que sous des dehors de franchise, de générosité, d'amitié, nous essayons de tromper ceux qui nous entourent. De pareilles accusations dirigées contre quelques individus sont justes; mais, si l'on veut en flétrir le genre humain, elles ne déshonorent que leurs auteurs. Laissons les sophistes; ce n'est pas leur opinion

quitte les plaisirs que pour des plaisirs plus grands. Mais les amis de la vérité doivent rarement tirer de graves conséquences d'une phrase isolée. Il faut embrasser l'ensemble d'un ouvrage pour connaître et pour apprécier la théorie de l'auteur. Autrement, les livres ressemblent à des arsenaux, où chaque parti peut aller prendre des armes.

qu'il s'agit d'examiner. Des métaphysiciens pensent que l'amour de soi, sentiment nécessaire à notre existence, innocent en lui-même, également capable de nous conduire au bien quand il est éclairé, et de nous entraîner au mal quand il est aveugle, que l'amour de soi, dis-je, est le mobile de toutes nos actions, qu'il produit à notre insu nos résolutions les plus désintéressées en apparence; et que, déguisé sous mille formes diverses, il est toujours reconnu par un habile observateur.

On a beaucoup et souvent mal argumenté contre ces philosophes. On leur demande ce que c'est qu'aller à la mort par amour de soi, et comment l'intérêt se retrouve dans l'héroïsme des martyrs. L'exemple est mal choisi : un martyr étant certain que des souffrances de peu d'instans auront pour prix une éternelle félicité, le plus simple calcul doit le déterminer à braver ces douleurs passagères. Mais quand il s'agirait

d'un stoïcien qui, sans espoir d'une autre vie*, s'est dévoué pour son pays à la mort, sa résolution pourrait s'expliquer encore par son intérêt propre. Il y a des circonstances où l'homme, sous le poids d'une inflexible nécessité, ne peut choisir qu'entre deux maux : il suit alors son intérêt, si, comme on n'en saurait douter, il accepte de ces deux maux celui qu'il juge le moins horrible. Lorsqu'un stoïcien avait le choix de mourir avec gloire en sauvant sa patrie, ou de lui refuser son secours et de traîner des jours déshonorés, au moins à ses propres yeux; pouvait-il, en consultant son intérêt, ne pas fuir la honte d'une telle existence.

* Les stoïciens différaient entre eux d'opinion sur notre destinée future. Les uns croyaient à l'immortalité de l'âme; d'autres, à une prolongation limitée de la vie au-delà du tombeau; d'autres pensaient que notre existence finit sur la terre.

Cette manière d'expliquer le dévoûment est plausible; mais n'est-il pas de vives inspirations qui n'ont aucun rapport avec les calculs de l'amour de soi? Un homme en aperçoit un autre que les vagues emportent il s'élance, il est dans les flots avant d'avoir pu réfléchir; un mouvement de sa nature bienveillante, un instinct de pitié ne l'a-t-il pas seul entraîné? Un métaphysicien peut espérer de retrouver encore l'amour de soi dans cette inspiration rapide; il la verra naître d'idées précédemment acquises, de raisonnemens antérieurs, dont l'intérêt sera la source première. Un homme, pour éviter la chute d'un corps prêt à l'écraser, se détourne avec une rapidité qui semble exclure toute réflexion; son mouvement cependant est le résultat de l'expérience et de l'habitude, qui rendent les calculs pour fuir le péril si prompts qu'ils sont inaperçus. Notre âme, dira le métaphysicien, se forme de même à la pitié, au dévoûment;

son intérêt éclairé lui donne des leçons généreuses dont ensuite, au moment du danger, les effets se manifestent par des inspirations vives et subites.

Un raisonneur subtil peut expliquer, par l'amour de soi, tous les mouvemens de notre âme; mais la peine qu'il est obligé de prendre pour y parvenir annonce qu'il soutient une opinion peu naturelle. En dépit de ses ingénieuses recherches, la plupart des hommes croiront toujours que les sentimens bienveillans naissent en nous, sans avoir besoin que l'amour de soi les produise. Mon système est le plus simple, dit le métaphysicien; j'explique par l'existence d'un seul mobile tous les phénomènes du cœur humain. Mais d'abord, n'est-ce point notre faiblesse qui nous dispose à penser que ce qui est simple est vrai? L'analogie entre ces deux qualités est-elle incontestable? Il n'y a rien de compliqué pour l'auteur des choses. Ensuite, le système dont

je parle a-t-il réellement l'avantage que lui suppose un petit nombre de philosophes? Ce qui est simple à mes yeux, c'est ce qui est clair; et l'on me semble bien plus intelligible en disant que l'amour de soi et la pitié sont deux sentimens distincts, qu'en voulant expliquer comment le premier se transforme et devient le second, qu'il semble si souvent combattre.

Plus je m'étudie et plus j'observe les autres, plus je crois qu'il existe dans l'âme des sentimens généreux que l'intérêt éclairé peut rendre plus actifs, mais qu'il n'a point fait naître. Les doctrines morales qui nous présentent tous les sentimens comme des transformations de l'amour de soi, ne me paraissent donc pas reposer sur une idée juste.

Mais, pour que le desir du bonheur produise un système de morale, il n'est point nécessaire que ce desir soit l'unique mobile des actions humaines; c'est assez qu'il

ait sur l'âme une grande influence, qu'il se mêle à nos diverses affections, et qu'en le consultant, un philosophe puisse aisément tracer les règles de la vie. En général, le principe sur lequel se fonde un système n'est pas le seul principe d'actions que reconnaisse l'auteur; c'est celui qu'il juge le plus propre à nous guider dans le sentier que nous avons à parcourir. Pour tirer du besoin d'être heureux une doctrine morale, il n'est pas plus nécessaire que l'amour de nous-mêmes soit notre seul mobile, qu'il n'est indispensable aux doctrines fondées sur d'autres principes que cet amour soit banni de nos âmes. Le philosophe dont le système repose sur le desir du bien-être, recommande nécessairement à ses disciples d'aimer leurs semblables. Ce précepte et ses conséquences seront les mêmes, soit que l'affection pour les autres hommes naisse de l'amour-propre, soit qu'elle existe comme un sentiment tout-à-fait distinct de

celui-ci. Je vois que souvent on fait grand bruit pour des opinions qui, en dernier résultat, n'ont pas d'influence dans la pratique.

Sans prétendre que le desir du bonheur enfante les seules doctrines raisonnables sur la science de la vie, ne doit-on pas le préférer aux autres mobiles, puisqu'il s'offre naturellement, qu'il exerce un empire irrésistible et doux, et qu'il conduit à de sages résultats? Faire un choix différent, c'est, selon des esprits éclairés, vouloir perfectionner les lois du Créateur; c'est vouloir entendre nos intérêts mieux que la Providence elle-même.

Entre la philosophie du bonheur et celle qu'on lui oppose, la plus grande différence peut-être c'est que la sagesse, à sa voix, quitte un masque sévère, et vient s'offrir aimable, enjouée, telle que le ciel l'a formée, et qu'elle eût toujours paru, si des pédans n'eussent pris peine à la déguiser. Sans doute

la plupart des théories produites par d'autres principes ne sont pas nécessairement austères ; elles ne deviennent tristes, sombres, que par de fausses interprétations ; mais la philosophie qui nous occupe est certainement, sous ce rapport, la plus difficile à corrompre.

Ses charmes cependant sont pour des esprits chagrins un sujet de censure. Mêlant le vrai avec le faux, ses antagonistes nous disent : La vertu exige de la force ; elle vit dans les combats, surmonte des obstacles et s'impose des sacrifices ; une facile théorie du bonheur, substituée à l'austère morale, bouleverserait ces idées éternelles. Plût au ciel, répondrai-je, qu'une main amie aplanît tellement le sentier du bien, qu'il fût possible aux êtres les plus faibles de le parcourir sans effort ! Mais, si ce changement vous paraît offrir des dangers, soyez sans crainte ; il n'existera jamais de vertu sans force. Le moraliste guidé par le desir du

bonheur rejette sans doute un appareil sévère ; il se garde d'exiger d'inutiles sacrifices, et de créer de chimériques obstacles ; mais, ne changeant pas la nature des choses, il est hors de son pouvoir de nous dispenser de courage. Pour résister à ces voix des passions qui conspirent contre nous en nous-mêmes, pour résister à cette autre ennemie, l'opinion, qui nous pousse vers des routes trompeuses, pour goûter le plan de vie que dicte le desir éclairé d'être heureux, et pour le suivre parmi tant d'exemples contraires, il faut une vigueur de caractère dont peu d'hommes présentent le modèle. Si celui qui parle de cette philosophie la préconise en supposant qu'elle dispense de courage, son esprit est superficiel; s'il la critique en s'imaginant qu'elle dégrade la sagesse parce qu'elle en aplanit la route, son esprit est faux.

On a voulu mettre en opposition les doctrines qu'enfante le desir du bonheur, avec

celles qui naissent du desir d'obéir à la Divinité. En effet, Epicure, Helvétius ont étrangement circonscrit le domaine de l'homme. Aristote, avec des idées plus justes sur la félicité, a laissé néanmoins incertaine la question de savoir s'il pensait que l'existence se prolonge au-delà du tombeau (3). Un sage, dont la piété profonde ne saurait être mise en doute, Locke a posé des principes de métaphysique qui, selon plusieurs philosophes, détruisent l'espoir d'une autre vie, si l'on en suit les rigoureuses conséquences *. Mais, ainsi que j'ai pris le soin de le dire, pour apprécier un mobile d'actions, je ne l'examine pas modifié dans telle ou telle doctrine; je le considère en lui-même. L'homme que sa phi-

* Je suis loin de partager l'opinion de ces philosophes, qui prétendent connaître la métaphysique de Locke mieux qu'il ne la connaissait lui-même.

losophie guide vers le bonheur, si son esprit n'est pas troublé par des sophismes, saisit avec transport l'idée qu'il existe un pouvoir éternel et rémunérateur. Il ne se perdra point en vaines subtilités pour découvrir si l'on peut adresser quelque misérable objection à celui qui nous annonce l'existence d'un Dieu; et pour croire à l'immortalité, il lui suffit de sentir combien d'obstacles à la félicité disparaissent en présence d'une vérité si féconde en nobles espérances. Oui, la philosophie du bonheur appelle les sentimens religieux : unie à l'athéisme, elle en reçoit une sécheresse qui contraste avec son but; elle est trop souvent obligée de laisser notre faiblesse seule aux prises avec la douleur; elle est contrainte de répondre à de terribles argumens, qui s'évanouissent alors que notre esprit s'éclaire par la pensée d'une autre vie.

Parmi les reproches adressés à la morale qui repose sur le desir d'être heureux, s'il

en est qu'un examen attentif détruit entièrement, il en est d'autres qui seront l'objet de controverses éternelles. Sans doute ce desir, quand il est éclairé, inspire de hautes pensées. Le *moi* ne borne pas son activité aux soins du corps; il en conçoit de plus nobles, de plus intéressans pour lui; sa prévoyance ne s'arrête pas à cette courte carrière. Mais, dans le plus sage système né du besoin d'être heureux, on revient souvent à nous entretenir du *moi*. Il est des âmes tendres et des imaginations brillantes qu'importune ce retour sur soi-même; elles craindraient d'en recevoir une apparence d'égoïsme qui suffirait à leurs yeux pour ternir l'éclat de la vertu. Ces âmes pures, à-la-fois timides et fortes, ces imaginations fécondes en idées nobles et ravissantes, jugeront toujours peu conformes à la dignité de notre nature les systèmes qui naissent d'un principe intéressé, où par conséquent les mots *dévoûment, sacrifice, oubli de*

soi-même ne sont que des espèces de métaphores. En s'occupant d'arithmétique morale, elles croiraient dépouiller de leur grandeur les vertus héroïques, et priver de leurs charmes les vertus aimables.

Le disciple de la philosophie du bonheur répondra toujours qu'il ne peut créer ni l'homme, ni la vertu; que sans abaisser et sans exagérer leur dignité, il observe, découvre et suit la vérité. Je seconde, ajoute-t-il, les soins de la nature qui, voulant nous guider au bien par notre propre intérêt, sème de fleurs la route de la sagesse: pourquoi les arracher? Les mots *dévoûment*, *sacrifice*, ont dans mon langage leur véritable sens; c'est vous qui les transformez en effrayantes métaphores, et rendez ainsi difficile ce qui doit être aisé. La morale de l'intérêt éclairé est la seule qui laisse à notre nature toute sa dignité, à la sagesse tous ses charmes, puisqu'elle prouve, mieux encore que les autres, que l'homme a be-

soin de fuir le vice pour contenter son premier desir, et que la sagesse enfante les voluptés les plus douces.

Toujours on pourra reprocher aux moralistes partisans du mobile que j'examine, de ne donner à la vertu qu'un rang secondaire : ils l'estiment, ils la recherchent et la cultivent; mais ce n'est pas pour elle-même, c'est parce qu'ils voient en elle un moyen de bonheur. Or, n'enseigne-t-il pas une doctrine plus élevée celui qui, regardant le bien-être comme une simple conséquence de la pratique de ses préceptes, donne la vertu pour but à nos efforts, la place au premier rang, et la fait ainsi briller de tout son éclat? Cette doctrine frappe davantage l'imagination; et ceux qui voient dans l'enthousiasme l'unique source de tout ce qu'il y a de grand et de beau sous le ciel, jugent funeste ou regardent en pitié une philosophie qui s'attache à montrer ce que notre intérêt nous prescrit. Mais les

apologistes de cette philosophie diront toujours : Il faut craindre de se laisser abuser par des mots; en cherchant la morale la plus élevée, on peut s'abandonner à de hautes extravagances; n'employons pas des expressions vagues, et cherchons une morale vraie. C'est surtout dans la poésie, dans les arts, que l'enthousiasme est nécessaire; c'est surtout de raison qu'on a besoin pour se conduire dans la vie. Vous aimez les idées qui produisent de vives impressions; nous préférons celles qui produisent facilement des impressions justes et durables. Vous trouvez quelque grandeur à soutenir que le bonheur est une simple conséquence de nos travaux, non leur but; plus puissante que vous, la nature veut qu'il soit l'objet direct de nos efforts; et le moraliste ne saurait fermer les yeux sur cette première vérité, sans se jeter en aveugle dans une route trompeuse.

Je crois interminables de telles contro-

verses. Les adversaires de la philosophie du bonheur pourront toujours soutenir que ses partisans, au lieu d'élever l'homme à la vertu, la dégradent en la faisant descendre vers lui; et toujours les amis de cette philosophie pourront prétendre que leurs antagonistes nous font perdre de vue la sagesse placée près de nous par la bonne nature, et nous montrent son fantôme sur des monts escarpés. Aucune de ces deux opinions ne sera jamais portée à un degré d'évidence capable de soumettre tous les esprits. J'entends les deux partis s'écrier à la fois que je m'abuse; mais le prouveront-ils par cette vague assertion? Il faudrait pour me confondre qu'ils en vinssent à s'accorder entre eux; et c'est ce qui n'est pas à craindre pour moi.

Enfin, la morale puisée dans le desir du bonheur est sujette à des objections très justes. Le mobile d'actions qui la produit dégénère aisément : il semble tout à-la-fois

être le meilleur, parce qu'il ne trouve en nous aucune résistance, et le moins sûr, parce qu'il est facile à corrompre. Je me suis servi fréquemment de ces mots *desir du bonheur;* j'ai dû montrer le principe d'actions dont nous sommes occupés, aussi pur qu'il peut l'être; mais, au fond, ce desir est celui de se satisfaire qui trop souvent égare les hommes, les plonge dans le vice et les entraîne au crime. A ce mobile répondent l'ambition, la cupidité, toutes les passions dévorantes. Quels ravages il va causer si de grandes lumières ne l'accompagnent, s'il est aveugle ou seulement peu éclairé!

Des préjugés très répandus nous disposent à croire que chacun est juge de ce qui lui convient pour être heureux, qu'on est libre de braver des périls qui n'exposent que soi. Il y a des erreurs que semble favoriser notre nature, celles-ci sont du nombre; or, elles altèrent facilement les doctrines qui nous donnent l'intérêt pour règle,

et le bonheur pour but. Voici le plus grand danger qu'il y ait à fonder la morale sur le desir du bonheur. Assurément, ce desir, quand il est éclairé, produit une constante habitude de tempérance et de bienveillance; mais beaucoup de gens entendent parler d'une doctrine, fort peu l'étudient. Dans un état où les philosophes répètent sans cesse les mots *bonheur, amour de soi, intérêt* et *volupté*, il est à craindre que le grand nombre ne s'abuse sur le véritable sens de leurs paroles; il est à craindre que la plupart des hommes qu'on veut instruire dans la philosophie du bonheur, n'écoutent que les premières phrases de celui qui leur parle, ne retiennent que ces mots : *Suis le penchant qui te porte à vivre heureux;* et qu'ensuite ils ne s'abandonnent à leurs illusions. S'il en arrive ainsi, un peuple se plongera dans d'horribles turpitudes, n'adorera que l'argent et la puissance, traitera les devoirs de chimères, et

ne reconnaîtra d'autre droit que celui du plus fort.

Sans se dégrader au point de favoriser l'impudent égoïsme, la morale puisée dans le desir d'être heureux dégénère, lorsqu'au lieu d'être grave, sérieuse, elle devient molle, efféminée, et nous invite moins à régler notre conduite qu'à nous étourdir sur la vie. Ses disciples respirent les plaisirs, chantent l'*oubli des dieux et des humains*. L'esprit, la gaîté, l'insouciance de ces convives de la folie ont des charmes. Si l'on compare leur riante existence à celle de tant d'hommes que tourmente l'ambition, qui s'agitent et troublent leurs semblables, on est près de voir en eux des sages. Toutefois, leur philosophie ressemble à ces liqueurs qui peuvent donner une effervescence aimable et légère, mais dont l'usage habituel altère la raison. Cette philosophie, répandue dans un état, amollit les âmes, invite à l'oisiveté, éteint l'amour du bien

public, jette du ridicule sur la vertu, et donne de l'indifférence pour le vice. Quand elle enivre la jeunesse, trop souvent elle rend l'âge mûr inutile et la vieillesse douloureuse. Au milieu des revers, quelques-uns de ses disciples gardent une étonnante insouciance; mais la plupart se trouvent sans courage, gémissent, et se livrent à des regrets tardifs. Un platonicien disait que l'emblême de leur philosophie est le vaisseau du roi Aëte. Ce navire portait une tente brillante, des tables somptueuses, des arbustes en fleurs; on y voyait des groupes de musiciens et de courtisanes. Quand il sortit du port, la multitude applaudit; et tous les regards exprimaient le desir de voguer sur l'heureux vaisseau. Aëte s'enivra de parfums, d'harmonie et de volupté, aussi long-temps que les zéphirs enflèrent les voiles de pourpre. Tout à coup la tempête éclata; rien n'était prévu pour vaincre sa fureur; et les vagues jetèrent sur le rivage,

avec les débris du navire, le corps de l'imprudent monarque.*

De riantes doctrines, agréable mélange de raison et de folie, ne sont pas sans attrait pour moi. Bientôt, cependant, elles laissent du vide dans mon âme; je leur reproche de ne pas m'apporter des émotions assez nobles, et je sens qu'elles ne me révèlent point ma destinée. Lorsque, les quittant, je passe à des doctrines plus graves, il me semble qu'éveillé d'un rêve où des sons fugitifs caressaient mon oreille, j'écoute les accens de la vérité que profèrent des bouches vénérables.

* *Max. Tyr.*, Diss. 1, § 3.

CHAPITRE IX.

DU DESIR D'OBÉIR ET DE PLAIRE A LA DIVINITÉ.

QUELLE heureuse harmonie ce principe d'actions forme avec la tempérance et la bienveillance, avec ces deux vertus que tous les moralistes veulent nous inspirer ! Écoutez-vous sans émotion ces paroles de Marc-Aurèle : *J'essayai de ressembler aux dieux, en ayant peu de besoins et en faisant du bien aux hommes?*

Parmi les définitions générales qu'on a données de la religion, la plus juste, par conséquent la plus sublime, est celle de Kant : *La religion*, dit-il, *est l'accom-*

plissement de tous les devoirs, considérés comme prescrits par la Divinité.

Un philosophisme hautain, un cagotisme niais, semblent être d'accord pour affaiblir, pour altérer le principe d'actions religieux. Je doute cependant que l'être le plus incrédule puisse observer sans attendrissement des hommes d'une piété toujours active, toujours modeste, tels qu'il en existe un petit nombre dans chaque société religieuse. Le mobile céleste qui les anime répand, si j'ose dire ainsi, une teinte noble et touchante sur leur vie entière. La maison que dirige un principe si pur devient un temple où, ministre aimé du ciel, le père de famille entretient les douces joies par les bonnes œuvres et la prière.

J'ai vécu long-temps; et peut-être ai-je assez réfléchi pour qu'on ne puisse m'accuser de préjugés. Je le déclare aux jeunes gens qui liront cet écrit: Le trésor de l'homme est sa confiance en Dieu.

J'ai vu beaucoup de gens, très estimables d'ailleurs, qui, dans leurs relations privées, étaient tristes, mécontens des autres et d'eux-mêmes, presque las de la vie; j'en ai vu qui, dans leurs relations publiques, étaient faibles, d'une conduite incertaine, chancelante, bien qu'ils fussent incapables de trahir entièrement leurs devoirs; toujours j'ai reconnu qu'il leur manquait l'appui que donne une conviction profonde des vérités religieuses.

Quand j'ai entendu les mêmes orateurs qui parlaient de liberté, professer l'irréligion, j'ai baissé les yeux, et je n'ai point douté de la chute de ces prétendus philosophes. Savez-vous comment les Américains proclamèrent leur indépendance? Après avoir rédigé en congrès l'acte qui les séparait du roi d'Angleterre, ils se rendirent au temple; ils placèrent une couronne sur la Bible, et l'élevèrent vers le ciel: ensuite ils combattirent, et triomphèrent.

Le mobile d'actions religieux est celui qui donne l'impulsion la plus active; il est également propre à s'emparer des âmes grossières et des esprits cultivés; il excite les sentimens qui nous dominent avec le plus d'empire : l'espérance, la crainte et l'admiration. C'est tomber dans une étrange absurdité que de ne pas reconnaître quelle influence doit exercer sur la morale de tout un peuple, la croyance qu'il existe un juge, partout présent, qui voit nos actions, entend nos pensées, récompense les vertus les plus secrètes, et punit les crimes les plus cachés. A ces véhicules d'espérance et de crainte s'en joint un autre qui suffirait pour ennoblir la race humaine. Créatures imparfaites et passagères, il nous est donné de porter nos regards vers un Être immuable, modèle infini de la perfection; il veille sur nous, il nous prescrit d'imiter sa bonté; nous pouvons lui obéir et lui plaire! Une céleste étincelle vit en nous; notre

âme peut se mettre en harmonie avec le régulateur des mondes, et seconder ses vues d'ordre universel!

Il faut, dit-on de la religion pour la classe ouvrière : oui, et davantage encore pour la classe occupée de grands intérêts; à moins qu'il ne soit plus facile de gravir un roc escarpé que de traverser un vallon.

Mais quelles tristes réflexions viennent assaillir mon âme! Le mobile que j'examine, ce mobile si noble et si pur en lui-même, peut se corrompre, et devenir fécond en résultats déplorables. Quand nous nous jetons avec lui dans des routes trompeuses, comme il est le plus puissant pour exalter nos facultés, il nous entraîne au mal avec plus de violence que tout autre. Certes, on s'abuse, si l'on croit que lui seul fait des intolérans. Née de notre orgueil et de notre faiblesse, l'intolérance est une maladie de l'âme qui peut atteindre les hommes de toutes les opinions; mais il est évident que

le principe d'actions le plus actif doit enfanter les haines les plus ardentes et les plus implacables. Les émigrés d'Amérique et ceux de France ont, après quelques années d'exil, revu leur patrie; les protestans bannis par la révocation de l'édit de Nantes, sont morts en gémissant de laisser leurs fils subir l'hospitalité sur une terre étrangère.

Nous avons une manière de voir très élevée, si nous considérons comme impies les actions qui nuisent à l'humanité, les discours qui blessent la raison. Cette manière de voir est juste, car il y a de l'impiété à dégrader l'ouvrage du Créateur. Mais, que notre opinion cesse d'être éclairée, nous croirons coupables des actions innocentes ou mêmes généreuses; et nous les condamnerons avec d'autant plus de violence, que toutes les fautes seront impies à nos yeux. Ces gens qui nous paraissent déraisonner, ne seront plus seulement nos adversaires;

nous verrons en eux des ennemis de la Divinité. Quelle horrible exagération va redoubler l'ardeur de nos querelles! Le fanatisme naîtra peut-être d'une opinion destinée à rendre sacré tout ce qui porte le caractère du vrai, du juste et du beau.

Non seulement le mobile d'actions religieux conduit à des résultats effrayans lorsqu'il est corrompu; mais encore il se dépravе aisément, parce que le précepte *obéis à Dieu* est vague pour la plupart des hommes. Ah! sans doute, une âme simple et pure se représente Dieu comme un père: que demande un père à ses enfans? qu'ils le chérissent, qu'ils s'aiment, s'entr'aident, et concourent à leur bonheur mutuel. Suivons ces douces volontés. Tous les cœurs droits entendent ce langage; mais si des controverses s'établissent sur la signification et sur les conséquences des mots *obéis à Dieu,* quelle foule d'interprétations vont être proposées, commentées, réfutées! Si nos instituteurs,

par intérêt ou par ignorance, nous donnent des notions fausses, des idées obscures et contradictoires, dans quel océan de doutes et d'erreurs allons-nous être plongés! O misère de l'esprit humain! la révélation même ne saurait nous garantir entièrement de ces dangers, puisqu'elle se manifeste par des mots, et que les expressions les plus claires ont encore du vague, et sont susceptibles d'interprétations différentes.

On a remarqué souvent que, parmi les personnes occupées avec ardeur de suivre le précepte *obéissez à Dieu*, il en est qui négligent et même qui dédaignent les devoirs importans pour s'attacher à de minutieuses pratiques. En effet, l'homme imbu de ce précepte peut être amené par des raisonnemens très spécieux, très conséquens en apparence, à substituer une morale de convention à la morale éternelle. Lorsqu'on remplit les devoirs essentiels de la vie, sans doute on obéit à la Divinité; mais, pour

être bon père, ami fidèle, citoyen dévoué, des motifs humains se mêlent nécessairement au motif religieux; tandis que ce dernier seul détermine à suivre des pratiques tout-à-fait dépourvues d'utilité terrestre. On prouve donc d'une manière plus absolue son obéissance à Dieu, lorsqu'on s'acquitte de ces nouveaux devoirs que lorsqu'on remplit ceux dont notre propre nature nous fait sentir l'attrait et nous inspire l'amour. Ce raisonnement est faux, je le sais bien; mais le principe que j'examine y conduit d'une manière fort naturelle.

On dirait que cette haute pensée, qu'il existe dans l'univers un Être rémunérateur et vengeur, au lieu de soutenir, accable notre faiblesse, tant il y a de gens qui supposent à la Divinité les passions des hommes, rendues plus redoutables par un pouvoir sans bornes. Quand on frappe inconsidérément les esprits par ces mots *obéissez à Dieu*, l'immensité de l'Être qui veut

qu'on obéisse, le néant de celui qui doit le satisfaire, épouvantent la raison. Alors naissent les scrupules tyranniques, tourmens de l'innocence. La morale est remplacée par une subtile casuistique; après avoir assimilé Dieu aux despotes de la terre, on essaie de le tromper comme eux; les doctrines sombres paraissent être les seules qui soient vraies; la superstition, le fanatisme étouffent la religion et désolent la société. Jetons un voile sur des horreurs trop connues pour qu'il soit besoin d'en affliger encore nos regards.

Telle est l'influence du principe religieux sur toutes nos facultés, qu'il peut aussi nous faire délirer d'amour et de bonheur. Les rêveries mystiques ont des charmes et méritent d'être observées avec attention. On reconnaîtra qu'elles n'excluent point des qualités respectables : quand la raison nous fuit, le sentiment peut nous guider encore. Je dirai plus; la mysticité, nour-

rissant l'âme d'affections tendres et lui enseignant à se réfugier parmi les esprits célestes, a de grands moyens pour élever ses adeptes fervens au-dessus du malheur, et pour les rendre doux et faciles dans leurs relations sociales. L'école d'Alexandrie s'occupa des rêveries les plus étranges; les notions que donne le bon sens y furent étouffées sous un inconcevable assemblage de folies ascétiques, savantes et bizarres. Cette école eut cependant des philosophes estimables qui pourraient encore, par leurs vertus pratiques, nous servir de modèles; mais, comme si l'on devait attacher moins d'importance à la manière d'agir qu'à la tournure d'esprit des hommes, nous avons perdu la mémoire de leurs actions et gardé le souvenir de leurs erreurs.

Plotin, dont le nom, peu connu de nos jours, ne se prononce qu'avec dédain, Plotin fut environné d'une gloire brillante et méritée. Son savoir était vaste, son es-

prit était capable de suivre et de coordonner les idées les plus abstraites. Fidèle observateur d'une morale élevée, il pratiquait la plus active bienveillance et donnait l'exemple d'une vie tempérante; ses vertus austères, ses mœurs douces, son commerce facile, le faisaient chérir du peuple et respecter des empereurs. Cet homme s'abandonnait à tous les rêves de la mysticité : plongé dans de longues extases, il s'imaginait entendre des révélations, il croyait jouir de la vue de Dieu même; et le grand objet de ses leçons était de faire parvenir ses disciples à cet état de ravissement qui, d'après sa doctrine, est le plus parfait où les âmes vertueuses puissent s'élever sur la terre.

Il est facile de condamner des opinions bizarres; mais si l'on veut s'éclairer et devenir indulgent, on doit, ainsi que je l'ai dit, examiner comment leurs partisans ont été conduits à les juger raisonnables. Les

erreurs mystiques, je l'avoue, m'étonnent peu; et je conçois sans peine qu'une âme tendre et mélancolique, en s'exaltant, les embrasse. Observons l'enchaînement d'idées fort simples qui peut les rendre vraisemblables.

Lorsqu'un homme affligé prie avec ferveur, il sent quelquefois un calme inattendu pénétrer son âme. La bonté suprême a-t-elle voulu, dès l'origine des choses, que la prière eût naturellement ce pouvoir de suspendre les douleurs, ou Dieu vient-il, par des actes particuliers de sa Providence, donner la paix aux malheureux dont l'ardeur confiante mérite sa pitié? La première opinion, n'admettant que des lois générales dans l'univers, est, selon plusieurs philosophes distingués, la seule qui réponde à la grandeur de l'Être immuable. Toutefois cette considération est frivole. Il semble que nos systèmes se perfectionnent, quand notre manière de concevoir le maintien de

l'ordre intellectuel ou de l'ordre physique, épargne des soins à la puissance qui gouverne les mondes; mais nous ne faisons ainsi que la dégrader, puisque nous lui supposons notre propre faiblesse. La seconde opinion donne une plus haute idée du pouvoir et de la bonté suprêmes. Cette opinion chère à Socrate, enseignée par lui dans la Grèce, est celle d'un grand nombre de sages. Si des actes particuliers de la Providence agissent sur notre sort, Dieu a des relations continuelles avec l'homme; la prière est écoutée, elle obtient des réponses. Je trouve naturel que des âmes affectueuses essaient de rendre ces relations plus douces et plus intimes, ces réponses plus directes et plus claires. Il me semble également naturel de penser que plus les âmes se sanctifient, plus la Divinité leur prodigue les preuves de sa faveur. En faisant croître ces preuves au gré d'une imagination ardente, nous arriverons à l'idée qu'il est

possible d'avoir avec l'auteur de tout bien des communications immédiates; et le contraire ne saurait même être démontré rigoureusement, puisque notre esprit ne peut assigner des bornes à la bienveillance éternelle. Il ne s'agit plus alors que d'acquérir l'ineffable pureté par laquelle on mérite les derniers signes de la faveur céleste. Le corps gêne les élans de l'âme; il paraît donc utile d'employer des moyens physiques, ainsi que des moyens moraux, pour se purifier. Le jeûne, la retraite et les veilles, ajoutent à l'exaltation de la prière. Un homme éprouve enfin des extases; ses songes se transforment en réalités pour lui, il annonce que Dieu lui est apparu tout voilé de lumière; c'est bien à tort qu'on le poursuit du nom d'imposteur; il ne veut ni ne croit tromper, il s'abuse, et sa folie est innocente.

Les mystiques, quand les impressions du monde sensible ne les atteignent plus, doi-

vent être plongés dans un état délicieux. Que sont tous les prodiges de nos arts, près des merveilles dont jouit un être qui croit exister dans le monde intellectuel et s'unir à Dieu même? La raison est obligée de reconnaître que ces songes de l'imagination doivent être enivrans. Mais, au milieu de ses rêves et de ses jouissances, la mysticité expose à d'effrayans dangers. D'autres genres d'aliénation mentale produisent aussi d'agréables chimères, et cependant l'art essaie de les guérir. Vainement dirait-on qu'ils rendent heureux; ils peuvent en un instant changer de caractère : l'insensé que nous voyons aujourd'hui paisible et riant, demain peut-être frappera ceux qui l'entourent et se déchirera lui-même. La mysticité, d'abord féconde en idées enchanteresses, pourra livrer bientôt à de noires et douloureuses pensées, l'esprit qu'elle a rendu malade : elle est d'ailleurs une folie contagieuse, et ceux qu'elle abreuve de délices feront peut-être

des malheureux s'ils propagent leur doctrine. Parmi les nombreux disciples de Plotin, combien ont adopté ses erreurs, et n'ont point pratiqué ses vertus !

Sans rappeler les coupables égaremens de ces adeptes qui méprisent les bonnes actions pour n'attribuer de mérite qu'à leurs extases, et de ceux qui se croient purs au milieu des plus honteuses débauches, il suffirait pour condamner la mysticité de voir qu'elle altère la raison. Le moraliste veille à la santé de l'âme, et les rêveries superstitieuses la détruisent. Il y a même de l'impiété à rechercher les jouissances réelles et vives dont une ardeur mystique est la source, puisqu'on ne les obtient qu'en sacrifiant un présent de la Divinité et en abusant d'un autre; je veux dire en étouffant sa raison et en exaltant son imagination.

Toutes nos facultés sont précieuses; mais, je le répète, elles sont destinées à

des usages différens. L'imagination doit influer peu sur les règles de la vie; ce n'est point avec de brillantes chimères et de vaporeuses rêveries qu'on forme des pères de famille, d'utiles citoyens : les êtres qui rempliront le mieux leur destination sur la terre, seront toujours des hommes fidèles à la voix du sentiment et du bon sens.

Parmi les systèmes fondés sur le desir de plaire à la Divinité, les doctrines mystiques me paraissent occuper une place à-peu-près semblable à celle que les doctrines du plaisir ont parmi les systèmes nés du desir d'atteindre le bonheur. Les unes et les autres altèrent les idées qu'elles prétendent perfectionner; les unes et les autres, fécondes en images séduisantes, enivrent l'âme et lui donnent des émotions agréables; mais affaiblissant la raison, elles conduisent à des excès, et jettent dans l'avilissement les imprudens disciples qui s'abandonnent à leurs promesses.

Frappés des aberrations d'esprit que peut produire le mobile religieux, beaucoup de philosophes ont pensé qu'il faut exposer d'abord nos devoirs sociaux, les établir sur une base telle que l'amour de soi ou l'amour de nos semblables; puis appeler les idées religieuses pour former le complément heureux et nécessaire des idées morales. Alors, le principe qui nous occupe leur semble perdre ses dangers et garder ses avantages : ils élèvent un édifice dont la religion forme la coupole qui le garantit des tempêtes.

Quant à ceux qui veulent anéantir les sentimens religieux, c'est dans une autre partie de cet écrit que nous jetterons un coup-d'œil sur leurs étranges et funestes doctrines.

CHAPITRE X.

DU DESIR D'ÊTRE UTILE AUX HOMMES.

Quand la morale naît de ce mobile d'actions, on n'a plus à craindre de la voir dégradée par les calculs de l'égoïsme ou par les erreurs de la superstition. Si des êtres faibles ont besoin d'avoir pour premier véhicule un principe d'actions peu sujet à s'égarer, la raison ne doit-elle pas prononcer en faveur de celui qui nous occupe? Dans quel avilissement l'homme peut se plonger en cherchant le bonheur! à quelles folies il peut se livrer en essayant de plaire à l'être invisible qui l'a tiré du néant! *Cherche le bonheur, obéis à la Divinité,*

sont des préceptes qui, pour n'être jamais interprétés faussement, demandent un esprit éclairé. La maxime, *fais du bien à tes semblables*, est celle que le simple bon sens explique avec le plus de facilité. Il y a vingt fausses interprétations à donner des deux premiers préceptes, contre une à donner de celui-ci.

Certainement on se jetterait dans de tristes écarts si, fondant un système sur le desir du bonheur ou sur celui de plaire à Dieu, on ne se hâtait de montrer que pour le réaliser, on doit être utile aux hommes. Il semble donc que le parti le plus sage soit de prévenir, de rendre impossibles de funestes erreurs, en commençant par établir la morale sur le précepte qui nous commande d'améliorer le sort de nos semblables.

Ce mobile est celui qui tend de la manière la plus directe au but de la société; il nous l'indique, il nous le rend présent, il

ne nous permet pas d'en détourner les yeux. Les sages dirigés par lui peuvent dire : Contribuer à l'amélioration du genre humain, voilà ce que prescrit la morale; si on la fait naître de quelque autre pensée, on se perd dans une fausse route, ou l'on finit par arriver au but vers lequel nous allons directement; nous sommes donc les seuls qu'anime, que dirige le principe générateur de la morale.

Ces philosophes condamnent ceux qui font reposer sur l'amour de soi les règles de la vie; et ils donnent, en faveur de la base qu'ils choisissent, des raisons qui sont au moins très spécieuses. Portez, disent-ils, vos regards autour de vous. Dans cette multitude qui s'agite, les moins sensés, les plus vicieux songent à leur intérêt particulier; tandis que les plus dignes d'être offerts pour modèles se consacrent au bien général. C'est à ceux-ci que vient s'unir le moraliste; c'est leur nombre qu'il veut

accroître, c'est leur influence qu'il veut étendre sur la terre; ne doit-il pas adopter le principe d'actions que manifeste leur vie? Il existe dans notre âme deux sentimens, dont l'un nous attache à nous-mêmes, dont l'autre nous fait prendre intérêt aux êtres qui nous entourent. On doit affaiblir le premier de ces sentimens, fortifier le second; à ce double travail se réduit tout l'art du moraliste.

La beauté du principe d'actions que j'examine, paraît digne de charmer les esprits généreux qui nous appellent aux vertus désintéressées. Cependant, d'austères moralistes ne trouvent point ce mobile assez pur; ils le dédaignent, comme ceux qui le suivent dédaignent l'amour de soi. Dans leur opinion, la morale ne peut jamais reposer sur l'utilité; il faut considérer le devoir abstraction faite de tous ses résultats. Mon dessein n'est pas d'examiner ici leur manière de traiter la morale; je

me borne à leur adresser une question : ce qui est bien peut-il jamais être nuisible aux hommes ? S'ils répondent négativement, s'ils jugent que le bien est toujours conforme à l'intérêt universel, comment l'utilité serait-elle pour la morale une base trompeuse ? Ce n'est peut-être qu'en préférant cette base, ce point de départ à toute autre, qu'on évite les subtilités, les divagations, les rêveries; parce qu'on est toujours obligé de montrer des résultats utiles pour conséquences immédiates des théories qu'on expose.

Les philosophes auxquels je m'adresse refusent-ils de répondre nettement ? Se bornent-ils à dire que ma question est superflue; qu'on doit s'élever à des considérations plus hautes ? Je craindrai de voir la morale dégénérer dans leurs écoles en une science subtile, plus convenable à l'argumentation qu'à la pratique.

Enfin, répondra-t-on qu'il n'est pas im-

possible que le bien soit, dans certaines circonstances, nuisible au genre humain? S'il existe un pareil bien, l'esprit de l'homme n'est pas formé pour le comprendre. Si l'on veut que je parvienne à le concevoir, il faut me donner une autre place dans l'univers, et des rapports tous nouveaux avec les êtres qui m'environnent. Aussi longtemps que je n'aurai pas changé de nature, je regarderai comme la plus grande preuve de la sagesse et de la bonté de l'Être éternel, l'union qu'il a mise entre le juste et l'utile. Cette union me démontre qu'une âme droite ne s'abuse point lorsque, dans l'affection que lui inspirent les hommes, elle prend l'utilité universelle pour base de la morale.

Toutefois quel principe d'actions n'est pas sujet à se corrompre? Des hommes qui ne cherchent que l'utilité pourront se tromper sur le sens de ce mot, s'arrêter à des significations restreintes et fausses. Nous

entrons dans des routes trompeuses, lorsque, cessant de considérer l'intérêt du genre humain, nous y substituons l'intérêt de quelques individus, ou même celui de la patrie.

Il est naturel d'aimer sa patrie, comme il est naturel d'aimer sa famille; mais le patriotisme exclusif est au véritable amour du pays ce que le fanatisme est à la religion.

L'homme est enclin à prendre pour le monde le cercle étroit qui l'environne. On voit souvent près de soi des exemples fort ridicules de cette disposition; on en recueille d'horribles lorsqu'on parcourt l'histoire. Ces fiers citoyens qui dévastaient la terre pour ce qu'il appelaient la gloire de leur patrie, pensaient qu'il faut se dévouer à ses semblables; mais leurs semblables étaient les seuls Romains : le reste ne leur offrait que des esclaves ou des barbares. Les peuples de l'Europe moderne ressentent encore l'influence des législations injustes dont ils

devinrent les admirateurs après en avoir été les victimes. Tel homme plaisante sur les prétentions qui divisent les familles d'une petite ville; et ce même homme applaudit avec enthousiasme aux vanités plus fatales qui divisent, arment et désolent les peuples. Des philosophes même ont entretenu par leurs écrits les préjugés vulgaires, que la philanthropie essaie de détruire en répandant les vrais principes de la morale et de l'économie politique.

On a souvent porté contre Jean-Jacques des accusations injustes, absurdes, qui prouvaient seulement que ses critiques ne l'avaient pas compris. Je ne sais si on lui a fait un reproche sur lequel j'insisterais. Frappé dans sa jeunesse des vices de notre état social, il fut séduit par la grandeur de quelques âmes romaines ou spartiates, et prit de l'engouement pour les républiques anciennes. Ce fut une source d'erreurs dans sa politique. Occupé de combattre l'égoïsme

qui l'entourait, il ne sentit pas assez le besoin de subordonner le patriotisme à la philanthropie. *On ne se fait*, dit-il, *l'ami de l'humanité que pour se dispenser d'aimer la patrie.* Hélas ! cette accusation pouvait être vraie à l'égard des hommes contre lesquels il la dirigeait; elle doit nous mettre en défiance contre l'hypocrisie d'humanité; mais elle ne détruit point ce fait que le patriotisme exclusif est un des plus funestes obstacles aux progrès de la civilisation. En célébrant ce patriotisme, on trouve beaucoup d'approbateurs, on peut être applaudi de tout un peuple; mais le nombre des voix qui soutiennent l'iniquité ne change point sa nature. Triste avantage que celui de substituer l'égoïsme national à l'égoïsme individuel ! ce dernier mérite plus de mépris et l'autre plus de haine.

En suivant le desir d'être utile à l'humanité entière, il est possible encore de s'égarer. On tombe dans une déplorable

aberration d'esprit quand, exalté par le but auquel on aspire, on croit légitime tout moyen de l'atteindre.

Nous savons trop qu'il existe un fanatisme politique, ainsi qu'un fanatisme religieux. Ce dernier sans doute est celui qui pénètre l'âme avec le plus de force. Les hommes qu'il enivre croient, en frappant leurs adversaires, exécuter l'ordre du ciel; ils ne sauraient hésiter sans craindre d'encourir les peines éternelles; rien ne peut les toucher, ils sont morts à l'humanité. Ceux qu'agite un fanatisme purement politique, ne sont pas aussi certains de violer les lois morales en sûreté de conscience; il est moins difficile d'obtenir d'eux un sentiment de pitié, un mouvement de repentir. Mais on souille sa pensée, si l'on s'arrête à comparer de grands crimes pour décider quels sont les moins infâmes; on doit les repousser avec une égale horreur. Tout fanatisme est exécrable, car il con-

spire contre le but des eprits éclairés et des âmes généreuses, contre l'établissement de la paix sur la terre.

Machiavel fut l'apôtre de l'astuce et de la violence. Cet écrivain, a-t-on dit, était un honnête homme qui, pour inspirer la haine de la tyrannie, révéla les secrets des despotes en feignant de leur donner des leçons. Si l'on ne considère que son ouvrage le plus célèbre, cette opinion est plausible; mais dans un autre ouvrage, il donne des conseils aux partisans de l'autorité populaire. Ses principes sont toujours les mêmes; toujours il pense qu'il faut se diriger vers un but avec une volonté forte, qu'on ne doit craindre d'employer aucun des moyens capables d'y conduire, et que les moyens iniques sont les plus prompts et les plus sûrs. Dans son livre *du Prince*, il dit aux despotes : *Corrompez et tuez;* dans ses *Discours sur Tite-Live*, il dit aux républicains : *Effrayez et tuez.* Aucune inter-

prétation ne justifiera jamais ces doctrines; et un examen réfléchi confirme la sentence infamante dont l'instinct public a flétri Machiavel.

Que le mépris et la haine poursuivent de pareilles doctrines! Une des plus monstrueuses erreurs est celle d'imaginer que le mensonge peut être utile à la vérité, que le crime peut prêter à la vertu son appui. Une cause juste veut des secours que la justice avoue. Quand le sage, du fond de sa retraite, observe l'agitation des hommes, il souffre dès qu'il les voit recourir à de coupables moyens de succès. Cependant, si la fraude et les attentats sont employés pour servir des projets honteux en eux-mêmes; une espèce d'ordre lui paraît exister encore; le mal enfante le mal, la perversité se dévoile, et devenant plus révoltante, hâte elle-même sa ruine. Mais quel sentiment douloureux accable le sage, lorsqu'il voit des moyens odieux souiller une

cause honorable, éloigner de sa défense les âmes nobles et pures! Toutes les idées saines, toutes les notions justes lui semblent alors s'exiler de la terre; il est près de céder au découragement : et tournant ses regards vers le ciel, il demande s'il faut désespérer du sort des hommes!

CHAPITRE XI.

DU DESIR DE SE CONFORMER A L'IDÉE ABSTRAITE DES LOIS MORALES.

Nous avons examiné les trois principes d'actions naturels, et nous arrivons à celui que j'ai nommé scientifique. Ce principe fait obéir l'âme à une idée abstraite qui, dans diverses écoles, s'appelle *vérité*, *convenance*, *loi du devoir*, *absolu*, etc. Les hommes qui connaissent l'influence des idées abstraites doivent pressentir que nous allons porter nos regards sur une doctrine élevée et sévère.

Des philosophes, je l'ai dit dans le chapitre précédent, croient que si l'on espère

fonder la morale sur l'utilité universelle, on ne s'abuse pas moins que si l'on essaie de l'établir sur l'utilité individuelle. Selon eux, le but de la morale n'est point le bonheur, c'est la justice; en conséquence, il ne s'agit pas d'examiner si la vertu est utile ou nuisible : les lois morales existent; c'est assez, obéissons.

Dieu ne se livre pas à des volontés arbitraires : il se conforme à des idées éternelles de sagesse, de justice et de bonté; il est parfait, parce qu'il les voit toujours et ne s'en écarte jamais. Notre faible intelligence, émanation obscure de la lumière infinie, s'élève aussi à des idées universelles, immuables; et, par cela même que nous les connaissons, elles sont pour nous des lois souveraines, auxquelles est due la plus entière adhésion. Je choisis dans l'ordre physique un exemple très simple. Je sais que le tout est plus grand que chacune de ses parties; il m'est impossible de refuser mon

assentiment à cette vérité; la contrainte peut forcer ma bouche à la nier, mon esprit ne la niera jamais. Cette vérité existait avant moi, elle existera quand je ne serai plus; elle existerait alors même que le genre humain disparaîtrait du globe. Qu'il y ait aussi des lois morales, que la mère doive protéger son enfant, que celui-ci doive être reconnaissant envers elle, etc., ce sont là, malgré de vains sophismes et de frivoles arguties, ce sont là des vérités qui portent les mêmes caractères d'universalité et d'immutabilité que les vérités géométriques. Je ne puis leur refuser mon adhésion; elle est un résultat nécessaire de leur existence et de la mienne.

Cette doctrine, disent ses partisans, nous montre sous leur véritable jour les lois morales et l'être pensant qui les reçoit. Dans cette doctrine, les règles morales sont obligatoires par leur propre nature; et la raison n'obéit qu'à ces règles reconnues par elle-

même. Ainsi nul mélange d'autorité ou d'intérêt ne vient ternir la pureté des lois et du devoir. Les actions humaines acquièrent toute leur dignité; elles expriment les hommages qu'une raison saine rend à des vérités éternelles. Employer, pour nous déterminer à l'obéissance, d'autres considérations que celle qui naît de l'existence même de la loi, ce serait altérer le mobile de nos actions. L'ami de la vertu passe ses jours en efforts continuels, dont l'unique but est de s'exercer à l'accomplissement du devoir.

Bien que j'aie dégagé cette théorie de l'appareil métaphysique dont ses auteurs l'enveloppent, on juge sans doute qu'il serait impossible de la mettre à la portée de la plupart des esprits. J'ai quelque répugnance, je l'avoue, à voir transformer la morale en une science que le sentiment et le bon sens ne suffisent pas pour comprendre. Ou je m'abuse, ou les plus habiles

instituteurs sont ceux dont les leçons, pour être entendues, n'exigent qu'un esprit juste, un cœur droit. Les hommes que la Grèce honora les premiers du nom de sages, bornaient leur enseignement moral à quelques maximes qui se gravaient aisément dans la mémoire. Ce sont eux qui placèrent sur le temple de Delphes ces deux inscriptions, *Connais-toi*, — *Rien de trop*, donnant ainsi le commencement et la fin du meilleur traité de philosophie. Lorsque, après un long exil du sens commun, l'Italie vit enfin paraître un moraliste, l'appareil scientifique fut dédaigné par lui. C'était Pétrarque, ce poète brillant qui n'est guère aujourd'hui connu que par ses mélancoliques amours, mais qui mérite un rang élevé parmi les sages, pour avoir dans son siècle méprisé les subtilités de l'école et rappelé la sagesse à l'utilité pratique. Dans nos temps modernes, les deux hommes qui peut-être ont exercé sur les mœurs la

plus heureuse influence, sont Fénélon et Franklin : l'un, par cet ouvrage que les littérateurs hésitent à caractériser, mais que l'univers s'accorde à nommer un ouvrage divin ; l'autre, par ce petit écrit tout populaire, où la raison est à-la-fois si spirituelle et si naïve.

La morale ne peut-elle se comparer à l'éloquence, qui, pour être vraie, doit frapper tous les esprits et parler à tous les cœurs ? Le sentiment et le bon sens, dons vulgaires et précieux, révèlent à l'homme les préceptes de la philosophie pratique. Quand ces préceptes sont connus, au lieu de vouloir en démontrer la justesse par de profondes recherches et de subtils argumens, ne vaudrait-il pas mieux en inspirer l'amour par de sages institutions et d'ingénieux écrits ?

Lorsqu'on emploie pour nous guider un système difficile à saisir, on peut, en nous fatiguant par son aridité, nous éloigner de

la sagesse; on peut aussi, en nous inspirant le goût des discussions oiseuses, nous faire oublier le but de la vie dans les disputes de l'école. Oh ! que la nature se fût montrée peu prévoyante si, pour nous éclairer sur nos devoirs, les doctrines scientifiques eussent été nécessaires ! Autant aurait valu que nous ne pussions respirer sans nous être exercés à faire usage de quelque moyen mécanique.

Pourquoi la morale pratique n'est-elle pas la seule qu'on ait cultivée ? sa prépondérance est universellement reconnue. Le maître de Leibnitz, Thomasius qui se plut à mêler de savantes rêveries à la morale, dit néanmoins que *le voyageur affamé a raison de dévorer les mets, sans s'inquiéter d'éclaircir si le goût est dans le palais ou dans les alimens*. Écouter les conseils de la sagesse naturelle, les suivre et les répandre, c'était assez pour occuper la vie.

Cependant, les recherches théoriques sont

pour l'homme civilisé un impérieux besoin de son intelligence ; vouloir les lui interdire, ce serait méconnaître ses facultés et prétendre en arrrêter l'essor. De telles recherches dirigées avec sagesse donnent à ses idées de la rectitude, de l'ensemble et de la fixité. Si les écrivains qui font peu d'estime de la morale populaire, qui regardent comme incertains et faibles les mobiles d'actions naturels, sont évidemment des rêveurs qu'aveugle l'amour-propre, n'est-ce pas tomber dans un autre excès que de s'exagérer l'obscurité de certains principes philosophiques, et de les attaquer avec violence ou de les vouer au ridicule ? Pour sentir qu'on doit être plus réservé, ne suffit-il pas de voir que ces principes inspirent le respect et l'enthousiasme à des écrivains pleins de lumières et de vertus ?

La doctrine dont j'ai tracé une rapide esquisse, est peu propre à diriger la plupart des hommes. C'est une grande imperfection

sans doute; mais examinons l'influence que cette théorie peut exercer sur des esprits méditatifs.

L'habitude d'attacher constamment ses regards sur une idée abstraite, invariable, donne de la force au caractère et de l'inflexibilité aux déterminations. Quand un homme est parvenu à se pénétrer de la sainteté des lois morales, au point d'agir dans l'unique dessein d'obéir à ces lois, il peut enfanter tous les prodiges du plus héroïque dévoûment. Ces obstacles qui nous effraient, ces revers qui nous désolent, sont vus par lui d'un autre œil : ils peuvent causer quelques dérangemens dans les objets extérieurs, ils ne sauraient avoir d'influence sur le seul point qui le touche, l'accomplissement du devoir. Austère et noble doctrine, capable de former des hommes devant lesquels doit s'humilier notre faiblesse!

Des esprits superficiels croient que les idées abstraites manquent de force pour nous

guider. Les faits démontrent au contraire avec quelle puissance une idée abstraite agit sur nos facultés : ce qu'elle a d'invariable semble se communiquer à nos jugemens; ce qu'elle a de vague et de mystérieux excite, enchante notre imagination. Quelques systèmes philosophiques, nés en Allemagne, ont sur leurs disciples un ascendant pareil à celui qu'exercent des religions positives. Ces systèmes abstraits exaltent l'âme, s'identifient avec sa manière d'être, de sentir et de concevoir. Un Français s'étonne en lisant *Woldemar* *, de trouver des personnages qui, dans des situations douloureuses, parlent en métaphysiciens; il s'écrie que cela n'est point naturel. Mais un être pieux n'écoutera-t-il pas dans ses douleurs

* Roman philosophique de Jacobi, presque inconnu en France; mais si célèbre en Allemagne, que madame de Staël a cru devoir lui consacrer un chapitre dans un ouvrage où elle avait à parler de toute la philosophie allemande.

la voix amie ou révérée qui lui citera les paroles d'un apôtre ; et souvent n'aura-t-il pas la force d'en discuter le sens pour excuser sa faiblesse ou pour relever son courage ? Des idées métaphysiques très répandues parmi les Allemands, ont à-peu-près le même empire.

Il serait difficile de ne pas croire que les élémens avec lesquels nous formons nos idées sont apportés à l'esprit par les sens, car elles ont pour ainsi dire une empreinte matérielle. Les abstractions prennent de la réalité dans notre entendement, et celui qui fonde la morale sur une idée abstraite donne souvent un corps à cette idée. Pour mieux obéir à la vertu, à la vérité, pour mieux les adorer, une âme ardente arrive sans réflexion à les personnifier. On peut mourir pour l'absolu, et croire qu'on se dévoue pour un être réel. Une espèce d'anthropomorphisme s'unit aux doctrines abstraites, et contribue à leur puissance.

On a prétendu que les systèmes qui maintenant dominent en Allemagne ont une tendance irréligieuse ; je suis loin de partager une telle opinion. Il semble à quelques personnes que par cette loi du devoir, par ces idées archétypes auxquelles Dieu même se conforme, on élève un pouvoir au-dessus du pouvoir divin, et que l'absolu remplace Dieu dans l'esprit des adeptes. Je ne m'étonnerai point s'il en est ainsi pour des écoliers d'un jugement faux; mais je démontrerai jusqu'à l'évidence qu'il est impossible d'allier avec l'athéisme la doctrine de l'absolu. Dans cette doctrine on nous dit : Les lois morales subsisteraient alors même que le genre humain disparaîtrait de l'univers. Cette proposition est juste; mais il n'est qu'un seul moyen de la concevoir et de l'expliquer. Si les hommes étaient anéantis, certes il n'y aurait plus d'amour paternel, ni de piété filiale : comment l'idée de ces vertus, c'est-à-dire des rapports qui les constituent,

pourrait-elle encore exister? Une idée s'évanouit, elle n'est rien sans un esprit qui la conserve. Ainsi, pour que l'idée des lois morales survive à la destruction du genre humain, il faut admettre qu'elle subsisterait en Dieu. Après que l'imagination a détruit le monde, si elle anéantissait la Divinité, où se placeraient les notions de rapports et de lois? Le théisme est donc nécessaire à la doctrine dont je parle. Ses sectateurs comptent parmi ses plus grands avantages celui de nourrir l'âme de pensées élevées et religieuses, sans mélange de superstitions, de mysticité et de fanatisme. Cela est vrai à bien des égards; cependant il est juste d'observer que les méditations qu'exige ce genre de philosophie, les régions dans lesquelles il nous transporte, le vague mystérieux dont ils s'environne, disposent ses élèves à beaucoup de rêveries; en sorte que les doctrines qu'il produit peuvent avoir aussi leur superstition, leur mysticité et leur fanatisme.

Les disciples fidèles de la théorie que j'esquisse dans ce chapitre, ne se laisseront jamais entraîner à l'intolérance. En effet, d'après cette théorie, les lois morales nous sont intimées par la raison qui seule nous soumet à leur empire. Un homme ne peut donc agir sur un autre homme qu'avec sa raison, c'est-à-dire, en essayant de lui donner les lumières qui doivent le diriger; tout acte violent serait une usurpation faite dans le domaine de la liberté. Les philosophes que dominent ces pensées, sont nécessairement doux, paisibles, et des argumens sont leurs uniques armes. Néanmoins plusieurs causes inhérentes au principe d'actions scientifique peuvent rendre les partisans de ce principe ardens à la dispute. L'habitude d'obéir à une idée abstraite donne, ainsi que nous l'avons vu, de l'inflexibilité au jugement et de la roideur au caractère. La fidélité qu'on doit à cette idée souveraine interdit les conciliations que demande

notre faiblesse ; il ne s'agit point de consoler nos semblables, de les aider, de les servir; il s'agit de respecter la justice. Cette roideur, cette inflexibilité, ce mépris des conciliations, n'amèneront-ils jamais d'intolérance dans les débats philosophiques? On ne peut embrasser une idée abstraite et la prendre pour guide sans avoir de l'exaltation ; c'est ce qui supplée à la force que trouvent dans notre cœur les mobiles naturels dont j'ai précédemment parlé. Or, l'exaltation de l'esprit est rarement compagne de la modération du caractère. Ajoutons que ceux dont le système moral naît d'une abstraction, emploient pour le démontrer une métaphysique obscure qui, par elle-même, est une source d'argumentations pointilleuses et de disputes interminables. Enfin, les jeunes gens qui se livrent avec enthousiasme à la philosophie dont je parle, voyant qu'elle est inintelligible pour beaucoup d'hommes, et la con-

cevant ou croyant la concevoir parfaitement, prennent souvent un amour-propre, un orgueil peu favorable aux discussions paisibles.

Si cependant ces philosophes examinaient avec impartialité les opinions de leurs maîtres, ils verraient quelquefois que des paroles mystérieuses déguisent des idées très connues. J'en citerai un exemple assez remarquable. Un homme distingué par ses recherches sur la métaphysique, a voulu trancher la question de savoir si la souveraineté appartient aux rois ou aux peuples, en disant : Ni aux uns ni aux autres; le souverain, c'est l'absolu. On est surpris d'abord; cette opinion paraît neuve et singulière; mais bientôt on reconnaît que l'expression seule a de la nouveauté et de la singularité. N'a-t-on pas entendu dire mille fois : Il existe un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre; il est des lois éternelles que doivent révérer tous les législateurs, soit qu'ils siégent sur des trônes,

soit qu'ils s'assemblent au forum? Si l'on excepte les plus lâches flatteurs des rois et les plus effrontés courtisans des peuples, nul n'a pu proférer des maximes contraires à des vérités si simples.

On se fait illusion, on s'imagine créer les idées qu'on déguise sous des formes nouvelles; mais souvent on ne fait ainsi qu'obscurcir la vérité. Les mots inaccoutumés trompent facilement l'imagination : quand vous parlerez des idées générales, il sera difficile de penser qu'elles puissent avoir une existence réelle, on les verra comme de simples abstractions de l'esprit; mais si nous les nommons idées archétypes, il y aura des hommes qui en feront des êtres existans. Bientôt des élèves disputeront pour savoir si les idées archétypes sont en Dieu ou hors de Dieu; il y aura des nominaux et des réalistes; c'est ainsi que trop souvent un appareil de science vient nuire au sens commun.

Le partisan de la morale, fondée sur la loi du devoir accomplie pour elle-même, peut se laisser entraîner à des erreurs graves, effrayantes, s'il suit les rigoureuses conséquences de sa doctrine. Tout nous rappelle combien l'homme est faible; il fuit des dangers, il en rencontre d'autres. Quand la morale a des intérêts pour base, on craint que ses leçons ne soient pas assez pures, on craint que ses disciples ne soient égarés par des considérations vulgaires; et l'on nous dit de chercher dans l'idée absolue du bien un moyen plus sûr de guider notre esprit avec sagesse. En suivant cette route nouvelle, on se garantit des écarts que produisent les préjugés de l'intérêt propre, et les notions fausses sur l'intérêt général. Mais en accoutumant l'homme à prendre une idée abstraite pour règle invariable de ses actions, à ne voir qu'elle seule, à réaliser avec une inflexible sévérité tout ce qu'elle prescrit, on peut le faire arriver

aux plus étranges résultats. C'est ainsi que le philosophe de Kœnigsberg, dans son fanatique respect pour la vérité, déclare que si un assassin nous demande où nous avons vu se réfugier le malheureux qu'il poursuit, nous sommes obligés de ne point le tromper, bien que notre franchise lui livre sa victime. Observons que cette effroyable erreur n'est point celle d'un homme qui interprète faussement une sage doctrine : c'est l'erreur d'un philosophe qui suit rigoureusement son principe abstrait. Les aberrations de ce genre, condamnées par le simple bon sens de chaque individu et par la conscience de tous, ramènent l'esprit vers ces théories moins imposantes qui, nous faisant considérer les résultats de nos actions, nous donnent des moyens pour en apprécier l'équité, et pour prévenir ou rectifier les écarts de notre raison.

Je sais rendre hommage à tout ce que produit de noble, d'austère et d'héroïque,

le mobile d'actions que j'examine. Si le principe le plus désintéressé est le principe générateur de la morale, c'est celui-ci qu'il faut choisir pour premier véhicule des saines doctrines. Refuse-t-on de reconnaître en lui cette prééminence? on ne saurait du moins lui contester la gloire de plaire à des âmes fortes, de leur inspirer l'enthousiasme de la vertu, et de les porter à un degré d'élévation où les coups du sort ne peuvent les atteindre. Je demanderai, cependant, si commander aux faibles humains d'obéir à la loi morale uniquement pour lui obéir, sans considérer le bien qui doit en résulter, sans qu'aucun retour satisfaisant sur eux-mêmes leur soit jamais permis; je demanderai, dis-je, si tracer une pareille théorie, ce n'est point composer un roman sur l'homme et sur la vertu?

Assurément une idée abstraite peut être choisie pour premier véhicule de la morale; mais il est nécessaire que les autres princi-

pes d'actions viennent seconder, éclairer celui-ci. Des philosophes s'écrieront que j'altérerais ainsi le véritable système, puisque sa pureté résulte de ce qu'il nous apprend à obéir dans le seul dessein d'accomplir le devoir. Sans doute, répondrai-je, je fais un grand changement dans votre doctrine, mais je la rends plus utile, plus vraie, mieux appropriée à la nature humaine, moins sujette à s'égarer; et tous ces avantages m'obligent à croire que vos idées sur la morale ne sont pas exactes.

CHAPITRE XII.

DU DESIR DE SE PERFECTIONNER.

J'AI peu d'observations à soumettre au lecteur sur ce dernier mobile. S'il faut que, dans ce monde, la grande occupation de l'homme soit le perfectionnement de son être, s'il est évident que les moralistes doivent avoir pour but de l'aider dans cette noble occupation, le desir de se perfectionner est le mobile générateur de la morale.

J'ai nommé philosophique ce principe d'actions, parce qu'il embrasse l'homme tout entier. Ce principe élève, fortifie notre âme, de manière à la rendre plus digne d'obéir à tous les autres mobiles qui peu-

vent nous guider avec sagesse. Il semble donc qu'en choisissant parmi ceux-ci le premier véhicule des doctrines morales, on s'arrête à des détails, à des moyens secondaires plus ou moins utiles; mais que, pour saisir l'ensemble de la science de la vie, pour s'attacher au vrai moyen de la mettre en pratique, on doive écouter et suivre le desir d'améliorer son être.[1]

J'ai fait voir quels secours et quels dangers le desir du bonheur présente aux moralistes. Le desir de se perfectionner n'a-t-il pas à peu-près les mêmes avantages, sans exposer aux mêmes périls; et s'écarterait-on de la vérité en disant que celui-ci est pour un sage ce que le premier est pour le vulgaire?

Le besoin d'être heureux me paraît bien plus naturel à notre âme que celui de se perfectionner; mais est-il aussi certain qu'on le croit au premier coup-d'œil que le bonheur soit le but de la vie, la fin de

toutes nos actions? Peu d'hommes voudraient acheter le bonheur en lui sacrifiant leur raison. Si cependant la félicité est tout, pourquoi ne voudrais-je, ni pour moi, ni pour les miens, d'une démence qui nous ferait passer nos jours dans des rêveries délicieuses? Serait-ce préjugé, faiblesse de ma part? Non; car j'obéirais à un noble instinct qui parle en moi, et j'aurais l'approbation de tous les sages. Il y a donc pour l'homme quelque chose d'indéfinissable peut-être, qui le touche plus intimement encore que son bonheur; dès-lors, la réflexion doit l'amener à reconnaître que le vrai mobile de sa vie morale est le desir de se perfectionner.

Un mobile si pur produit évidemment de bons résultats. Toutefois, je ne soutiendrais pas qu'on doive le préférer aux autres. Il a moins d'attrait que le desir du bonheur, moins de puissance que le desir de plaire à la Divinité, et même que celui qui nous

inspire l'amour des doctrines scientifiques; enfin, il est plus sujet à s'égarer que le desir d'être utile à nos semblables. Ce dernier donne constamment une activité toute pratique, tandis que l'ardeur de se perfectionner peut arrêter l'esprit dans la région des idées spéculatives.

Le perfectionnement de l'homme doit s'étendre à ses diverses facultés. Si nous voulons seulement améliorer la plus noble partie de nous-mêmes, si, pour lui donner un plus haut degré de pureté, nous voulons nous dégager de nos liens terrestres, cherchant alors une perfection imaginaire, nous nous abandonnons à toutes les folies mystiques.

Enfin, nous entrons dans une fausse route, si, trompés par quelques succès obtenus en suivant le mobile dont je parle, nous laissons l'amour propre s'emparer de notre âme. Quand on gravit une montagne, bien qu'on se rapproche du soleil, la dis-

tance à laquelle on se trouve de cet astre est toujours immense; de même, quelques efforts qu'on fasse vers la perfection, on n'en est pas moins très éloigné du but. Le plus sage des humains peut seulement mériter dans ce monde que l'auteur de tout bien daigne le perfectionner dans un autre univers. Si le noble desir d'améliorer son être inspire de la fierté à ceux qui l'ont choisi pour guide, s'ils perdent de vue que la défiance de soi est le commencement de toute sagesse, il n'y a plus pour eux qu'erreurs, fautes et misère. Abusé par l'orgueil, l'homme est d'autant plus ignorant qu'il croit être instruit, et d'autant plus faible qu'il oublie sa faiblesse.

CHAPITRE XIII.

RÉFLEXIONS SUR LES DANGERS QUE PRÉSENTENT LES DIVERSES THÉORIES MORALES.

Nous venons de porter nos regards sur les différentes routes que nous indiquent les philosophes, lorsque nous cherchons la vertu. Eh quoi! il n'en est point où nous puissions pénétrer avec la certitude d'atteindre notre but! chacun des nobles mobiles d'actions qui promettent d'inspirer la tempérance et la bienveillance peut environner l'homme d'illusions funestes, et le jeter dans de honteux excès. Quel triste résultat de nos recherches! en le considérant, on ne peut se défendre d'un mouve-

ment d'effroi, et l'âme est près de céder au découragement.

Mais un rayon de lumière céleste brille à nos yeux. Faibles humains! rappelons-nous que les vérités pratiques de la morale sont marquées du sceau de l'évidence, qu'elles sont universelles, immuables; et cessons d'accuser la sagesse infinie. Puisque Dieu refuse aux théories philosophiques le caractère d'évidence dont il empreint les vérités pratiques, sentons mieux la nécessité de nous attacher à celles-ci; apprenons à juger nos semblables sur la conformité de leurs actions avec ces vérités, non sur le choix qu'ils ont fait entre des systèmes qui, participant tous à la faiblesse de leurs auteurs, offrent nécessairement un mélange d'inconvéniens et d'avantages.

Oh! combien ils sont coupables, les insensés dont les sophismes jettent de l'incertitude dans les esprits sur l'existence des vérités pratiques de la morale! Quelles té-

nèbres nous environneraient, si jamais nous perdions la conscience de ces vérités! Que les sophistes triomphent, à quelle orageuse navigation sommes-nous condamnés! le fanal est éteint, on a brisé le gouvernail, on a coupé le cable qui retenait le navire et l'empêchait d'être emporté par les vagues.

Cependant, nous disent les sophistes, il faut bien reconnaître que les notions morales, variables dans chaque individu, sont uniquement le fruit de l'éducation, à moins qu'on n'essaie de réhabiliter la chimère des idées innées. S'ils veulent dire simplement que, le jour de sa naissance, un enfant ne distingue pas le juste de l'injuste, on peut les dispenser de longs raisonnemens pour démontrer ce fait incontestable. Mais voici d'autres faits dont l'évidence est la même. En arrivant au monde, nous apportons des facultés qui nécessairement se développent, et nécessairement aussi produisent certains résultats. L'enfant à sa naissance ne parle

pas ; mais il est doué d'une faculté qui, en se développant, lui donnera les moyens de communiquer ses idées. De même, une faculté inhérente à sa nature lui fera sentir un jour le respect du juste, le mépris de l'injuste, en dépit de tous les exemples dont on voudra l'environner.

Dès long-temps les sophistes se font une étude de recueillir des faits bizarres, pour prouver qu'il existe une extrême diversité d'opinions sur les points les plus importans de la morale. Souvent on leur a démontré que la plupart de ces faits étaient controuvés, que d'autres avaient reçu de fausses interprétations; j'accorde un instant qu'ils sont vrais et bien interprétés. Comment les violations de la loi prouveraient-elles que la loi n'existe pas? Si de telles preuves suffisent, il est inutile de les chercher dans des contrées lointaines; nous en trouverons assez autour de nous. Mais qu'importe que les sophistes nous fassent voir des gens qui

manquent de tempérance et de bienveillance, si nous voyons en même temps que l'égoïste et l'intempérant portent la peine de leurs fautes, et prouvent par leurs vices, aussi bien que d'autres par leurs vertus, la nécessité de suivre l'éternelle loi qui nous prescrit la tempérance et la bienveillance? Parvenez à me convaincre que dans un pays où les femmes seront esclaves, les enfans abandonnés, les vieillards massacrés, on jouira d'un sort aussi doux, d'un bonheur aussi pur que dans un état où règneront l'amour conjugal, la tendresse paternelle et le respect filial; alors je croirai que les lois naturelles n'ont d'existence que dans l'imagination des rêveurs.

Laissons ceux qui soutiennent que la loi morale est une fable, appeler en témoignage des hommes choisis au loin dans des contrées barbares, ou près de nous dans les repaires du vice, et tenter d'opposer ces voix confuses à la voix de tous les sa-

ges. Pour moi, j'ai remarqué souvent avec surprise à quel point les hommes s'accordent sur les vérités pratiques, malgré l'étrange diversité de leurs usages. La condition des femmes est bien différente en Asie de ce qu'elle est en Europe. Je trouve dans l'ouvrage d'un moraliste chinois, qui écrivait au commencement du siècle dernier, des idées singulières sans doute sur la répudiation, sur les concubines, sur la retraite dans laquelle doivent vivre les femmes; cependant il m'offre sur le mariage les idées suivantes, qui sont toutes semblables à celles des philosophes européens. *

« Quand on traite de mariage, ce qu'il « importe de considérer, c'est que l'époux « et l'épouse soient faits l'un pour l'autre. « Mais à quoi les parens regardent-ils? à

* La traduction est du Père d'Entrecolles, elle n'a jamais été imprimée; le manuscrit appartient à M. Campenon, de l'Académie Française.

*

« de petites convenances, au rang et aux « emplois.....

« Il faudrait songer qu'une femme bien « née est une source de bonheur; c'est la « vertu qu'il faut chercher avec soin dans « une compagne, sans se déterminer par « des vues d'intérêt, sans penser à s'allier « à gens d'une condition au-dessus de la « sienne. C'est une grande acquisition que « celle d'une femme vigilante, appliquée, « chaste et sage : elle s'aura s'accommoder de « l'état de la maison, et dans un revers de « fortune, souffrir patiemment la pauvreté, « sans se démentir en rien, toujours obéis- « sante et répandant la paix autour d'elle...

« Nos livres classiques disent que le bon « ordre particulier des mariages est la source « du bon ordre général. »

Le même ouvrage offre souvent les maximes de la morale la plus épurée. Par exemple : « Traitez le bienfaiteur en bienfaiteur, « et l'ennemi en ennemi; paroles d'un homme

« sans religion. Il n'y a point de gens de « bien au monde; paroles d'un homme sans « vertu. »

La certitude qu'ont à mes yeux les vérités pratiques vient adoucir, effacer le sentiment pénible dont j'étais saisi en voyant que l'élève des moralistes peut s'égarer, quelque principe d'action qu'il choisisse, quelque route qu'il essaie de parcourir. Je dirai plus maintenant : apprenons à révérer la puissance infinie qui règle nos destinées; ses erreurs prétendues, ses injustices apparentes cachent peut-être à notre faible vue les plus hautes preuves de sa bonté.

S'il était un principe d'actions qui conduisît nécessairement au bien, ses avantages auraient une telle évidence que nous serions contraints de l'adopter, et que soumis à sa puissance irrésistible, nous suivrions la route où il nous entraînerait, comme on suit une pente sur laquelle on ne peut s'arrêter. Le mal moral cesserait d'exis-

ter sur la terre; la liberté, le mérite et la vertu en disparaîtraient avec lui.

Automate parfait, l'homme ressemblerait alors à l'instrument qui rend des sons harmonieux sans avoir l'idée de l'harmonie. Nous demandons à Dieu pourquoi il n'a pas rendu heureux et bons tous les êtres sortis de ses mains; et c'est en d'autres termes lui dire : Pourquoi ne m'as-tu pas privé de la raison pour me réduire à l'instinct? pourquoi m'est-il donné de connaître la satisfaction d'avoir fait le bien, d'éviter des fautes ou de céder au repentir, et de m'élever à la vertu? Tout serait mieux au premier aspect, mais une apparence trompeuse cacherait une dégradation réelle. Portez vos regards sur l'Apollon du Belvédère : il est plus beau, sans doute, qu'aucun être vivant; mais si vous ne vous bornez pas à considérer une enveloppe matérielle, vous jugerez que l'homme le plus difforme surpasse en véritable beauté le chef-d'œuvre

de l'art; cet homme vit, délibère, agit, et la statue n'est qu'un marbre inerte. Il est possible que, dans la création des mondes, l'Eternel ait épuisé les combinaisons, et qu'un des globes qui roulent sur nos têtes soit habité par des êtres que leur nature fait vivre exempts de vices et de malheurs. Combien leur sort est inférieur au nôtre! Ce sont, si l'on veut, les animaux les plus parfaits que l'imagination puisse concevoir; mais dépourvus de liberté, ayant la bonté sans choix et le bonheur sans mérite, de tels êtres ne sont pas des hommes.

Il était donc nécessaire qu'aucun principe d'actions ne fût un guide infaillible. Considérons enfin que chacun des principes dont nous avons fait l'examen peut, lorsqu'il est éclairé, nous diriger avec succès; et nous achèverons de comprendre quelle reconnaissance et quel amour nous devons à l'auteur des choses.

CHAPITRE XIV.

DE LA VÉRITABLE DISTINCTION A ÉTABLIR ENTRE LES SYSTÈMES.

PHILOSOPHES animés de prétentions exclusives, la morale ne doit pas être une science de mots; c'est une science pratique. Peu m'importe que vos points de départ soient différens, si vous parvenez toujours à conserver l'intégrité de nos facultés, et à leur imprimer une direction utile au genre humain. Toutes les doctrines dont nous avons pesé les avantages, peuvent conduire leurs disciples à la pratique des vérités morales; par conséquent toutes sont utiles. J'aime à proclamer ce fait et cette consé-

quence ; il est essentiel d'en pénétrer les esprits pour l'avancement du bonheur général.

Les plus tristes et les plus ridicules débats sont ceux qui s'élèvent entre les moralistes. Que penser quand la guerre éclate parmi ceux qui doivent nous enseigner à vivre en paix ?

L'observateur éprouve sans cesse deux sentimens contraires : l'un inspiré par les bienfaits de la Divinité, l'autre causé par la manière dont les hommes abusent de ces bienfaits ou les négligent. Chacun des mobiles d'actions que nous avons examinés, pouvant nous conduire au bien, on croirait que les partisans des différens systèmes vivent en bonne intelligence, estiment quiconque travaille à l'œuvre qui leur est commune, et voient, dans la diversité même des moyens employés pour nous amener à prendre une constante habitude de tempérance et de bienveillance, un moyen

général et nécessaire pour nous conduire à ce but. Ils sont rares cependant les philosophes assez éclairés pour être vraiment tolérans.

Souvent les écrivains qui fondent la morale sur l'amour de soi, affirment que leur théorie est la seule exempte de subtilité, de pédantisme, d'exagération, la seule conforme à la nature humaine, et traitent de rêveurs leurs antagonistes. Avec quel dédain, quelle hauteur les réfutent la plupart de ceux qui s'élèvent à la loi du devoir, considérée d'une manière abstraite! Si j'en crois ces derniers, eux seuls connaissent la vertu, eux seuls ne dégradent pas la morale. D'autres philosophes s'enorgueillissent de suivre d'autres routes intellectuelles; et montrant les avantages de celles qu'ils ont choisies, les dangers de celles dont ils éloignent leurs élèves, prétendent avoir le droit exclusif d'éclairer notre raison. Au milieu de ces discussions qui plaisent à l'amour-propre,

on perd de vue le but auquel il faudrait arriver; la vérité, l'intérêt général cessent d'occuper les esprits; on finit par ne plus savoir ce qui constitue la justesse, la bonté d'une doctrine morale.

Pour juger les systèmes sur la science de la vie, il faut surtout examiner leurs résultats pratiques. La Grèce eut un sage qui, je crois, eût aisément fait reconnaître le vice des prétentions exclusives dont je viens de parler. Socrate savait conduire ses auditeurs du connu à l'inconnu, en se servant de comparaisons familières pour amener l'esprit à des idées d'un ordre plus élevé. Peut-être nous demanderait-il ce qui nous fait juger bon l'instrument qu'emploie un ouvrier. C'est, lui répondrait-on sans doute, la propriété que cet instrument a de bien exécuter l'ouvrage pour lequel on l'a fabriqué. Et, pourrait ajouter Socrate, si différens instrumens sont propres à bien exécuter le même ouvrage, si chacun d'eux a

des avantages particuliers qui le rendent préférable, selon la force où l'habileté de la main qui l'emploie, ne faudra-t-il pas reconnaître que tous ces instrumens sont bons? La réponse serait affirmative. Eh bien ! dirait le sage, pour juger la valeur des différens principes d'actions et l'utilité des systèmes qu'ils produisent, examinez s'ils sont propres à nous donner une constante habitude de tempérance et de bienveillance.

Le choix du premier véhicule des idées morales n'a point l'extrême importance que lui supposent des esprits étroits ou fascinés par l'orgueil. Un bon système, une sage doctrine doit exciter, et, si je puis dire ainsi, mettre en mouvement dans notre âme tous les mobiles d'actions capables de nous diriger vers le bien : dès-lors, il n'est pas d'un haut intérêt que tel ou tel mobile soit employé le premier; les résultats pratiques seront toujours les mêmes. Prenons ici pour

exemple les trois mobiles que j'ai nommés naturels. Pourquoi des débats sur la question de savoir quel est celui qui donnera l'impulsion aux autres? Philosophe, je te suppose un esprit éclairé, un cœur droit; si tu cherches le bonheur, tu sentiras le besoin de calmer les peines de ceux qui t'environnent, et de trouver un appui dans la Divinité. Si tu suis le desir d'être utile aux hommes, tes jours seront agréables à Dieu, et tu goûteras une satisfaction pure. Si ta première pensée est de plaire à l'auteur des êtres, tu seras bienfaisant à son exemple, et sa bonté fera descendre la félicité dans ton âme. Ainsi, chacun de ces principes d'actions peut évidemment produire un système fécond en résultats utiles.

En philosophie morale, le point essentiel n'est pas que l'enseignement commence par telle idée. Quel que soit le principe d'actions auquel on s'adresse d'abord, le point important est que les autres principes viennent

s'unir à ce premier mobile, qu'ils le fortifient et l'éclairent. Alors tous les moyens que Dieu nous a donnés pour nous conduire au bien, sont mis en œuvre ; alors le moraliste crée nécessairement un sage système, parce que son système est complet.

Je tiens au contraire pour défectueuses toutes les doctrines qui privent leurs partisans d'un ou de plusieurs des principes d'actions dont nous avons vu l'heureuse influence. La véritable distinction à établir entre les doctrines des moralistes, est celle que je fais dans cet instant : il y a des systèmes complets et des systèmes incomplets.

CHAPITRE XV.

DES SYSTÈMES INCOMPLETS.

Réunissez les cinq mobiles d'actions ; isolez ensuite chacun d'eux ; enfin, épuisez les combinaisons pour employer quelques-uns de ces mobiles à l'exclusion des autres; vous verrez successivement les bases, les élémens de tous les systèmes imaginables sur la science de la vie. Toujours vous pourrez reconnaître que les systèmes incomplets sont dangereux, qu'ils nous entraînent dans de fausses routes, ou qu'ils manquent de force pour nous guider dans celle de la sagesse.

Conservons l'amour de soi en dédaignant

les autres mobiles; nous reproduirons la doctrine des sophistes, dont l'effet est d'abrutir l'homme dans de grossiers plaisirs, sans que nul sentiment humain ou pieux ne réveille son âme engourdie.

Isolons le desir de plaire à l'Être éternel; nous aurons la prétendue morale de ces fakirs de l'Inde, qui se vouant à d'horribles tortures, croient sanctifier leur inutile existence.

Sans doute le desir d'être utile à ses semblables, alors même qu'il ne serait éclairé par aucun autre produirait encore quelque bien. On peut se représenter un homme en qui de longues adversités ont éteint l'idée de la Divinité, celle des lois morales, l'espoir du bonheur; et qui néanmoins, cédant à des mouvemens naturels, adoucit les peines de ceux qu'il voit souffrir. Cet étrange philosophe, digne objet de pitié, transmettrait difficilement son affligeante doctrine. S'il essayait de former des disciples, les uns

se lasseraient bientôt de semer leur stérile bienveillance sur une terre où l'on ne recueillerait que la douleur et la mort; ils fuiraient dans les bras des sophistes; bientôt les autres verraient la nature reprendre ses droits, et goûtant le prix de leurs bonnes actions, tourneraient avec reconnaissance leurs regards vers le ciel.

Nous avons précédemment reconnu que la prétention de n'obéir qu'aux lois morales, considérées d'une manière abstraite, peut entraîner à des absurdités révoltantes. Quant au desir de se perfectionner, il ne saurait exister seul; on ne peut concevoir un perfectionnement sans motif et sans but.

Au lieu de n'employer qu'un principe isolé, essayons d'en choisir deux pour former un système. Unissons à l'amour de soi un mobile très pur, le desir de plaire à la Divinité; nous verrons naître ces doctrines chéries par des égoïstes dévots qui, très occupés de Dieu et d'eux-mêmes s'arran-

gent pour passer leurs jours dans une douce quiétude, sans jamais se laisser troubler par l'aspect ou la pensée des peines de ceux qui les entourent.

Employons l'amour de soi et le desir d'être utile aux hommes; nous aurons un système aimable en apparence, mais au fond très défectueux. Celui qui prodigue ses services aussitôt qu'on les réclame, et qui ne s'élève point à considérer les lois morales en elles-mêmes, peut obliger quelques personnes et nuire à beaucoup d'autres : il n'a point la véritable bienveillance, puisque souvent il blesse la justice.

Je laisse au lecteur le soin de multiplier les combinaisons de ce genre; je ne m'arrêterai que sur un petit nombre de systèmes incomplets qui occupent une place importante dans l'histoire de la philosophie morale.

Les doctrines austères qui commandent le désintéressement absolu, ont des parti-

sans très digne de respect; cependant, pour juger qu'elles sont défectueuses, il suffit de voir qu'elles sont incomplètes. Certes, on se prive de puissans avantages pour nous diriger, lorsqu'effrayé de toute pensée qui se rapporte à l'amour de soi, on refuse de nous montrer quelles touchantes relations existent entre le bien qu'on fait et le bien-être qu'on obtient. Certes, on méconnaît notre nature lorsque, préoccupé d'une perfection imaginaire, on nous interdit de goûter cette satisfaction qui suit l'accomplissement des devoirs; douce récompense qui porte un caractère divin, puisque les hommes ne sauraient ni la donner ni l'ôter. Dire que l'amour de nous-mêmes ne mérite qu'un rang secondaire parmi les mobiles destinés à nous guider, c'est énoncer une opinion vraie ou très plausible, généralement soutenue par les moralistes, sinon en France, du moins dans toutes les autres contrées. Mais vouloir anéantir cet amour

que la nature prit tant de soin de rendre indestructible, c'est vouloir surpasser en sagesse l'auteur des choses. Craignons que nos disciples, au lieu de ressembler à ces hommes qui, par d'utiles fatigues, accroissent leurs forces physiques et rendent leur tempérament plus robuste, ne ressemblent à ces gens qui s'exercent à des jeux pénibles pour obtenir sur un théâtre les applaudissemens de la multitude. Les moralistes n'ont point à créer les lois morales; ils ne peuvent que les observer et les proclamer. Leur mission sera d'autant mieux remplie, qu'ils auront été de plus fidèles organes de ces lois. S'ils les modifient, il nous égarent, soit en débitant de lâches préceptes, soit en publiant des maximes exagérées.

Les doctrines austères dont je parle, ont sans doute enfanté des prodiges dans quelques âmes fortes. Mais elles ne conviendront jamais à la plupart des hommes. Je dirai plus, ceux qui les suivent n'accomplissent pas

tous leurs devoirs. L'homme est un être confié à lui-même par la Divinité : il est obligé de développer ses facultés et de goûter les jouissances auxquelles l'invite une sage nature. De même qu'il ne lui est pas permis de se mutiler, il ne doit pas se rendre insensible aux émotions agréables et pures, ou dans ses tristes erreurs il dégrade l'être qui lui est confié.

Toutes ces considérations, peut-être, sont superflues : les systèmes qui rejettent entièrement l'amour de soi, veulent nous enlever un principe d'actions nécessaire : c'est assez pour qu'on ne puisse les placer parmi les vrais systèmes de morale.

Les doctrines, dont les auteurs se flattent de nous enseigner la sagesse sans recourir aux idées religieuses, manquent d'un véhicule dont notre âme a besoin. L'athéisme répugne à ma raison, il blesse mon sentiment le plus intime, il s'élève contre mes espérances les plus chères; j'en parlerai

cependant avec la modération et la bonne foi sans lesquelles on cesse d'être digne de soutenir la vérité.

Des âmes pieuses et tendres ont peine à se persuader que l'athéisme puisse exister. S'il suffit de reconnaître dans l'univers une force active et féconde, sans doute on ne trouvera point d'athée; mais s'il faut penser que cette force est celle d'un être infini en puissance, en sagesse, en bonté, le spectacle de la nature n'a pas frappé tous les yeux de manière à leur révéler son auteur.

Il est deux sortes d'athées. Les uns, victimes d'une dépravation abjecte, sont parvenus à repousser l'idée d'un juge inévitable. Ce n'est point l'opinion de pareils êtres qu'il s'agit d'examiner, et l'on peut dire qu'elle est étrangère au sujet qui nous occupe. D'autres hommes sincères dans leurs recherches scientifiques, ont été conduits par elles à un résultat différent de celui

qu'on devait en attendre. Leurs laborieuses études, leurs admirables découvertes, leur étonnante habileté à expliquer par des causes purement mécaniques les phénomènes de la matière et ceux de la pensée, les ont amenés à ne plus voir dans l'univers la nécessité d'un moteur intelligent.

Ces deux classes d'hommes si différentes ont souvent été frappées d'un égal anathème; les mots *athée*, *vicieux*, semblaient être synonymes. Il est cependant incontestable, d'après les faits et d'après le raisonnement, que l'athée peut connaître des lois morales et sentir le besoin d'y conformer sa vie.

Des philosophes disent que ces lois sont les volontés de Dieu ; d'autres, qu'elles sont les rapports nécessaires que notre organisation nous donne avec les êtres qui nous entourent. De vives discussions s'établissent : on dirait que les hommes civilisés aiment les disputes comme les sauvages aiment les combats; c'est peut-être que, dans

nos hommes civilisés, il y a beaucoup encore du sauvage. Quand deux définitions paraissent différentes, la raison veut qu'on examine d'abord s'il n'est pas possible de les concilier; et quelquefois, on découvre que, loin d'être obligé de faire triompher l'une aux dépens de l'autre, on doit les réunir pour avoir des notions complètes sur le sujet que leurs auteurs prétendent expliquer (4). Les deux définitions que je citais tout à l'heure, se lient naturellement ensemble. Je pense que les lois morales résultent de notre nature et de nos rapports avec les êtres qui nous environnent; mais, notre nature et nos rapports, Dieu nous les a donnés; par conséquent, les lois que j'en vois dériver sont l'œuvre de son éternelle sagesse; et pour promulguer sa volonté, pouvait-il employer un moyen qui réunît mieux tous les caractères de l'évidence, de l'universalité et de l'immutabilité, que de rendre ces lois inhérentes à notre nature? Le philosophe

qui nous dit que les lois morales sont les volontés de Dieu, dit un fait vrai, et l'énonce d'une manière vague. Celui qui donne l'autre définition a une idée juste, très incomplète cependant si les lois morales n'annoncent pas à sa raison une intelligence éternelle. Prétendu philosophe, il s'arrête trop tôt dans la route de la vérité; mais au point où il est parvenu, certainement il connaît les lois de la tempérance et de la bienveillance.

Oh! quelle preuve touchante de la bonté de Dieu! Il a voulu que celui-là même qui serait assez aveugle pour le méconnaître, pût avoir encore une idée des devoirs sociaux. Demander pourquoi l'athée les suivrait, est une étrange question : l'athée, sans doute, est privé d'un grand motif d'agir avec sagesse; il lui manque un moyen puissant pour épurer ses facultés, et pour s'élever à de nobles idées d'ordre; mais il connaît des lois morales, mais il a besoin

de chercher à vivre en paix avec lui-même.

Xénophon, Marc-Aurèle, ces hommes dont les pensées et les actions étaient si religieuses, ces êtres, dont chaque instant fut un hommage à la divinité, après avoir développé leurs espérances d'une autre vie, ajoutent que si le néant nous attend à la mort, nous devons encore embrasser et suivre la vertu. Un sage, immortalisé par sa démonstration de l'existence de Dieu, Clarke, en exposant les lois morales, déclare qu'elles subsisteraient et qu'il faudrait leur obéir, alors même que notre faible raison cesserait d'entrevoir leur auteur. Soutenir l'opinion contraire, c'est oublier quel charme on goûte à pratiquer les vertus sociales, c'est méconnaître une partie des bienfaits de l'Éternel. Je m'étonne et m'afflige de cette phrase : *Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne; le bon n'est qu'un insensé.* O Jean-Jacques! pourquoi ce blasphème est-il sorti de ta bouche?

Deux erreurs en philosophie consistent : l'une, à regarder le sentiment religieux comme l'unique source de la morale*; l'autre, à ne pas voir combien ce sentiment a de puissance pour nous guider avec sagesse. Bien que l'athée puisse discerner et suivre des lois morales, les systèmes qu'il essaie de propager ont toujours d'immenses désavantages, et souvent d'affreux résultats.

En nous privant du mobile religieux, on peut corrompre tous les autres. Quand je médite sur la science de la vie, si vous m'enlevez la croyance en Dieu, quel système complet pourrai-je former? J'aspire au bonheur, et vous me montrez le néant! Je veux être utile à mes semblables, et vous m'arrachez l'appui qui me consolerait de

* Hobbes dit que les lois naturelles acquièrent force de loi, uniquement parce que Dieu les a publiées dans l'Écriture Sainte (*De Cive*, c. 3, § *ult.*). On frémit quand on songe que celui qui parlait ainsi ne croyait pas en Dieu.

leur ingratitude! Je m'incline devant la loi morale, et vous m'apprenez qu'elle n'est point l'œuvre de l'intelligence! J'essaie de me perfectionner, et vous m'ôtez le modèle de la perfection! Insensés! c'est donc ainsi que vous donnez des lumières!

Je reste convaincu que, dans toutes les hypothèses, il est de notre intérêt de remplir nos devoirs : quel esprit juste oserait en conclure qu'on peut répandre l'athéisme, sans ébranler, sans bouleverser l'ordre social? Cette doctrine désolante n'a point d'action sur les mœurs de quelques êtres nés avec un bon naturel, et servis par des circonstances heureuses; mais elle jetterait dans la plupart des hommes les semences d'une dépravation profonde. J'ignore où s'arrêteraient les ravages de l'athéisme, s'il était généralement propagé. Dans un sens, je crois très exact de dire qu'il n'y a pas aujourd'hui de véritable athée. On citera le caractère noble, les mœurs sévères de

tel individu qui rejette l'idée de la Divinité; mais si nous observons avec justesse, nous verrons que ses qualités estimables, il les doit en partie à la religion. En effet, elle approcha de son berceau, elle lui fit ressentir dans sa jeunesse des émotions douces et des affections tendres ; il avait pris de sages habitudes quand sa raison s'égara. Ajoutons qu'il vit dans un pays où les mœurs, les usages, se sont formés sous une influence chrétienne. La plupart des personnes qui l'entourent ont des idées religieuses; il abandonne leurs principes, mais il imite encore leurs actions ; et l'on peut dire que dans notre état social, les qualités de l'incrédule même subsistent sous la sauvegarde de la religion. On commet donc une grande erreur, si l'on suppose qu'un peuple dépourvu de toute croyance religieuse serait composé d'athées semblables à ceux qu'on trouve épars dans nos sociétés de l'Europe. Les observations précédentes

annoncent assez quelle prodigieuse différence existerait entre les uns et les autres. On ne verra jamais de peuple athée; mais s'il y en avait un, et qu'il vécût en repos, ce serait sous des lois de fer.

Quelques prétendus philosophes ont voulu détruire l'idée d'une autre vie; et, dans les mêmes ouvrages, ils ont formé des vœux pour que les institutions fussent douces, et les gouvernemens libres. Absurde contradiction! Hobbes du moins se montre conséquent: il croit que l'homme est méchant; il le fait naître du hasard, et le voue à l'esclavage. Il y a dans les idées de ce sophiste une effroyable harmonie.

Une des pensées qui dominent dans mon esprit, c'est qu'il existe sur la terre une grande lutte entre la force physique et la force morale: on trouve les preuves de cette vérité en soi-même et dans toute l'histoire du monde. Les réflexions, les paroles et les travaux des gens de bien, ten-

dent sans cesse à l'accroissement de la force morale. Si l'éternel principe de tout ce qui existe est un être intelligent, infini, je conçois que la force matérielle soit un jour soumise à la puissance morale; je cesse de le concevoir, si la cause première est aveugle, et nous pousse vers le néant.

Le moment est arrivé de compléter les notions que j'ai données de la vertu. L'homme n'est point jeté sur la terre par le hasard; il doit donc tourner ses regards vers l'auteur des choses, et lui payer un tribut de reconnaissance et d'amour. L'athée peut être tempérant et bienveillant; mais puisqu'il méconnaît un devoir, il ne s'élève point à la vertu complète. En vain mon imagination réunira-t-elle en lui toutes les qualités sociales; je ne pourrai pas plus le donner pour modèle de la perfection morale, qu'on ne pourrait offrir pour modèle de la perfection physique, un homme dont les formes seraient belles, les traits réguliers, mais

qui serait privé de la vue. La vertu est une constante habitude de s'exercer à remplir tous ses devoirs; en d'autres termes, c'est une constante habitude de tempérance et de bienveillance, dont l'âme pure qui la possède fait un humble hommage à son auteur.

Si quelques personnes, dans l'innocence de leur cœur, refusent de penser que l'athéisme existe; d'autres, altières et froides, se plaisent à prodiguer le nom d'athée. Souvent, par leurs imputations vagues, elles ont nui à des hommes intègres, elles ont mis obstacle à des recherches utiles. On attaque bien mal une découverte, si l'on se borne à dire qu'elle favorise l'athéisme. D'abord, ce n'est point détruire un fait que de prétendre qu'il peut amener telle conséquence; c'est changer la question, c'est annoncer la crainte et presque l'impuissance de la discuter. Ensuite, quel motif raisonnable empêcherait d'examiner un fait en lui-même, et de l'admettre quand il est

constaté? Des vérités ne nuisent jamais à d'autres vérités; ce sont des parties d'un même tout, destinées par conséquent à s'unir; et s'il en est qui s'excluent en apparence, c'est que nous sommes encore privés des lumières qui viendront les concilier.

N'opposons point d'obstacle à la noble activité dont l'esprit humain est doué par son auteur. Il faut que les hommes se répandent sur une multitude de routes pour recueillir chacun quelques parcelles de la vérité. La diversité de leurs travaux apporte dans leurs manières de considérer les objets, des différences dont il ne faut point s'étonner. Par exemple, il appartient à la médecine de seconder la morale dans le grand œuvre de l'amélioration du sort des hommes. Le savant qui cultive l'art de guérir, occupé surtout de notre constitution physique, du jeu, de la conservation et du perfectionnement de nos organes, pourra donner une importance trop exclusive à des

recherches matérielles, sans qu'on ait le droit de nier l'utilité de ses travaux. J'aimerais à voir tous les médecins pénétrés de l'esprit de Galien qui, après avoir fait à ses élèves une démonstration d'anatomie, s'écria dans son enthousiasme : *Je viens de chanter un hymne à la gloire de l'Éternel !* Mais s'ils ne manifestent pas tous de pareils sentimens avec le même éclat, gardons-nous de croire aussitôt qu'ils en aient d'opposés. Cabanis fut accusé d'être athée, et son opinion était que l'esprit de l'homme se refuse invinciblement à l'athéisme. (5)

J'ai vu soupçonner d'impiété des médecins éclairés qui attribuaient de grands crimes à des maladies rares, dont les causes et les effets sont encore mal connus. On sait que les accès de la fièvre, que les fureurs de l'aliénation mentale entraînent quelquefois à des actes déplorables un être qui, peu de momens auparavant, était doux,

sensible, généreux. Pourquoi des maladies, dont les symptômes sont moins évidens, ne pourraient-elles aussi conduire à de fatales aberrations d'esprit? Serait-il si déshonorant pour l'humanité de prouver que des égaremens dont on accuse la perversité de l'âme, sont les tristes résultats de maladies du corps? Quel homme aurait à s'affliger, si jamais les hôpitaux réclamaient une partie des malheureux que les prisons dévorent?

La religion doit ennoblir les facultés humaines; et c'est la profaner que de vouloir la faire servir à comprimer la pensée. Des esprits étroits décident avec trop de précipitation que telle ou telle manière de voir est inconciliable avec les vérités religieuses, tandis qu'il serait facile, au contraire, de prouver que presque toutes les opinions métaphysiques sont susceptibles de s'allier à ces vérités.*

* Je ne prétends point tirer avantage des contradictions que peuvent renfermer les cerveaux

Fichte excita du scandale lorsque, après avoir développé son opinion sur la manière dont se forment les idées, il dit : *Maintenant, je vais créer Dieu.* Ces paroles ont une choquante étrangeté ; je les improuve, quoique, dans le langage d'une école subtile, elles perdent le sens qu'elles offrent naturellement. Blâmons l'auteur, mais ne nous hâtons point de l'accuser d'impiété. Ce même Fichte, dans son ouvrage sur *la destination de l'homme*, adresse à Dieu une prière, ou plutôt il fait un acte de contemplation, dont la beauté me frappe tellement que je ne puis résister

humains, et qui prouvent seulement combien notre raison est vacillante. Priestley offre le plus singulier phénomène. Ce savant écrit en faveur du *matérialisme* et du *déterminisme*; dans le même ouvrage, il proclame notre immortalité, il annonce les peines et les récompenses futures : il est allé plus loin, il a porté de l'intolérance dans son christianisme.

au desir de citer ce morceau presque en entier.

« O volonté sublime et vivante, qu'au-
« cun nom ne peut désigner, qu'aucune
« notion ne saurait embrasser ! il est pour-
« tant vrai que mon âme est autorisée à
« s'élever jusqu'à toi ! Oui, toi et moi ne
« sommes pas séparés ; ta voix retentit
« dans le fond de mon cœur, et la mienne
« résonne dans ton immensité profonde.

« L'âme simple qui s'abandonne à toi,
« avec une confiance filiale, est encore celle
« qui te connaît le mieux. Tu es pour elle
« celui qui lit dans les consciences, qui
« en pénètre les replis les plus cachés ; tu
« es le témoin partout présent, toujours
« fidèle, de ses sentimens les plus intimes,
« celui qui seul connaît la droiture de ses
« intentions, et qui lui rendrait justice,
« quand l'univers la méconnaîtrait ; tu es
« pour elle un père tendre qui ne voulut
« jamais que son bien, et qui saura tout

« faire tourner à son avantage : aussi, se « livre-t-elle à tes desseins avec un entier « abandon. Fais de moi ce que tu veux, « dit-elle ; je sais que cela me sera bon, « puisque je sais que c'est toi qui le veux. »

« L'esprit orgueilleusement scrutateur, « qui a bien entendu parler de toi, mais « qui ne t'a jamais vu, prétend nous ensei- « gner à connaître ton essence ; et voilà « qu'il nous montre, comme ton image, « un je ne sais quoi plein de contradictions « et de difformités, ridicule pour l'homme « de sens, odieux, effroyable pour l'homme « de bien.

« Je voile ma face devant toi, et je pose « un doigt sur ma bouche. Ce que tu es « en toi, et de quelle manière tu t'apparais « à toi-même, voilà ce dont je ne pourrai « jamais acquérir la moindre notion. Je ne « tenterai pas ce que m'interdit ma qualité « d'être fini, et ce qui, d'ailleurs, ne sau- « rait m'être utile. Je renonce à savoir ce

« que tu es; mais tes rapports avec moi et « avec tout ce qui est fini comme moi..... « ah! grâces t'en soient rendues, ils sont « assez manifestes! Que je devienne seule- « ment ce que je dois être ; aussitôt, nos « relations s'établissent; et m'environnent « d'une clarté plus vive que le sentiment « de ma propre existence. »

Quelques opinions semblent participer à-la-fois du théisme et de l'athéisme. Plusieurs philosophes, en reconnaissant une intelligence suprême, n'ont pas cru à notre immortalité. Je place dans la même classe les partisans du panthéisme : ceux-ci nous montrent l'univers comme un grand être, mû par une âme intelligente, dont nos âmes sont des émanations qui retourneront à leur source quand la mort aura dissous nos organes.

Une telle doctrine a certainement de grands avantages sur l'athéisme; non-seulement, le penseur qui l'adopte peut se

considérer comme un agent du moteur universel de l'ordre, mais encore il sent qu'une étincelle divine existe en lui. Il doit veiller sur cette noble partie de son être, et lui consacrer des soins assidus, afin de la rendre pure à la source immortelle d'où elle est émanée. L'observateur impartial reconnaîtra quelle influence cette théorie peut exercer sur des esprits méditatifs. De même que j'ai donné des éloges aux qualités morales du mystique Plotin, il me serait facile de louer le caractère du panthéiste Spinosa, qui, se livrant paisiblement à ses longues méditations, et suivant de bonne foi le cours de ses scientifiques erreurs, vécut modeste, affable et désintéressé. (6)

La religion scientifique du panthéiste peut nourrir d'idées grandes, élevées, quelques esprits spéculatifs; elle se met très bien en harmonie avec l'austère doctrine qui nous dit d'obéir aux lois morales,

uniquement pour elles-mêmes, et nous commande le désintéressement absolu ; mais c'est en vain que la plupart des panthéistes essaient de prouver que leur système a les avantages de ceux qui garantissent notre immortalité. Si l'âme, après la mort, va se confondre dans une source immense, il est, sous un rapport, très vrai de dire qu'elle n'est pas anéantie ; mais, sous un autre rapport, et c'est le plus important, elle est réellement détruite ; la persistance du *moi* étant une condition nécessaire de l'immortalité. L'homme cesse d'exister, soit que son âme se perde dans l'âme universelle, soit que tout son être, formé d'organes grossiers, retourne à la matière. Dans la seconde ainsi que dans la première hypothèse, il n'y a pas d'anéantissement absolu ; dans l'une et l'autre, il n'y a plus de souvenir, le *moi* s'évanouit. Le panthéisme nous refuse donc un des secours que la religion nous assure ; et les systèmes

de morale auxquels on l'unit, doivent être rejetés parmi les systèmes incomplets.

Je ne puis omettre de parler du scepticisme sur les questions religieuses. Souvent on a voulu le voir où il n'existait point. N'a-t-on pas quelquefois nommé sceptiques des écrivains dont les opinions étaient parfaitement arrêtées, mais qui jugeaient avec une sage tolérance les sentimens peu conformes aux leurs? La classe où l'on voulait placer de tels écrivains, et celle dont ils faisaient réellement partie, sont cependant bien distinctes. La raison peut avoir de justes motifs pour combattre l'esprit de doute, tandis qu'elle doit toujours propager l'esprit de tolérance. Le méchant, qui s'efforce de repousser l'idée d'une justice inévitable, athée par ses desirs, déiste par ses craintes, n'est pas non plus un véritable sceptique. J'en dis autant de l'être frivole qui s'étourdit ou végète sans élever jamais son esprit à des méditations sérieu-

ses; il n'est pas plus un sceptique qu'un dogmatiste, il n'est rien. Le philosophe réellement sceptique sur les vérités religieuses est celui qui, après avoir comparé les preuves données de ces vérités et les objections formées contre elles, trouvant de part et d'autre des probabilités égales, s'abstient de prononcer; soit qu'il décide que de tels sujets sont hors de la portée de notre intelligence, soit que, dans un état de doute encore plus complet, il n'ose affirmer que de nouvelles lumières ne viendront pas un jour l'éclairer.

Le scepticisme sur ces hautes questions paraît propre à répandre deux qualités précieuses, la modestie et l'indulgence. Il plaît à des hommes que frappent d'une part les bornes étroites de notre esprit, et de l'autre les sanglantes querelles trop souvent excitées par des idées spéculatives : ces hommes pensent qu'il est sage de s'attacher aux idées pratiques, et de rester pour

les autres dans un état de doute et d'indifférence. Sous ce rapport, le scepticisme est favorable à la paix; celui qui l'embrasse, ayant contre lui les dogmatistes de toutes les opinions, peut être cruellement troublé dans sa retraite, mais du moins il ne trouble personne. Ce n'est pas que plus d'une fois on n'ait vu de hargneux pyrrhoniens prescrire de douter avec la même arrogance que leurs antagonistes mettaient à commander de croire. L'influence du caractère peut modifier ou même détruire celle des opinions. Ainsi, dans les orages politiques, on voit des gens livrés à un parti violent garder encore la douceur qui leur est naturelle, et s'empresser d'atténuer l'effet des lois rigoureuses qu'ils ont eux-mêmes provoquées; tandis que d'autres, liés à un parti plus calme, s'emportent pour soutenir la modération, et parfois la prêchent en énergumènes. Il est des athées bienfaisans et

des dévots égoïstes; il est des dogmatistes au ton modeste, et des sceptiques au ton tranchant. Nos inconséquences fussent-elles encore plus multipliées, il n'en serait pas moins vrai que l'esprit de doute dispose naturellement aux vertus conciliantes. Nous le sentons si bien, que l'intolérance dont nous sommes le plus choqués est celle qui s'unit au scepticisme. Cette alliance révolte, parce qu'on ne s'attend pas à la rencontrer, et qu'elle offre un monstrueux contraste. Je puis donc avancer que la manière de voir qui nous occupe en cet instant dispose les esprits à la paix. C'est beaucoup, sans doute; mais c'est, je crois, son unique avantage; et comme il peut résulter également d'une autre doctrine plus propre à élever l'âme, à la soutenir dans les situations difficiles, à lui donner constamment une impulsion heureuse, la sagesse prononce en faveur de celle-ci.

Je ne discuterai pas d'autres opinions

qu'il serait plus curieux qu'utile d'examiner. Si le lecteur veut se rappeler mes diverses observations sur les systèmes incomplets, il jugera que les uns nous conduisent à la perversité, que les autres ne peuvent nous diriger d'une manière sûre, et ne donneront jamais qu'une vertu incomplète. En considérant ces systèmes uniquement dans leurs rapports avec la tempérance et la bienveillance, on voit qu'ils manquent d'un ou de plusieurs véhicules pour nous faire contracter de nobles habitudes. Quelques êtres heureusement nés peuvent offrir beaucoup d'exemples de sagesse, malgré les imperfections ou les vices de leurs théories morales. Que dois-je en conclure? les exceptions changent-elles la nature des choses? Les systèmes incomplets ressemblent à ces instrumens dont une main adroite et vigoureuse tire parfois un assez grand parti; mais qui, peu propres à l'usage qu'on en veut faire, em-

pêchent de réussir la plupart de ceux qui les emploient.

On peut maintenant apprécier la distinction que j'ai faite entre les systèmes. Les doctrines incomplètes doivent être rejetées, car elles sont plus ou moins dangereuses. Les doctrines complètes sont toutes utiles, toutes conformes à notre nature : nous verrons qu'il est impossible d'anéantir aucune d'elles; et que si l'on pouvait y réussir, ce serait en privant les hommes d'une partie des appuis que Dieu ménage à leur faiblesse.

CHAPITRE XVI.

DES CAUSES DE LA VARIÉTÉ DES SYSTÈMES COMPLETS.

La morale est une, puisqu'il existe pour toute l'espèce humaine des lois qui ne sauraient être impunément violées. Le but que doivent se proposer les moralistes est donc toujours le même; on ne pourra le déplacer aussi long-temps qu'il restera quelque chose d'invariable dans notre nature. Mais pour atteindre ce but, diverses routes sont ouvertes et le seront à jamais, puisqu'à jamais sans doute l'organisation et les rapports des hommes ne seront pas

exactement les mêmes : ces modifications ont fait créer et maintiendront différens systèmes.

La partie intelligente de l'homme se compose de raison, de sentiment et d'imagination. Selon que telle ou telle de ces facultés domine en nous, telle ou telle route pour arriver au but que prescrit la morale nous paraît être la meilleure. En général, celui qui possède surtout de l'aptitude pour le raisonnement, soumet à des calculs la science de la vie; les doctrines intéressées lui paraissent être les plus sages. L'homme en qui le sentiment domine, est prompt, soit à s'attendrir sur nos peines, soit à s'irriter contre nos vices; il aime à prendre pour guide le principe d'actions qui nous porte à servir nos semblables. L'être doué d'une imagination vive est le mieux disposé à saisir les systèmes éminemment religieux; le vague l'enchante, le merveilleux excite son enthousiasme. J'indique les trois genres

de doctrine, entre lesquelles les modifications de notre nature disposent la plupart des esprits à se diviser. Ces trois doctrines subsisteront toujours, comme elles ont toujours existé. Ainsi, dans la Grèce, les disciples de Socrate se partagent entre elles; on voit s'ouvrir les écoles d'Aristippe, d'Antisthène et de Platon. N'espérez anéantir aucun genre de philosophie conforme à notre nature; vous nous soumettriez à un seul principe d'actions qu'une tendance innée vers différens systèmes se manifesterait encore. Parmi les catholiques, si jaloux d'établir l'unité absolue, n'avons-nous pas des molinistes, des jansénistes et des quiétistes ? Ces nuances, dira-t-on peut-être, ont disparu. Sans doute elles sont devenues moins sensibles à mesure que les questions théologiques nous ont moins occupés; cependant il est facile de les reconnaître encore : on ne saurait les effacer complètement, parce qu'elles sont

inséparables de la faiblesse et de la variété des esprits.

Je viens de rappeler au lecteur les trois principes d'actions naturels. Les deux autres ont aussi une influence durable : les systèmes auxquels ils donnent lieu sont des résultats de la civilisation. Un mélange de raison et d'imagination, l'aptitude à suivre des idées abstraites et le besoin de goûter des jouissances intellectuelles, excitent un certain nombre d'hommes à se plonger dans les systèmes scientifiques. Un heureux accord des trois facultés qui constitue la partie intelligente de nous-mêmes, ouvre l'âme au principe que j'ai nommé philosophique, au desir de se perfectionner.

Les différens caractères produisent des nuances dans les théories morales. Le même système, développé par plusieurs écrivains, peut se trouver singulièrement modifié. Une doctrine en offre pour ainsi

dire deux, lorsqu'elle est exposée, tantôt par un esprit ardent et sévère, tantôt par un esprit calme et doux. La religion, toujours la même dans sa source éternelle, prend des nuances très distinctes, selon qu'elle inspire des âmes sereines, mélancoliques, indulgentes, austères, etc. C'est ainsi que, dans des vases transparens et diversement colorés, une eau limpide et pure semble recevoir des couleurs différentes.

Défions-nous des lumières d'un instituteur qui veut qu'on lui ressemble entièrement, comme s'il était le type immuable de la sagesse. Le chapitre suivant prouvera que la variété des systèmes est entrée dans les vues de la Providence; ceux qui méconnaissent cette vérité, au lieu de nous perfectionner nous tyrannisent.

Parmi les causes qui modifient les théories morales, celles dont j'ai parlé se trouvent en nous-mêmes; d'autres existent hors de nous. On aurait grand tort assuré-

ment de prétendre que les circonstances dans lesquelles écrivent les philosophes, ont un pouvoir irrésistible sur leur manière de voir et de juger ; on serait à chaque instant démenti par l'observation. La victoire avait apporté dans Athènes les richesses et l'ambition, quand les sophistes répandirent leurs doctrines empoisonnées ; mais la même époque vit naître leur redoutable antagoniste et ses nobles disciples. Il y a dans l'homme une force active capable de repousser l'influence que voudraient lui faire subir des forces extérieures ; aussi les circonstances dans lesquelles un ouvrage coupable fut écrit, peuvent bien expliquer comment l'auteur s'est égaré, mais non justifier ses erreurs. En lisant Hobbes, on voit qu'il a vécu dans des temps malheureux, que souvent la nature humaine s'offrit à lui dégradée : vaine excuse ! un opprobre éternel flétrira le nom et les sophismes de Hobbes.

Si l'on accordait trop à l'empire des circonstances, on finirait par regarder tous les systèmes comme des fruits du hasard, sur lesquels il faut porter un œil indifférent; mais cet empire, qu'il serait dangereux d'exagérer, ne peut être méconnu par un observateur. La situation particulière où se trouve un écrivain influe sur le cours que prennent ses idées. Épictète est esclave; il ne peut chercher de ressources qu'en lui-même, son âme seule lui appartient; il s'instruit à voir, tantôt avec un ferme courage, tantôt avec une humble résignation, tout ce qui n'est pas en son pouvoir. Helvétius vit au sein des richesses, tout ce qui l'environne s'empresse de lui plaire: épris du charme d'un tel sort, il devient bon pour ajouter à ses plaisirs. Les circonstances dans lesquelles se trouvèrent ces deux philosophes eurent une influence évidente sur leurs opinions : *supporter* est la première idée que fait naître la situation

de l'un ; *jouir* est le premier sentiment qu'inspire la situation de l'autre.

Il est une influence qu'exercent les circonstances publiques : par exemple, le degré de civilisation, l'état misérable ou prospère, agité ou paisible, des hommes au milieu desquels le moraliste se livre à ses méditations. Cette influence générale peut même résulter de causes difficiles à bien observer, tant elles sont nombreuses et compliquées. Les diverses théories morales ont trouvé des approbateurs chez tous les peuples civilisés, parce qu'elles sont conformes aux modifications de la nature humaine ; il est à remarquer cependant que chaque pays a une philosophie dominante. La plupart des moralistes français ont incliné vers les doctrines du plaisir, vers les systèmes intéressés. Voyez-les depuis Montaigne et Gassendi, jusqu'à Helvétius et Saint-Lambert. Les doctrines scientifiques ont de l'attrait pour l'Allemagne : consi-

dérez ses philosophes depuis Leibnitz jus
qu'à Fichte. Sans doute ce pays a produ
beaucoup d'ouvrages de morale pratiqu
mais je ne parle que de la couleur dom
nante de la philosophie dans chaque con
trée. Les moralistes anglais respirent l'a
mour de l'humanité ; l'impulsion donn
par Cumberland fut généralement suiv
par ses successeurs. Les Grecs, si vari
dans leurs systèmes, se consacrent tous
la recherche du *souverain bien;* un beso
du perfectionnement de l'homme les anim
la sainteté de leur philosophie n'est p
sans rapport avec la beauté de leur sculp
ture et la pureté de leur poésie. Les doc
trines enthousiastes, rêveuses et mystiqu
viennent de l'Orient.

Les opinions préconisées par une fou
de voix, les idées universellement répa
dues nous environnent et pénètrent
nous comme l'air que nous respirons. C
veut se garantir de celles qu'on juge fausse

la plus sévère attention ne suffit pas pour être certain qu'on leur échappe à tous les instans.

Indépendamment de l'influence que nous pouvons recevoir à notre insu, il en est une à laquelle nous nous soumettons par notre libre volonté. La doctrine morale qu'on se forme ou qu'on adopte, est la collection des moyens qu'on juge les plus propres à vaincre les obstacles qui s'opposent à la vertu, au bonheur. Les circonstances d'où naissent en partie ces obstacles, doivent être considérées, lorsqu'on veut se déterminer sagement dans le choix de la doctrine qu'on essayera de propager. L'austérité du stoïcisme qui forma de si grandes âmes sous les empereurs, et qui convenait éminemment à cette époque de tyrannie, d'opprobre et de crimes, l'austérité du stoïcisme ne peut guère réussir dans une société paisible où les richesses de l'industrie et les prestiges des beaux-arts multiplient

les occupations, les plaisirs, et dispen
d'efforts sur soi-même pour se trouver
une situation heureuse ou supportable

L'influence de nos facultés, de nos
ractères et des circonstances, est rem
quable dans toute l'histoire de la phil
phie. Les idées simples et nécessaires fu
révélées par la nature elle-même; la
ruption fit naître des précepteurs d'in
pérance et d'égoïsme. Dans ce nouvel
de la société, il devait paraître, il p
plusieurs espèces de philosophes. Quelq
uns en appelèrent à notre propre inte
ils célébrèrent la modération et le pla
d'autres, invoquant le respect que
devons aux lois morales, voulurent ex
l'amour de la vertu dans les cœurs.
premiers se divisèrent : il s'en trouva
ne s'éloignaient des sophistes que pa
égoïsme moins grossier; il s'en trouva
ne différaient des philosophes sévères
par les expressions qu'ils employaient.

apôtres de l'austérité se divisèrent aussi : les uns, confians dans leurs forces, montrèrent la raison domptant les passions, et maintenant le calme de l'âme au milieu des tourmens du corps; d'autres, effrayés de la faiblesse de l'homme, enflèrent son cœur et son imagination pour le faire exister dans un nouvel univers. Toutes ces opinions, dont je pourrais grossir la liste, sont venues naturellement s'offrir à l'esprit humain, et de leur discussion paisible seraient nées des améliorations sans nombre ; mais au lieu de ne combattre que le mal, souvent le bien a combattu le bien; et se dégradant ainsi lui-même, a paru ne laisser que le mal sur la terre. Il arrivera des jours meilleurs où l'on examinera ce qu'il y a de commun à toutes les doctrines raisonnables, ce que toutes ont d'utile; où l'indulgence, que dis-je? où la justice, faisant la part de ce qu'on doit accorder aux différentes organisations, aux diverses circonstances,

n'exclura que les leçons funestes, et commandera le respect pour tous les moyens d'améliorer l'espèce humaine.

CHAPITRE XVII.

DE L'UNITÉ EN PHILOSOPHIE MORALE.

Si les hommes ne s'entendaient sur aucun point, la société se dissoudrait au milieu d'une effroyable guerre. La nature des choses, l'ordre social, notre propre intérêt nous obligent à reconnaître certaines vérités. Nous devons conformer notre vie à ce qu'elles prescrivent, sous peine de porter le trouble parmi nos semblables, et d'exciter le mépris ou l'horreur des gens de bien. Mais si, par besoin de dominer ou par excès de zèle, on veut grossir à nos

yeux le nombre de ces vérités incontestables, si l'on exige que le respect qui leur est dû s'étende à des idées sur lesquelles varient nécessairement les divers esprits, on comprime nos facultés, on nous gêne, on nous irrite; loin d'établir la paix, on fomente une guerre qui, selon les circonstances, est sourde ou violente.

Amener les hommes à pratiquer les lois morales, tel est le but de la philosophie. Le but ne saurait varier; et sur ce point, il doit y avoir l'unité la plus absolue dans les intentions des moralistes; mais, pour arriver à ce terme de leurs efforts, s'ils veulent ne laisser subsister qu'une seule doctrine et lui soumettre tous les esprits, notre nature s'opposant alors à l'unité, ils ne font plus que s'adresser d'injustes reproches, et multiplier leurs débats, quelquefois coupables, souvent ridicules.

On m'a conté que dans une ville d'Allemagne, où de nombreux étudians s'instrui-

saient des divers systèmes de philosophie, plusieurs maisons devinrent la proie des flammes. Une mère avait couru vers son enfant, et tous deux étaient près de périr. Le danger effrayait les ouvriers les plus braves; quelques étudians se dévouèrent et sauvèrent les deux victimes. Pleins de joie, ces jeunes gens s'embrassèrent; quelques momens auparavant ils ne se connaissaient pas, une bonne action faite en commun les lia sur-le-champ d'une tendre amitié : ils se donnèrent un rendez-vous pour le lendemain, et goûtèrent un vif plaisir à se revoir. Après s'être adressé mutuellement les éloges que méritait chacun d'eux, ils parlèrent de leurs études; ils vantèrent la philosophie, noble fille du ciel, qui en épurant les âmes, les rend plus accessibles à tous les sentimens généreux : mais bientôt il fut question des différens systèmes entre lesquels se divisent les moralistes. Un des étudians fit un discours plein de vigueur,

et quelque peu subtil sur la loi du devoir; un autre essaya d'expliquer comment l'amour de soi se transforme, et devient le dévoûment de l'héroïsme; un troisième soutint que le véhicule des plus saines doctrines est le sentiment inné qui nous dispose à la bienveillance universelle. Ces jeunes gens avaient déjà les prétentions de leurs maîtres : leur discussion se change en dispute; ils rétractent les éloges qu'ils s'étaient donnés, et se quittent en s'adressant des reproches. Lecteur, cette fable s'est bien souvent réalisée ! (7)

Quelques notions plus ou moins vagues sur la science de la vie, ne suffiraient point pour nous guider constamment. Je pense qu'il faut avoir une doctrine morale : alors les idées acquièrent de l'ensemble et de la fixité; alors elles ont plus d'empire pour nous disposer à la réflexion, et pour nous amener à prendre de sages habitudes. Dès qu'on sent l'importance de la philosophie

morale, il est naturel qu'on préfère une doctrine aux autres. J'ai publié la mienne dans un ouvrage intitulé *Essai sur l'art d'être heureux*. Il me paraît que le premier véhicule est le desir du bonheur : ce desir, lorsqu'il est éclairé, conduit à servir les êtres dont on est entouré, à respecter la loi du devoir, à chercher les moyens de se perfectionner ; il appelle les vérités religieuses qui viennent former le grand complément des vérités morales. Le système que produisent ce premier mobile et cet enchaînement d'idées, est celui qui pénètre le plus facilement dans nos âmes pour les diriger vers le bien. J'aime la doctrine à laquelle j'ai dû, avec le secours de la Providence, une vie paisible et douce. Mais, comme la plupart des hommes qui se forment un système, j'ai long-temps attaché au mien une importance trop exclusive : je le croyais seul propre à nous diriger ; tandis qu'avec plus de lumières, j'aurais vu

que toutes les doctrines complètes ont de très grands avantages.

L'étude de l'histoire de la philosophie dispose à l'éclectisme. Celui qui se livre à cette étude peut être comparé au voyageur qui, dans la fréquentation de nombreux étrangers, perd ses préjugés, et finit par estimer des opinions, par goûter des usages, qu'il n'entrevoyait d'abord qu'à travers des préventions fécondes en sots mépris et en injustes haines.

Disciples de Locke, disciples de Kant et d'autres philosophes, prouvez surtout par la sagesse de votre vie, l'utilité de vos principes. Ne compliquez pas les difficultés qui nous empêchent de nous entendre; attachez-vous à cette immuable vérité qu'il est des points de morale peu nombreux auxquels nous sommes obligés de nous conformer. Penser ainsi, c'est écouter la voix de la raison; c'est l'écouter encore que de croire qu'il y aura toujours dans notre

organisation et dans nos rapports, des modifications qui feront varier les théories propres à nous éclairer.

Quand je considère que de tous les systèmes complets sur lesquels nous avons porté nos regards, il n'en est pas un seul qui, bien interprété et fidèlement suivi, ne puisse former des gens de bien, je conclus qu'une ère de bonheur et de paix commencerait pour nous, si, au lieu de disputer afin de rendre exclusif tel ou tel système, chacun suivait le sien, et ne voulait en prouver l'excellence que par les résultats qu'il en obtiendrait dans le cours de sa vie.

Loin de céder à un enthousiasme exclusif pour telle école, et de nous livrer au dénigrement contre les autres, voyons avec impartialité tous les systèmes, aimons à faire valoir ce qu'ils ont de juste, de noble et d'utile. Partons sans crainte de ce fait, que tous les sages ont voulu le bonheur général. Cicéron qui combat la morale

de Zénon et celle d'Épicure, fait soutenir l'une par Caton, l'autre par Torquatus, Romains dignes des hommages de tout ami de la vertu. Sont-elles vicieuses, absurdes, les leçons qui forment de tels hommes, et qui trouvent de pareils défenseurs? (8)

Il est facile de reprocher à Platon des rêveries, à Zénon des maximes outrées. Mais lorsqu'on voit que le génie de Platon fut consacré à célébrer Dieu, la vertu et l'immortalité, lorsqu'on se représente le stoïcisme comme le culte de la sagesse, pratiqué par les plus grandes âmes dans les siècles de Rome en décadence, on sent qu'il faut mesurer ses expressions, si l'on croit avoir, dans l'intérêt de la vérité, quelques reproches à faire aux mânes vénérables des hommes que je viens de nommer.

Jamais dans la Grèce une école ne domina les autres. Les académiciens, les péripatéticiens, les stoïciens, les épicuriens, enseignaient paisiblement leurs systèmes ;

et l'on ne peut, à beaucoup d'époques, distinguer quelle secte était la plus nombreuse. Deux causes rendaient l'enseignement de la philosophie très fructueux dans Athènes. D'abord, les instituteurs de sagesse étaient bien convaincus qu'il ne s'agit pas seulement de mettre dans la tête des élèves quelques idées plus ou moins justes, qu'il faut exercer sur les mœurs, sur la direction de la vie, une heureuse influence. Ensuite, grâce à la diversité des leçons, il était impossible que le jeune Grec, en visitant les écoles, ne finît pas par rencontrer la théorie la plus analogue à son caractère, à son genre d'esprit, la plus capable, par conséquent, de s'emparer de toutes ses facultés. Qu'on réfléchisse sur ces deux grandes causes de succès, on verra que nous sommes des enfans; et que nous ne savons pas même comment il faudrait établir les écoles pour y former des hommes.

Parmi les philosophes qu'on a vus, pleins

du desir de rendre meilleurs eux-mêmes et les autres, donner leur assentiment aux divers systèmes dont le but commun est le bien de l'humanité, je me plais à citer un sage trop peu connu, Démonax, vieillard aimable et respecté, qui, presque seul, a trouvé grâce au tribunal du satirique Lucien. Démonax disait : *Je révère Socrate, Diogène m'étonne, j'aime Aristippe.* Qui, plus que ce vieillard, était digne de juger les théories morales? Quel empire exerçait sa vertu! Une sédition était près d'éclater dans Athènes : au bruit du danger, Démonax s'avance sur la place publique; à son aspect vénérable, un silence craintif se répand dans l'assemblée; les factieux se dispersent, et le sage se retire sans avoir eu besoin de proférer une seule parole.

En choisissant un système, gardons-nous de proscrire ceux que nous n'adoptons pas. Dieu voulut que les moyens de nous inspi-

rer la sagesse ne fussent pas uniformes, puisqu'il a varié nos facultés, nos caractères, et les circonstances où nous sommes placés. Il s'agit d'arriver au but; j'indiquerai le sentier qui me paraît le plus direct, le plus facile; mais je n'irai point d'une main impie fermer ceux qui me paraissent moins sûrs, car je nuirais à mes semblables. Tel peut me dire : Ce chemin à travers des sites agrestes me plaît; tel autre : Je préfère cette route ombragée d'arbres en fleur. Celui-ci sent croître son courage à la vue d'un mont escarpé; celui-là n'arriverait jamais, s'il ne trouvait une pente facile. Aucun d'eux n'a tort que lorsqu'il veut nous contraindre à l'accompagner. Supposons tous les sages d'accord sur la question de savoir quelle est la route la meilleure, les autres ne deviendraient peut-être pas inutiles. Les hommes qui auraient passé devant cette route sans l'apercevoir, ou qui en auraient été détournés, conserveraient

encore la ressource de suivre des sentiers moins heureux.

La plupart de mes opinions sont douteuses ; mais il en est une que j'énoncerai toujours dogmatiquement ; c'est qu'il faut, dans les discussions, modération et tolérance. Les discours modérés ressemblent à des prières qui font descendre la vérité parmi les hommes. Observez avec intérêt, faites valoir avec soin tout ce qu'il y a d'avantageux dans les systèmes de vos adversaires ; vous n'en serez que plus croyable quand vous direz que vous connaissez un système qui réunit encore plus d'avantages.

Trop souvent la différence d'opinions suffit pour diviser ceux que devraient unir leurs intentions et leurs lumières ; c'est une triste preuve de notre faiblesse. Assurément, deux amis, dont la manière de voir est la même, passent ensemble des heures délicieuses : chacun d'eux aime à trouver une garantie de la justesse de ses pensées,

de la pureté de ses vœux, dans leur conformité avec les vœux et les pensées de celui qu'il estime. Mais n'a-t-elle pas aussi des charmes, la conversation d'un homme éclairé et modeste, dont les idées s'éloignent des nôtres? Un pareil entretien m'instruit; j'y recueille des sujets de réflexion, des faits que j'ignorais, des vérités que je n'avais point aperçues. Puis, avec cet homme de bien qui cherche plus à m'exposer ses vues qu'à combattre les miennes, je sens que, malgré la diversité des esprits, on peut établir la paix sur la terre; mon âme s'émeut et se remplit d'espérances.

Il y a des gens toujours prêts à louer complaisamment les opinions de ceux qui leur parlent. Tout en blâmant l'excès contraire, j'avoue que je m'en rapprocherais plus volontiers; sauf, comme disait Montaigne, à passer *pour Guelfe chez les Gibelins, et pour Gibelin chez les Guelfes.* Je ne crois pas sans utilité de montrer à

ceux qui m'écoutent, ce qu'on peut opposer de raisonnable, de plausible, à leurs idées; c'est un moyen d'affaiblir le dogmatisme, et de semer quelques germes de tolérance.

Un fait suffirait pour démontrer que la saine philosophie doit admettre toutes les théories complètes. Est-il, en effet, une doctrine qui rende tous ses disciples vertueux, tandis que les autres ne forment que des êtres sans mœurs et sans principes? Non : si nos regards se portent sur les hommes qu'honore la pratique de la morale, nous les voyons se diviser entre les différens systèmes. Que faut-il de plus pour nous apprendre à respecter leurs diverses théories ?

Aux considérations que j'ai déjà tirées de la variété des esprits, des caractères et des circonstances, j'en ajoute une fort importante. Il est nécessaire que les doctrines soient tempérées les unes par les autres.

S'il ne restait qu'un système, on le verrait bientôt se dégrader et se corrompre.

Deux écoles existent, pour ainsi dire, depuis l'origine de la philosophie : l'une accorde beaucoup à l'imagination, l'autre au raisonnement; l'une est celle de Platon, l'autre celle d'Aristote. On les a vues tour à tour se proscrire; il en sera de même jusqu'à l'époque où elles auront été jugées avec impartialité. Disons plus : jusqu'à cette époque, c'est avec raison que l'école qui dominera sera d'abord préconisée et bientôt décriée. Les disciples d'Aristote, après avoir fait admirer de belles découvertes, fruits de l'observation, voudront soumettre tout au raisonnement, au calcul; ils glaceront les esprits et dessécheront les âmes. Les hommes, effrayés du néant que ces raisonneurs ouvriront devant eux, demanderont à l'école de Platon de rappeler sur la terre les sentimens élevés et les idées généreuses. Cette école excitera donc un juste en-

thousiasme; mais, après avoir touché les cœurs, enchanté les imaginations, ses élèves se jetteront dans de bizarres rêveries; ils peupleront les airs de fantômes; ils répandront la mélancolie, les superstitions : heureux encore si leur folie ne devenait jamais persécutrice et cruelle! Effrayés de nouveau, les hommes retourneront vers les disciples d'Aristote, pour leur demander de rappeler ici-bas le bon sens et de faire reprendre à la raison ses droits. Ainsi les excès d'une école dirigent les esprits vers une autre, dont les excès à leur tour ramènent à la première. Il est dans leur destinée d'être successivement louées, blâmées, suivies, quittées et suivies de nouveau. Dans tous ces changemens, on substitue des erreurs à des erreurs; on est livré tantôt aux métaphysiciens qui dissèquent, tantôt aux métaphysiciens qui rêvent : on tournera dans un cercle de sottises, jusqu'au moment où, docile à la voix du sens commun, on recon-

naîtra que les deux systèmes ont des avantages et des dangers; qu'ils doivent exister paisiblement ensemble, et que chacun d'eux doit opposer des barrières aux égaremens de l'autre.

L'esprit humain ne peut saisir l'ensemble des choses; il s'attache à quelques idées ou même à une seule; il exalte cette idée favorite, il se complaît à la voir, à la considérer exclusivement. Quand un système triomphe d'un système, c'est une idée partielle qui succède à une idée de même genre. Faibles et bornés, nous séparons ce qui devrait être uni; nos doctrines imparfaites combattent entre elles avec des avantages à-peu-près égaux; et souvent, je l'ai déjà dit, ce serait en réunissant diverses théories qu'on parviendrait à rectifier chacune d'elles.

Quelques observations très simples me paraissent propres encore à jeter du jour sur la question de savoir si l'on doit cher-

cher à détruire tous les systèmes qui s'éloignent de celui qu'on préfère. Pour amener la paix, deux moyens différens se présentent : l'un consiste à faire tellement dominer une doctrine exclusive, qu'elle ne trouve plus de contradicteurs et que la pensée humaine lui soit asservie; l'autre consiste à pénétrer les hommes de cette vérité, qu'ils doivent s'entendre sur quelques points essentiels et s'accorder ensuite la plus entière liberté. Le succès du second moyen est difficile, le succès du premier est impossible.

Je dirais à ceux qui ne partagent pas cette opinion : Le système que vous aspirez à faire régner seul, est sans doute excellent; mais pour qu'il ne s'en glisse pas d'autres dans la société, il faut que vous preniez les hommes au berceau et ne les quittiez qu'au tombeau; que dans tout l'intervalle qui sépare ces deux termes, vous les soumettiez à votre influence la plus immédiate. Il faut

que le législateur, surpassant en vigilance ces fées qui dans le moyen âge présidaient à la naissance d'un enfant, veille sur le peuple qu'il forme, lui prescrive ses occupations et ses amusemens. Les sciences, les lettres, l'industrie seraient funestes; l'état est détruit si l'on peut impunément ajouter une corde à la lyre ou manier d'autres outils que la scie et la hache. Il n'est qu'un moyen d'empêcher la diversité des esprits, c'est d'étouffer la pensée.

Sparte fut un modèle de ce genre de législation. Une société plus admirable existe, c'est celle des frères moraves. Les Spartiates étaient des moines armés, servis par des Ilotes; les Moraves pratiquent des vertus paisibles et modestes : ceux-ci méritent l'intérêt du philanthrope, dont souvent les premiers doivent exciter l'horreur. Les institutions fortes qui embrassent la vie entière, et substituent aux volontés individuelles la volonté du législateur, ont un côté très

digne d'arrêter les regards; ce sont des phénomènes qu'il est utile d'étudier. Les hommes sont d'ailleurs si faibles, et tant de vices, de crimes et de misères naissent de leurs erreurs, qu'on peut être tenté de croire que le parti le plus sage est de les soumettre à de vigoureuses lois, qui règlent et déterminent jusqu'à leurs moindres mouvemens. Sans examiner tout ce qu'il y a de faux et de dangereux dans un pareil projet, il est évident que les institutions dont je viens de parler ne sont applicables qu'à des bourgades, à de petites sociétés qui s'isolent de la grande afin de n'en être point troublées. Peut-on transformer en couvens, nos villes, nos capitales où les arts multiplient les besoins, où les lumières font jaillir sans cesse des idées nouvelles ? Cet état de la civilisation est conforme aux lois de la nature ; Dieu nous donne des facultés pour les développer. Dans cette situation de la société, on ne peut plus comprimer

l'intelligence, on ne peut que l'éclairer. Méconnaître cette vérité, c'est s'exposer à réunir les inconvéniens des deux genres de législation, sans avoir les avantages d'aucun d'eux.

Certainement il est facile de faire prévaloir dans les écoles un système de métaphysique et de morale. Pour que les leçons de tous les professeurs soient des discours en l'honneur d'Aristote, ou de Platon, ou de Locke, ou de Kant, il suffit que l'autorité s'abaisse à servir les pédans dont l'admiration se concentre sur un de ces philosophes. Je conçois fort bien que dans tel pays, à telle époque, un système paraisse avoir anéanti tous les autres. Ses partisans, fiers de leur victoire, répèteront que j'avais tort de penser que la divergence des opinions serait éternelle; et les faits sembleront être d'accord avec eux. Pauvres gens! étendez vos regards au-delà du petit théâtre de vos succès; vous verrez chez l'étranger d'autres

docteurs enseigner avec éclat les théories que vous dédaignez. Sans aller au loin chercher des exemples, vous pouvez voir près de vous beaucoup d'hommes de mérite qui rient en secret ou même en public de vos prétentions. Attendez ; les doctrines que vous croyez avoir étouffées renaîtront, et peut-être, à leur tour, triompheront avec l'intolérance dont vous donnez l'exemple.

En philosophie ainsi qu'en politique, un défaut des esprits exclusifs est de croire leurs admirateurs plus nombreux qu'ils ne le sont en effet. On a parfois l'amusement de rencontrer, dans la même journée, des enthousiastes qui suivent des bannières opposées, et de leur entendre dire avec la même conviction, avec la même assurance, que leurs opinions ne trouvent plus de contradicteurs, et que celles du parti contraire sont universellement méprisées.

Observateur impartial, je suis frappé de la diversité des esprits, et je la crois con-

forme à l'éternelle volonté de l'auteur des êtres. Je vois que chacun des systèmes complets peut, dans telles circonstances et pour tels hommes, être plus utile que les autres; je pense donc que les philosophes épris de ces différens systèmes doivent s'accorder liberté, estime, assistance; et qu'ayant un même but, ils doivent s'entendre pour le bien général. Cette théorie a nécessairement un redoutable antagoniste : l'esprit de parti. Quels seront ses défenseurs? l'équité et le temps.

CHAPITRE XVIII.

DE L'ACCORD DES SYSTÈMES COMPLETS AVEC LE CHRISTIANISME.

Tous les systèmes complets ont eu des partisans profondément convaincus des dogmes de la religion chrétienne. L'intime union du christianisme et de la philosophie serait le plus puissant moyen de répandre sur la terre la morale et la paix.

Si nos passions et nos préjugés ne suffisaient pour expliquer les plus fatales dissensions, j'aurais peine à comprendre que jamais des débats aient pu s'élever entre la

théologie et la philosophie; leurs domaines sont bien distincts pour l'observateur éclairé. Toute la morale est émanée de Dieu : il y a deux révélations, l'une naturelle, l'autre surnaturelle; l'une parle au cœur de tous les hommes, l'autre est annoncée à l'univers par la bouche du Christ. La première, pour être bien conçue, ne demande que les lumières de la raison; l'autre exige des études spéciales et la foi.

Ainsi, les deux domaines sont très distincts : aucun débat ne peut naître si le théologien laisse la raison s'exercer librement sur les sujets qui sont à sa portée; et si le philosophe, loin de vouloir pénétrer dans le sanctuaire, s'incline avec respect pour en écouter les oracles.

Il n'est ni possible d'arrêter, ni utile d'improuver le libre exercice de l'intelligence. Toutes les pages qu'on vient de lire offrent, avec surabondance peut-être, les preuves de cette assertion. Il n'est ni possible de

renverser, ni raisonnable d'attaquer le christianisme. En développant cette vérité, souvent on ne parle que pour exciter les applaudissemens de ceux qui croient; je choisirai les idées, et je prendrai le ton qui me paraîtront convenables, pour être écouté de ceux qui ne croient pas.

Le déiste soutient l'impossibilité de la révélation surnaturelle. Cette opinion est-elle bien philosophique? Ce qui est philosophique, c'est ce qui est conforme à la raison. Peut-on raisonnablement assigner des limites à la puissance et à la bonté divines?

Un professeur de mathématiques, M. Encontre, dit dans une lettre fort remarquable sur Platon : «Le savant M. Dupuis com-« mence par une assertion singulière, le « volumineux ouvrage de l'*Origine des* « *Cultes*. Il doute si Dieu existe; mais il « est certain que, même en admettant son « existence, Dieu n'a pu se révéler aux « hommes. J'admire l'indulgence de ces

« docteurs qui veulent bien permettre à « Dieu d'exister, sous condition qu'il se « taira. »

L'opinion du déiste est-elle conforme aux intérêts du genre humain? Les plus impies d'entre les sophistes déclarent que l'Évangile renferme une morale pure : cet éloge est fort au-dessous de la vérité. Dans l'Évangile sont exprimés, de la manière la plus positive, tous les préceptes qui nous font un devoir de vivre en frères, de respecter le malheur ; de soutenir la faiblesse, de révérer la vertu pauvre, de braver le vice puissant. Ce livre est-il inspiré par la Divinité ? est-il sorti de la main des hommes? Prenez garde à votre réponse. Si l'Évangile est émané de Dieu, à quelque degré d'oppression et d'avilissement que descendent jamais les hommes, ils pourront toujours retrouver leurs titres écrits en caractères sacrés ; toujours des voix courageuses pourront, en récitant des passages du livre

divin, réclamer les droits de l'humanité : toujours le chrétien pourra faire pâlir les tyrans, en secouant la poudre de ses souliers. Si l'Évangile est un ouvrage ordinaire, la garantie céleste que nous possédions n'existe plus; cet ouvrage peut être attaqué, défendu, détruit comme tout autre.

Il est temps que la philosophie s'élève au-dessus des vaines considérations de parti, et respecte tout ce qui est respectable. Un des plus beaux génies que la France ait produits, Voltaire est digne de la reconnaissance publique lorsqu'il se borne à combattre la superstition, l'intolérance, le fanatisme : c'est alors qu'il déploie la supériorité de sa raison; et l'on serait absurde en s'imaginant qu'il est toujours un écrivain passionné. Je suis frappé de cette phrase qui se trouve dans la première lettre où il parle à d'Alembert de la mort des Calas. *Pour l'amour de Dieu*, lui dit-il,

rendez aussi exécrable que vous le pourrez le fanatisme qui a fait pendre un fils par son père, ou qui a fait rouer un innocent par huit conseillers du roi. Cette phrase impartiale, ce dilemme inévitable offre un modèle de raisonnement juste et de noble attaque contre un horrible fléau. Mais Voltaire conçut le projet insensé d'anéantir le christianisme. Au milieu de l'enthousiasme qu'excitaient la magie de son talent, le charme toujours nouveau de ses productions variées, au milieu des applaudissemens dont l'enivraient les jeunes gens, les femmes, les philosophes et les rois, il semble avoir cherché quelle est l'entreprise la plus difficile qu'un homme puisse tenter. Quelques siècles plus tôt, il eût voulu peut-être fonder une religion; dans son siècle, il voulut en détruire une. Son génie, ses chefs-d'œuvre exciteront à jamais l'enthousiasme des amis des lettres et de la gloire française; mais

sa philosophie légère n'est pas celle qu'adoptera l'Europe.

Au surplus, un fait bien remarquable c'est qu'un des plus grands, et peut-être le plus grand résultat de tous les efforts de Voltaire, est un service rendu à la religion catholique. En général, on observe d'une manière si superficielle que mon assertion étonnera la plupart des lecteurs; il n'en est pas moins facile de la démontrer. Dans la révolution, le catholicisme fut proscrit : quelques-uns des hommes qui gouvernaient, songèrent à mettre un puissant obstacle au retour du culte banni, en établissant le protestantisme en France. L'influence obtenue par Voltaire rendit leur projet inexécutable; elle avait appelé le ridicule sur toutes les sectes chrétiennes, elle avait répandu l'indifférence : les places arrachées aux ministres catholiques, restèrent vides ; ils y rentrèrent sans efforts après la tempête.

Comment approfondirons-nous les théories philosophiques, si nous ne savons pas même observer les faits qui se passent sous nos yeux? Il est des gens d'un esprit assez frivole pour être intimement persuadés que le christianisme n'existe plus. Selon eux, les démonstrations qui semblent annoncer le contraire, prouvent seulement l'hypocrisie ou la crédulité d'un certain nombre d'individus ambitieux ou faibles. Leur opinion peut sans doute paraître vraie, si l'on ne considère que telle société, tel coin de terre; mais que nos regards embrassent l'Europe, et nous verrons bientôt une foule de personnes éclairées que le christianisme anime et dirige. Je prends un exemple chez un peuple qui se pique de dédaigner les préjugés et qui a produit de très grands philosophes. Il existe à Londres une Société Biblique, fondée en 1804: depuis son origine, c'est-à-dire en dix-neuf ans, elle a dépensé pour

concourir à la propagation du christianisme près de 27 millions de notre monnaie ; elle a fait traduire les livres saints en cent quarante langues ou dialectes (9) ; elle a distribué ou fait distribuer bien au-delà de six millions d'exemplaires de la Bible ou de l'Évangile ; elle est affiliée dans les différentes parties du monde à quatre-vingt-seize sociétés centrales, autour desquelles se groupe un nombre de sociétés auxiliaires et d'associations bibliques, tellement considérable qu'il est impossible de l'évaluer avec justesse ; en Angleterre seulement, on compte près de trois mille réunions secondaires. Il n'est pas permis d'ignorer des faits aussi remarquables, quand on veut parler sur des sujets qui exigent que l'on connaisse l'état de la civilisation et le mouvement de l'esprit humain.

Nous devons à l'Évangile, considéré avec les seules lumières de la raison, deux immenses bienfaits. L'Évangile offrit au

monde un corps de morale plus pur que tous ceux qui existaient. On ne peut dire, à la vérité, qu'il ait apporté aucune maxime de morale pratique absolument nouvelle; mais sa supériorité sur les plus sages écrits des anciens philosophes n'en est pas moins incontestable. Ces philosophes vivaient dans des contrées souillées par l'esclavage, et leur esprit s'élevait difficilement à l'idée la plus importante, à l'idée féconde que tous les hommes sont frères : quelques phrases éparses dans leurs ouvrages, indiquent cette vérité; mais elle n'est point fondamentale pour eux, tandis qu'elle est une des bases de la morale évangélique, et qu'elle sort de toutes les parties du livre écrit au nom du père commun des hommes.

Le second bienfait complète le premier. Dans les états où régnait le polythéisme, la morale, entièrement séparée de la religion positive, n'était enseignée qu'au petit nom-

bre d'adeptes qui fréquentaient les savantes écoles des philosophes. Un changement prodigieux, un changement dont les effets sont incalculables, s'opéra quand le christianisme vint unir un enseignement moral à la religion publique. Bientôt des milliers de voix annoncèrent à toutes les classes de la société, des idées utiles pour la conduite de la vie; les gens les plus obscurs entendirent des préceptes dictés par la plus haute sagesse; la dignité humaine s'en ressentit, et par ce fait seul que la lumière était portée à tous, une sorte d'égalité et une fraternité réelle commencèrent à s'établir parmi les hommes.

La philanthropie est née du christianisme, dont le double bienfait, dans ses rapports avec l'ordre social, est une morale fraternelle universellement annoncée. Philosophes, soyez religieux et respectez la foi chrétienne; théologiens, approuvez ou du moins tolérez tous les systèmes de

philosophie complets, en les regardant comme des moyens de nous préparer à de plus hautes lumières.

CHAPITRE XIX.

SI L'ON PEUT ESPÉRER DES AMÉLIORATIONS DANS LE SORT DES HOMMES.

Tout change, et dans le mouvement universel des êtres, le genre humain est soumis à la double influence du temps et de sa propre activité; mais a-t-il une marche progressive, avance-t-il vers un but, de manière qu'on doive espérer pour lui sur la terre des destinées meilleures, ou ne fait-il que tourner continuellement dans un cercle, revenant au point d'où il est parti, pour s'en éloigner de nouveau, et pour y revenir encore?

Il faut observer nos facultés, nos divers travaux, et leurs résultats. Je vois d'abord, avec une extrême surprise, que l'imagination si vive, si féconde, est cependant de toutes les facultés de notre esprit, celle dont les productions se trouvent circonscrites dans les bornes les plus étroites. La poésie, les beaux-arts, heureux enfans de l'imagination, naissent, prospèrent, déclinent, périssent chez un peuple; ils renaissent chez un autre pour offrir les mêmes phénomènes; et l'on ne peut dire que dans les dernières contrées qui en jouissent, les poètes et les artistes obtiennent sur leurs devanciers une évidente supériorité. Quelques écrivains ont développé avec beaucoup de talent une opinion contraire ; ils ont prétendu que la littérature moderne surpasse la littérature ancienne; mais ces écrivains, séduits par un ingénieux système, me paraissent plus jaloux de lui prêter des charmes que de rendre hommage à la vérité. La poésie, en

parcourant la Grèce, l'Italie et la France, a déployé dans ces divers états des richesses à peu près égales : on peut prendre indistinctement des vers d'Euripide, de Virgile ou de Racine, pour montrer à quel point de perfection il est donné au génie de parvenir dans cet art brillant. Le goût particulier d'un peuple lui fera préférer ses compositions dramatiques à celles de tous les autres; mais soyons sans partialité, et nous jugerons qu'on n'a point surpassé les Grecs dans l'art de faire goûter aux spectateurs de vives et nobles émotions : on compose différemment sans composer mieux. Non, la littérature n'a point une marche progressive; elle décrit un cercle. Le peuple qui succède à ceux qu'abandonne la gloire littéraire, ne continue pas leur ouvrage ; il le recommence.

Des travaux plus sérieux présentent un phénomène très différent. Le pouvoir que l'homme a de recueillir des faits, de les

comparer et d'en tirer des conséquences, de créer ainsi des sciences fécondes en applications utiles, ce pouvoir s'exerce sur un domaine immense dont il est impossible d'assigner les limites. Ajoutons que dans les lettres, les travaux sont individuels; et que dans les sciences, ils se font en commun. Les richesses scientifiques, amassées chez tous les peuples, et dans tous les âges, forment un trésor que nos contemporains grossissent du produit de leurs veilles, et que nos neveux continueront d'accroître. La marche des sciences est progressive : c'est du point où sont arrivés nos prédécesseurs que nous partons pour aller plus loin.

Sans doute, plusieurs découvertes se sont perdues; des faits et des procédés connus dans les temps reculés sont ignorés de nos jours. Mais, d'une part, ces pertes sont probablement faibles; de l'autre, l'avenir ne peut en craindre de semblables.

Le génie, par les progrès de ses découvertes, a trouvé les moyens de perpétuer ses œuvres : l'imprimerie et la gravure transmettront indéfiniment les inventions précieuses. Ni les ravages des conquérans, ni les révolutions intestines qui dévorent les peuples, ni les efforts des plus aveugles tyrans, ne sauraient désormais anéantir les lumières. Il existe dans toutes les parties du monde, des archives où toutes les connaissances humaines ont été mises en dépôt. Une contrée civilisée, une seule échapperait aux barbares, qu'elle deviendrait pour toutes les autres l'arche de salut. L'homme ne peut plus détruire l'ouvrage de l'homme; et pour anéantir les sciences, il faut qu'une révolution physique bouleverse le globe jusqu'en ses fondemens.

Un être borné dans ses moyens d'actions, ne pouvant produire que des effets également bornés, il est évident que les progrès des sciences et des arts industriels ne

seront pas infinis; mais tout annonce que l'esprit humain s'exercera pendant une longue suite de siècles, avant d'arriver aux limites que l'Éternel a posées, et qu'il ne nous sera jamais donné de franchir. En écrivant des conjectures sur les progrès possibles des sciences, on s'expose au double danger de rester fort au-dessous de la vérité, et de passer pour un rêveur. Cependant, on peut présumer que nos successeurs s'élèveront à des découvertes aussi fécondes, aussi puissantes pour avancer la civilisation, que l'ont été la découverte de l'imprimerie et celle de la boussole. Un officier d'artillerie a, dit-on, trouvé les moyens de mettre un navire destiné au commerce en état de détruire un vaisseau de guerre. Quelle influence cette invention exercerait sur la liberté des mers! De simples perfectionnemens, et même de simples applications de ce qui existe, par exemple, de la lithographie et du télégraphe, auront

peut-être un jour des résultats incalculables.

Les progrès des sciences morales et politiques sont plus difficiles et moins évidens que ceux des sciences physiques et mathématiques. Celles-ci, s'exerçant sur la matière inerte, le champ de leurs observations est stable; l'expérience constate aisément l'utilité de leurs découvertes; et pour en faire des applications certaines, il suffit de calculs exacts. Les sciences qui traitent de l'homme et de la société, s'exercent sur des sujets mobiles, moins soumis aux sens qu'à la pensée; les données qu'exige la solution de leurs problèmes sont nombreuses, compliquées et délicates à saisir. Les faits qu'on recueille pour servir de base aux sciences dont je parle, étant sujets à des interprétations différentes, les théories qui en résultent ne persuadent pas également tous les esprits; et lorsqu'elles sont démontrées, combien de circonstances viennent

modifier, contrarier, repousser leurs applications! Enfin, une mystérieuse loi de la nature veut que presque toujours les hommes nés pour répandre de nouvelles lumières, soient persécutés par leurs semblables. Ils blessent l'amour-propre, ils froissent des intérêts; les intérêts et l'amour-propre se vengent. Si des vérités mathématiques ont valu des persécutions à ceux qui les avaient découvertes, le danger est plus imminent lorsqu'il s'agit de vérités qui par leur nature sont moins évidentes, et qui touchent à des intérêts plus étendus et plus graves. Aussi, beaucoup d'observateurs paisibles, craignant l'animosité des partis, n'osent hasarder leurs idées, abandonnent la plume aux mains vénales ou factieuses; et l'on est privé d'ouvrages qui seraient précieux, car ils seraient écrits de bonne foi. Toutes ces causes réunies expliquent suffisamment pourquoi les progrès des sciences morales et politiques sont les moins rapides. Cepen-

dant pour ces sciences, ainsi que pour les autres, il est évident que les générations successives peuvent profiter des lumières et même des erreurs de celles qui les ont précédées, qu'elles peuvent par conséquent s'éclairer toujours davantage, et multiplier les résultats pratiques des découvertes utiles.

Le raisonnement prouve donc que l'espèce humaine est susceptible d'être améliorée; mais remarquons-nous en elle des progrès véritables? L'expérience vient-elle confirmer une théorie féconde en espérances? Pour juger cette question, on ne doit pas considérer des détails auxquels il est toujours facile d'en opposer d'autres; on ne doit pas s'arrêter à des actes isolés, quelque grande que paraisse leur importance; c'est un vaste ensemble de faits qu'il est nécessaire d'embrasser. Je remonte vers les temps anciens; je considère l'Europe à l'époque la plus brillante des arts de la Grèce et de la gloire de Rome;

je traverse les siècles de barbarie, et redescends jusqu'à nos jours. Je vois, à toutes les époques, des crimes affliger le monde et déshonorer les hommes. Le sang et les larmes ont coulé dans tous les âges et sur tous les points de la terre. Nos temps modernes, ainsi que les anciens, ont produit d'exécrables atrocités; et cependant l'observateur impartial, en comparant les diverses époques, doit reconnaître qu'il y a des améliorations dans le sort des Européens. Jamais l'aisance ne fut aussi répandue, jamais l'Europe n'offrit autant d'hommes passablement vêtus, logés et nourris, exerçant librement leurs facultés, et recueillant les fruits de leur industrie; jamais les mœurs ne furent aussi généralement douces et bienveillantes; jamais l'opinion n'éleva moins de barrières entre les peuples. Les faits qu'on peut m'opposer seraient très probans, si je soutenais l'existence d'un bien absolu; ils ne sauraient détruire ce

que je dis sur la réalité d'un bien comparatif. L'Attique si fameuse, l'Attique avec ses orateurs, ses poètes, ses artistes et ses nombreux esclaves qui servaient une poignée de citoyens, offrait à la totalité de ses habitans moins de bonheur que n'en présente aux siens la province de l'Europe la plus ignorante et la plus mal gouvernée, mais où le christianisme a détruit l'esclavage.

Assurément nos mœurs, nos usages, nos lois peuvent être l'objet de censures très judicieuses. Que dois-je en conclure ? L'Europe est vieille, dit-on. Cette idée est, selon moi, une des plus fausses que puisse énoncer un esprit superficiel. L'Europe est à peine échappée à la barbarie; ses malheurs, ses préjugés et sa turbulence n'ont encore annoncé que l'enfance et la jeunesse de ses peuples.

Les progrès de l'espèce humaine vers une meilleure situation morale seront nécessairement très lents. S'il faut des années

pour l'éducation d'un homme dont la vie est courte et sur lequel on a tant de moyens d'agir, quel espace de temps doit exiger l'éducation des peuples? Toutefois, l'activité de l'esprit humain atteste qu'il produira tout ce qu'il est capable de produire. L'époque où il prendra ses plus nobles développemens ne saurait être prédite, mais ces développemens se manifesteront, parce qu'ils sont conformes à la nature des choses.

Quand, occupé du sort des hommes, on montre dans un avenir lointain des jours plus heureux, il est des gens qui s'écrient avec découragement : *Mais nous n'y serons plus !* Eh! qu'importe que nous n'y soyons plus? Étranges philosophes, vous ne rendez donc un service que pour en toucher matériellement le salaire! Combien de vieillards regardent avec intérêt de jeunes arbres qui ne leur prêteront jamais d'ombrage, mais sous lesquels il voient en imagination se reposer leurs enfans! Vous,

que le sort du monde semblait occuper, vous dédaignez les améliorations dont vous ne pourrez recueillir les fruits. Triste résultat d'une fausse philosophie! Quelque système de morale que vous adoptiez, élevez-vous aux plus hautes pensées; songez qu'une intelligence infinie, en vous plaçant sur la terre, vous chargea de contribuer au bonheur de vos semblables, et que vous devez bientôt aller rendre compte de cette mission. Celui qui ne sait point que telle est sa destination, ignore la science de la vie; il cherche péniblement sa route, il ne voit pas son but, il se heurte contre les obstacles; cet homme est un aveugle dans le monde moral.

Sans doute à quelque degré d'amélioration que parvienne l'espèce humaine, sa faiblesse lui sera toujours rappelée par des vices et par des malheurs : la félicité pure n'appartient qu'à la patrie céleste. Je crois au perfectionnement, non à la perfection

future des sciences: jamais elles n'atteindront complètement la vérité; mais sur la route elles nous enrichiront de précieuses découvertes. La métaphysique, par exemple, cette science génératrice des autres sciences, la métaphysique me paraît fort incertaine dans l'analyse de nos facultés. Les écrits si nombreux et si divers publiés sur cette analyse, me persuadent qu'on ne formera jamais un système d'idéologie qui présente à tous les esprits justes les caractères de l'évidence. Quand je lis des métaphysiciens célèbres, chacun d'eux, tour à tour, me fait dire : Il est possible que les choses se passent comme il le prétend; mais je ne saurais en conclure qu'elles ont lieu réellement ainsi. C'est ce que l'impartialité dira dans tous les temps aux plus ingénieux idéologues. Il n'en est pas moins vrai que leur science a fait et doit faire encore d'admirables découvertes: elle donne de grands moyens pour avancer les sciences et pour

diriger les hommes; elle rend d'immenses services, elle crée les méthodes. Demander pourquoi, sous certains rapports, elle a tant d'obscurité, pourquoi, sous d'autres rapports, elle jette de si vives lumières, c'est demander pourquoi l'homme réunit tant de faiblesse et de génie.

La première condition, pour avancer la civilisation sur la terre, c'est que la morale soit plus répandue et plus fidèlement pratiquée. Des écrivains mécontens de leur siècle, ont prétendu que nos sciences et nos arts sont funestes aux mœurs. Si, d'un côté, je vois que l'industrie multiplie les besoins, complique les intérêts et fournit de nouveaux alimens aux passions ambitieuses, d'un autre côté, je suis frappé de voir que les peuples sans arts, sans besoins, ont des mœurs farouches, et qu'ils préfèrent la rapine au travail: ce qui caractérise les sauvages, c'est la paresse et la férocité. Mais on dira peut-être qu'il ne faut cher-

cher l'état le plus convenable à l'homme, ni dans les forêts, ni dans les capitales; et, pour modèles, on citera des peuplades innocentes, heureuses, telles qu'en offrent aux regards du voyageur quelques vallées de la Suisse. Je sais goûter le charme des récits qui me font habiter un moment ces humbles vallées; et je bénis la Providence d'avoir rendu le bonheur si facile. Toutefois, ce n'est pas avec une imagination romanesque qu'il faut discuter les intérêts de l'humanité. Les peuples ne peuvent rester éternellement chasseurs ou pasteurs; l'industrie se développe et leur donne une nouvelle existence. Pour les améliorer, il faut étudier les ressources que présente leur situation; et non se livrer à des regrets, à des rêves, vains sujets d'idylles et d'amplifications. Pour donner aux peuples industrieux autant de bonheur que le comporte leur nature, il faut employer deux moyens qui ont entre eux des rapports intimes; il

faut rendre l'aisance aussi générale qu'il est possible, et répandre les lumières.

Expliquons ces derniers mots : beaucoup de personnes en ont abusé ; ils inspirent des préventions à beaucoup d'autres. On s'abuse étrangement si l'on croit que, pour répandre les lumières, on doive chercher à faire de tous les hommes des beaux-esprits et des savans. L'instruction serait portée au plus haut degré dans le pays où chaque individu saurait tout ce qu'il a besoin d'avoir appris pour remplir en ce monde sa destination particulière. Ainsi, dans les états industrieux, riches, où les intérêts sont compliqués, où l'intelligence déploie une activité prodigieuse, pour juger ses intérêts, pour diriger cette activité, il est essentiel que ceux qui prennent part au gouvernement aient des lumières très étendues, qu'ils joignent à la supériorité de fait, cette autre supériorité que donnent de vastes connaissances et des vues élevées. Il faut que les

lumières soient répandues à différens degrés dans les différentes classes de la société. Si les hommes destinés aux travaux manuels sont engourdis par une épaisse ignorance, vous n'aurez que des agriculteurs routiniers et des ouvriers inhabiles. La plupart de ces gens-là ne seront pas aussi bons chefs de famille qu'ils devraient l'être; on pourra les rendre superstitieux, fanatiques, on n'en formera pas des chrétiens. Un grand nombre de faits incontestables parlent en faveur de l'instruction populaire. Voyez quels changemens heureux elle a produit dans l'Écosse (10); voyez en Allemagne, quelle supériorité d'industrie et de mœurs ont les provinces protestantes. Pourquoi n'imiterions-nous pas de nos rivaux tout ce qu'ils font de bien? Pourquoi leur laisser sur nous des avantages que nous pouvons leur ôter sans leur nuire? On me persuadera difficilement que notre religion exige qu'on distingue à la mauvaise culture des terres

un village catholique d'un village protestant.

Je l'ai déjà dit, il existe dans l'univers une lutte entre la force physique et la force morale. Un des plus redoutables agens de la force aveugle, est la multitude ignorante. Sans cesse elle propage les vices, les crimes; et dans de grandes circonstances, elle est lancée contre les gens de bien, tantôt par les despotes, tantôt par les factieux. C'est l'affaiblir, c'est la diminuer en nombre, que d'instruire les hommes. A mesure qu'on répand de sages lumières, on accroît ici-bas l'influence de la force morale, et l'on restreint celle de la force physique.

Certes, l'instruction imprudemment dirigée peut devenir funeste; on doit considérer l'enseignement, non comme un but, mais comme un simple moyen; le but est la propagation de la morale. On seconde mes vœux lorsqu'on introduit dans un état les meilleures méthodes pour enseigner à lire.

Mais, si les hommes qui les introduisent ne songent pas à choisir, et au besoin à composer les livres qui seront nécessaires à la génération sortie de leurs écoles, je juge qu'ils ont un zèle peu éclairé, et que dans leurs idées confuses, ils prennent un moyen pour un but. Si le mal est plus grand, si, tandis que les uns se bornent à l'enseignement de la lecture, d'autres impriment avec profusion et vendent à vil prix des contes bizarres, absurdes, ou des pamphlets impies, obscènes, je frémis des ravages que peuvent entraîner d'aussi coupables folies. Je préférerais une ignorance totale à ces fausses lumières; comme j'aimerais mieux chercher au hasard quelques alimens dans les bois que d'accepter des mets empoisonnés. Mais si les amis de l'humanité qui fondent des écoles, distribuent l'Évangile, s'ils répandent des livres qui contiennent des notions sur les devoirs sociaux ou sur les arts utiles, je dis : L'in-

struction prépare à ce peuple des destinées meilleures, et de tels efforts seront bénis par la Providence.

Ah! sans attendre le perfectionnement futur des sciences, si nous profitions des découvertes qui existent déjà, combien d'améliorations on verrait s'opérer! Autrefois, et jusque dans le siècle dernier, une sévérité révoltante présidait à l'éducation. Les principes de Plutarque et de Montaigne, sur l'instruction du jeune âge, étaient goûtés seulement par quelques bons esprits; Jean-Jacques vint les seconder, et son éloquence changea le cours des idées. Alors, on rougit d'avoir si long-temps désolé l'enfance et tourmenté la jeunesse; mais, comme si nous ne pouvions vivre que dans les extrêmes, et fuir un danger qu'en nous précipitant dans un autre, la mollesse remplaça la sévérité: on eut recours à des jeux qui ne pouvaient donner ni l'habitude ni le goût du travail; on déguisa si bien l'étude

qu'elle finit par disparaître. Tandis qu'on s'égarait par une route nouvelle, quelques hommes, dignes de la reconnaissance publique, ont employé leurs veilles à chercher les meilleurs moyens de transmettre des idées à la jeunesse; et leurs méthodes qui, sans exciter l'ennui, sollicitent puissamment l'attention, se trouvent exemptes des deux vices contre lesquels je viens de m'élever.

Nulle part je ne vois un système complet d'instruction; mais nous possédons plusieurs parties d'un bon système, et l'on pourrait dire que les découvertes les plus difficiles sont faites. S'agit-il des connaissances élémentaires? Il y a d'excellentes méthodes pour enseigner la lecture, l'écriture et le calcul. Le premier enseignement se trouve complété par l'invention du dessin linéaire, qui, répandu chez un peuple, exercerait sur son industrie la plus heureuse influence. *

* Pestalozzi paraît avoir eu la première idée du

Si nos regards se dirigent vers des connaissances plus élevées, nous admirerons la méthode donnée par M. Ordinaire pour l'enseignement des langues. L'étude du latin peut être abrégée de plusieurs années, au grand avantage de l'étude des sciences, que, dans notre état de civilisation, il n'est plus permis de négliger. Je le dis avec assurance : la nouvelle méthode, fondée sur la découverte de l'ordre logique dans lequel il faut présenter les idées aux élèves, opérera tôt ou tard, en Europe, la réforme que tous les esprits éclairés desirent dans l'instruction publique.

Les bonnes méthodes ne sont point encore répandues; pour les connaître, il faut chercher les écoles où elles sont en usage; et bientôt on s'étonne du peu d'intérêt qu'elles obtiennent. Vous pouvez voir les

dessin linéaire; M. Francœur en a fait réellement un art.

exercices du corps gradués avec soin et réduits en art. De sages observateurs vous diront que cette gymnastique n'est pas moins utile aux mœurs qu'à la santé; et peut-être, sans vous livrer à des idées exagérées, penserez-vous que les pères sont coupables de la négliger dans l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans.

Pourquoi dédaignerais-je de faire mention d'un art agréable, pour lequel plusieurs méthodes ont été récemment imaginées? Je pourrais montrer combien il serait facile aujourd'hui de rendre général le goût du chant, et quelle en serait l'influence. Je me borne à dire que, dans les écoles où la méthode de M. Wilhem est introduite, je n'ai jamais entendu sans attendrissement ces chants mêlés au travail, ces paroles morales mises sous des airs simples, et ces voix si pures qui chantent en chœur des prières.

Nous possédons quelques élémens d'une

sage éducation; mettons-les en œuvre, et bientôt nous en découvrirons d'autres. Oh! si la philanthropie éclairait nos instituteurs et dirigeait nos écoles, quelles améliorations offriraient les générations successives! On ne sait pas combien l'homme peut avoir d'idées justes et de sentimens élevés, car on a pris jusqu'à présent bien peu de soin pour le former.

Que jamais le découragement ne s'empare des cœurs droits qui desirent le bien général. Le raisonnement et les faits prouvent que le genre humain ne tourne point dans un cercle éternel, et que par conséquent il peut s'améliorer : il n'avance pas constamment en ligne droite; quelquefois il recule, souvent il décrit des lignes courbes; mais il fait quelques progrès, et quoique avec lenteur, il avance vers de meilleures destinées.

CHAPITRE XX.

CONCLUSION.

En méditant sur les moyens d'améliorer le sort des hommes, on éprouve pour l'auteur des êtres un sentiment de reconnaissance, de respect et d'amour. Que sont tous nos faibles moyens de propager la morale, comparés à ceux que l'Éternel s'est réservés pour la répandre et la maintenir sur la terre? L'efficacité des soins de la nature et le pouvoir des nôtres, diffèrent de toute la distance qui existe entre la force du Créateur des mondes et la faiblesse des êtres créés.

Pour que la race humaine subsistât, il

était nécessaire qu'elle ne pût violer toutes les lois morales : la volonté divine y pourvut. Ces lois sont inhérentes à notre organisation, elles parlent à nos cœurs; et sur cette révélation première, universelle, repose la durée du monde.

Cependant, des générations se dépravent, se chargent de crimes; elles vieillissent, passent, et sont remplacées par des générations nouvelles qui rapportent sur le globe la pudeur, le désintéressement, la générosité, la franchise. Ces qualités heureuses sont quelque temps garanties de la contagion par le charme qui les environne et le respect qu'elles inspirent. Si l'enfance et la jeunesse ne reçoivent qu'une éducation très imparfaite, du moins éloigne-t-on de leurs yeux la plupart des exemples funestes. Combien de pères enseignent à leurs fils des principes que leurs actions démentent! combien donnent à leurs enfans, contre l'ambition, l'intérêt et l'orgueil, des préceptes qu'ils se-

raient désolés de les voir un jour s'obstiner à suivre sur la scène du monde! La maison paternelle est un temple où le feu nécessaire à la vie morale s'entretient, alors même qu'il n'est pas attisé par des mains très pures.

Ainsi, la Providence met en œuvre de puissans moyens pour conserver les nobles véhicules de la civilisation. Tous les hommes qui font un digne usage de leurs talens, secondent ses vues bienfaisantes; tous, depuis les législateurs qui par des institutions protectrices, apaisent les discordes, adoucissent la misère, dissipent l'ignorance, jusqu'à ces poètes frivoles qui mêlent parfois des vérités à de riantes chimères. La nature ne nous a-t-elle départi aucun talent remarquable, nous pouvons encore seconder ses vues. La plus grande somme de bien produite sur la terre est due à des êtres sans nom, dont l'existence utile, mais obscure, passe et n'est point aperçue. Une

bonne action qui semble ignorée, finit souvent par exercer au loin son influence : lorsqu'on jette une petite pierre dans un fleuve, un cercle léger se forme à la surface des eaux, il en produit un second, celui-ci un troisième, et l'on voit des cercles toujours plus larges s'étendre vers les deux rives.

Près de terminer cet écrit, résumons quelques idées.

L'espèce humaine est susceptible de s'améliorer; elle ne peut y parvenir qu'en respectant les lois morales.

Tout homme de bien est chargé de répandre l'amour de ces lois. Pour remplir sa mission, qu'il fasse d'abord régner en lui-même les principes qu'il veut inspirer à ses semblables.

Des notions vagues sur la science de la vie ne suffisent point. Il faut avoir une doctrine morale pour donner de l'ensemble à

ses pensées, et pour se diriger avec fermeté vers un but.

Plusieurs doctrines se présentent : écartons celles qui sont défectueuses, incomplètes; respectons toutes les autres, et que notre choix ne nous rende injustes envers aucune. Les esprits exclusifs causent beaucoup de mal, empêchent beaucoup de bien.

Soyons religieux. L'homme est faible même avec un appui céleste ; que serait-il sans la confiance en Dieu ?

Cherchons à prouver la justesse de notre doctrine par la droiture de nos actions, plus que par la force de nos argumens. N'oublions jamais que la véritable philosophie interdit les discussions subtiles et les débats violens. (11)

Après avoir étudié toutes les théories données par les sages, un esprit juste est toujours ramené à sentir la prééminence de la morale pratique. Je conçois l'Éternel jugeant nos actions; je ne puis me le repré-

senter prononçant sur la doctrine de Locke et sur celle de Kant.

Une des plus fortes preuves de notre immortalité est, selon moi, l'ardent desir que nous éprouvons de connaître la vérité, et l'impossibilité où nous sommes de satisfaire ici-bas ce désir. Dieu ne nous a permis de voir jusqu'à l'évidence qu'un petit nombre de vérités, nécessaires les unes à notre vie physique, les autres à notre vie morale. J'en conclus que plus l'homme aura, dans ce séjour d'épreuves, conformé ses actions aux vérités morales dont il a l'intime connaissance, plus dans un autre univers, il approchera de la source immuable de toute vérité.

FIN.

NOTES.

(1) La philosophie de Platon a été diversement interprétée. Il ne faudrait pas en être surpris, alors même que l'auteur eût exposé ses idées avec plus d'ordre. L'amour-propre, qui nous donne tant de confiance dans notre sagacité, et qui nous fait mettre dans nos jugemens tant de précipitation, nous empêche de sentir à quel point il est difficile de concevoir parfaitement un écrivain: je m'arrête un moment sur ce sujet.

Lorsqu'un homme qui s'entretient avec nous, développe la théorie d'une science, combien n'a-t-il pas de moyens pour nous transmettre avec clarté ses pensées! La liberté de la conversation lui permet d'entrer dans des détails minutieux; d'employer des comparaisons familières; les inflexions de sa voix nous indiquent le degré d'importance qu'il attache aux

diverses idées qu'il énonce; il lit dans nos regards l'effet qu'il produit sur nous, et passe avec rapidité ou s'arrête sur une opinion, selon qu'il sent le besoin de ne pas nous fatiguer ou de nous éclairer davantage. Cependant nous avons quelquefois peine à le comprendre, et nous sommes obligés de lui demander des explications. Quand les pensées d'un auteur sont privées de tous ces secours, quand elles nous sont abandonnées sur un papier muet, qui seul les présente à nos yeux, combien n'est-il pas incertain que nous puissions toujours en saisir le sens exact! Avec la plus grande impartialité et la plus forte attention, nous devons fréquemment nous tromper. Souvent un auteur que nous critiquons, s'il était présent, pourrait nous répondre : Vous parlez à merveille; mais je n'ai jamais pensé ce que vous me faites dire.

Platon, au lieu de réunir ses idées en un corps de doctrine, les a répandues dans plusieurs dialogues. Ce défaut d'ordre ajoute à la difficulté de bien comprendre sa théorie; je suis loin cependant de croire qu'elle soit inintelligible. Il ne peut exister, ce me semble, que trois opinions plus différentes en apparence

qu'en réalité, sur la question de savoir quel est le principe moral de Platon. C'est, ou le desir de ressembler à Dieu, ou le desir de donner à toutes les facultés de l'âme un harmonieux accord, ou enfin le desir de se conformer aux idées archétypes morales. Ces opinions assurément ne sont pas identiques; elles peuvent faire classer la philosophie platonicienne dans différentes sections du tableau que jai tracé. Mais observons d'abord que toutes ces opinions se fondent sur des passages de l'auteur grec, et que chacune d'elles peut être soutenue en l'appuyant de citations assez nombreuses. Observons ensuite qu'elles n'ont rien d'opposé, ni de contradictoire; et que, par conséquent, elles sont susceptibles d'être conciliées.

Cette dernière assertion blessera les philosophes à systèmes exclusifs; cependant elle est vraie. Les opinions dont il s'agit peuvent être conciliées d'autant plus facilement que Platon n'a point forcé les conséquences de ses principes. Par exemple, il veut qu'on obéisse à l'idée du bien absolu; mais il nous invite à jouir du bonheur qui suit l'accomplissement du devoir. Ce sage ne rejette aucun des mobiles qui doi-

vent exercer sur nous une utile influence.

En général, les exagérations attribuées à Platon viennent de ses disciples. Le reproche qu'il ne saurait éviter, est celui de disposer ses admirateurs à s'éloigner de la route de l'observation, en leur faisant goûter le charme des rêveries qu'enfante son imagination poétique.

(2) Je reprocherais à la France de n'être pas assez fière de son Descartes. C'est ce grand homme qui, avec Bacon, a fait succéder les lumières de la philosophie aux ténèbres de la scolastique. On peut ajouter, sans blesser la vérité, que le philosophe français eut la plus grande part à cette heureuse réforme : le nom de Descartes retentissait déjà dans toute l'Europe, lorsque celui de Bacon était à peine connu hors de l'Angleterre.

Le *Discours sur la méthode* est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. On y trouve un certain nombre d'idées qui paraissent aujourd'hui bien communes. Quelle gloire pour l'auteur! Quand il écrivit ces idées, il fallait autant de génie pour les découvrir que de courage pour les énoncer; et c'est lui, c'est son influence

qui les a rendues vulgaires. Jamais on n'offrira de plus sages conseils à ceux qui cherchent la vérité; jamais on ne saura mieux inspirer des pensées justes et des sentimens élevés. Je croirai qu'on s'occupe réellement d'études philosophiques, lorsque je verrai le *Discours sur la Méthode* dans les mains de tous les jeunes gens qui suivent nos facultés des lettres.

La France peut citer avec orgueil des hommes de génie dans tous les genres; mais, si l'on demandait quel est le Français dont les méditations ont exercé la plus vaste et la plus utile influence, c'est Descartes qu'il faudrait nommer. Cependant, combien il est rare que dans nos écoles, dans nos livres, nous lui rendions hommage! il est même difficile de se procurer celui de ses écrits que je viens de citer. Négliger la gloire de Descartes est une monstrueuse ingratitude. Il serait digne du gouvernement de faire imprimer avec luxe les œuvres de ce philosophe, pour en déposer les exemplaires dans toutes les bibliothèques publiques.

(3) On a beaucoup discuté pour savoir si Aristote croyait à l'immortalité de l'âme, et les

érudits ont porté des jugemens différens. Le traité *de l'Ame*, composé par ce philosophe, est d'une extrême obscurité. J'ai parlé de la difficulté qu'il y a toujours à concevoir bien nettement un livre; la difficulté fait plus que s'accroître, elle se change en impossibilité, lorsqu'il s'agit des ouvrages où les anciens traitent des questions purement métaphysiques. La nature des idées abstraites, l'exactitude rigoureuse qu'elle exige dans les expressions, le vague inséparable de tant de mots dont la signification variait dans les diverses écoles, toutes ces causes d'obscurité multiplient à chaque page les énigmes. Nous pouvons donner aux mots que nous traduisons un sens très clair pour nous, très plausible pour nos lecteurs; mais nous n'avons aucune garantie que ce sens soit précisément celui que les auteurs originaux attachaient à leurs expressions. Disons plus : si nos études ne sont pas superficielles, nous acquérons fréquemment la garantie que le sens qui d'abord nous avait paru juste, ne saurait être admis. Ce sens convient pour telle phrase, pour tel chapitre; mais nous voyons bientôt qu'il ne convient point dans telle autre phrase, dans tel autre chapitre;

et nous finissons, après avoir tenté des interprétations multipliées, par reconnaître l'inutilité de nos conjectures et l'impuissance de nos efforts. En disant que nous arrivons à ce résultat, je suppose qu'au milieu de laborieuses recherches, nous avons conservé la bonne foi et l'amour de la vérité; car si nous ne voulons qu'étaler notre érudition, rien n'est plus facile que de voir dans un ouvrage obscur tout ce qu'on veut y voir. Je puis choisir dans le Traité d'Aristote des passages qui prouvent que, selon ce philosophe, l'âme est une (*De Animâ*, lib. 1, c. 9.); d'où je concluerai qu'il la croit indivisible, et destinée à jouir d'une vie éternelle. Je puis choisir d'autres passages, et soutenir que, selon ce philosophe, l'âme est de même nature dans l'homme, dans l'animal et dans la plante; bien qu'elle soit simplement *nutritive* dans la plante, *nutritive* et *sensitive* dans l'animal, *nutritive, sensitive* et *intelligente* dans l'homme (lib. 2, c. 3.). Quelque parti qu'il me plaise de prendre, je saurai donner de l'ensemble à mes idées, je ferai croire aux ignorans que j'ai raison, et peut-être finirai-je par me persuader que j'ai porté la lumière dans un des vénérables édifices

de l'antiquité. Vaines recherches! Les ouvrages des anciens sur la métaphysique pouvaient être fort précieux lorsqu'on avait les moyens de les comprendre; mais aujourd'hui ces ouvrages présentent des espèces de chiffres dont la clef est perdue pour toujours.

(4) Combien de disputes sur les causes finales! Des moralistes en parlent avec enthousiasme, des physiciens les jugent avec dédain. Il faut tout expliquer par elles, disent les uns, et l'on aura la véritable science. Rejetons-les, disent les autres, ou jamais nous n'aurons de véritable science; et ces deux opinions se soutiennent avec des avantages à-peu-près pareils, et ces deux opinions sont également fausses. Si je demande pourquoi le disque de la lune éclaire, et qu'on se borne à me répondre : parce que Dieu a voulu nous donner le secours de ce flambeau dans les ténèbres de la nuit; on ne m'explique point ce que je voulais apprendre. Les réponses de ce genre n'avanceront certainement pas les sciences physiques; et Bacon, dans son ingénieux langage, a raison de comparer les causes finales à ces vierges qui se con-

sacrent au culte des dieux, et qui n'enfantent point. Mais pourquoi le physicien, après des explications savantes, refuserait-il de nous montrer comme une preuve de l'éternelle prévoyance, le cours de cet astre qui, pendant les heures du repos, remplace par sa douce lumière celui dont l'éclat vient animer les heures du travail? On est inconséquent si l'on dédaigne cette seconde explication. Vainement des savans essaieraient-ils de nous enseigner à ne voir que des lois mécaniques dans l'univers; notre esprit est formé pour reconnaître des causes finales. Si l'on disait à ces savans que les globes célestes ne sont pas habités, ils jugeraient cette opinion fausse, par la raison qu'il serait absurde d'imaginer que ces milliers de mondes existent seulement pour offrir à nos yeux une décoration brillante.

(5) Une discussion relative aux opinions de Cabanis s'étant élevée il y a quelques années, je fis insérer dans un recueil périodique le morceau suivant.

SUR CABANIS.

Dans le dernier cahier du *Spectateur*, M. Pa-

*

riset reproche à M. de Bonald de juger légèrement Cabanis, et de se tromper sur les opinions métaphysiques et religieuses de cet homme célèbre. Je n'ai pas encore lu le nouvel ouvrage de M. de Bonald; mais j'ai été souvent affligé de l'erreur des personnes qui voient dans Cabanis un antagoniste des principes religieux : il est utile de dissiper enfin cette erreur, et les amis de la vérité m'écouteront peut-être avec quelque intérêt.

Je n'ai pas connu d'homme dont l'âme fût plus élevée que celle de Cabanis. Son imagination était brillante; son caractère avait quelque chose d'antique et d'idéal. Toujours il rendait meilleurs ceux avec lesquels il conversait, parce qu'il les supposait bons comme lui, parce qu'il avait une entière persuasion que la vérité se répandra sur la terre, et parce que nul soin pour la cause de l'humanité ne pouvait lui paraître pénible. Ses paroles, doucement animées, coulaient avec une élégante facilité. Lorsque, dans son Jardin d'Auteuil, je l'écoutais avec délices, il rendait vivant pour moi un de ces philosophes de la Grèce qui, sous de verts ombrages, instruisaient des disciples avides de les enten-

dre. Des souffrances aiguës éprouvaient souvent son courage : quand les fatigues de l'insomnie altéraient ses traits, la bienveillance était encore empreinte sur sa physionomie. L'unique desir de son âme, celui de faire le bien, se manifestait dans ses travaux, dans ses soins pour une famille digne de lui, dans son affection pour ses amis, dans son empressement à servir quiconque réclamait ou ses conseils ou ses secours. Tel fut ce sage enlevé au milieu de sa carrière, lorsqu'il rassemblait les matériaux d'un ouvrage qu'il devait intituler : *Du Perfectionnement de l'Homme physique et moral.*

Je ne conçois pas les censeurs imprudens qui, au lieu d'examiner comment on peut concilier avec des sentimens religieux les idées physiologiques de Cabanis, se sont empressés de lui prodiguer les injures, et de l'accuser d'athéisme. Ont-ils pu s'imaginer que par une telle imputation contre un tel homme, ils serviraient une cause respectable et sainte ? Si leur imputation est fausse, elle annonce que cette cause a parmi ses défenseurs des gens au moins très inconsidérés. Si leur imputation est vraie, elle prouve qu'on peut la mériter, et pra-

tiquer cependant les vertus sociales. Dans cette alternative, je ne saurais apercevoir ce qu'auront à gagner les adversaires d'un auteur dont l'Europe a remarqué les écrits.

Cabanis eût toutes les espérances d'un homme de bien. Pourquoi ce fait a-t-il été généralement mis en doute ? Quelle preuve sans réplique ai-je à donner de mon assertion ? C'est ce qui va s'éclaircir pour l'intérêt de la vérité et de l'histoire de la philosophie.

Les opinions physiologiques de Cabanis semblent avoir une tendance au matérialisme, parce qu'il pensait que pour soumettre les sciences à des démonstrations rigoureuses, il importe de faire abstraction de plusieurs vérités qui sont sujettes à être controversées; et qui, selon lui, doivent être l'objet de recherches particulières. Au lieu de se porter contre lui à des imputations injustes, il fallait donc simplement examiner les avantages et les inconvéniens de sa méthode. Sans la discuter, je dis avec franchise qu'une méthode différente me paraîtrait plus utile, plus propre à guider notre esprit vers la vérité. Je viens éclaircir des faits, non soutenir toutes les opinions d'un

homme dont je révère le caractère, les intentions et les talens.

Parce qu'un auteur croit nécessaire de diviser des idées en deux classes, il ne s'ensuit pas qu'il juge absurde une de ces classes d'idées. Cabanis pensant qu'il est des questions métaphysiques qu'on doit traiter à part, composa, comme l'annonce M. Pariset, un écrit où se trouve le résultat de ses longues méditations sur des sujets qu'on l'accuse d'avoir négligés.

Je suis heureux de ce qu'il m'est possible d'offrir deux courts fragmens de cet ouvrage inédit. Près de les transcrire, je sens une émotion religieuse; il me semble que, dans cet instant, leur auteur m'approuve de dissiper les erreurs dont il se voit encore l'objet.

Rappelons-nous que lorsqu'on essaie d'expliquer les phénomènes de l'univers, on est toujours obligé d'admettre une cause première, que la question se réduit à savoir si cette cause est aveugle, inhérente à la matière, ou si elle est intelligente, douée de volonté, antérieure au monde visible. Quelle opinion choisissait Cabanis? Ecoutons-le.

« L'homme est exposé à l'action d'une foule

« de causes qui lui sont inconnues..... Habitué « à reconnaître que les mouvemens qu'il exé- « cute avec dessein sont le résultat de ses ju- « gemens et de ses desirs, il suppose naturelle- « ment dans les objets qui se meuvent autour « de lui, ou dans la force invisible dont ils re- « çoivent l'impulsion, cette même faculté de « juger et de vouloir. L'éclair qui fend la nue, « le vent qui gémit dans la forêt, le fleuve qui « court à travers les vallons, la pluie, la grêle, « la neige, qui tombent sur la terre, sont pour « lui des êtres animés, agissans à sa manière, « ou poussés par une main secrète dont la vo- « lonté leur imprime le mouvement. . . . . .

. . . . . .

« L'homme apprend bientôt sans doute que « tous les mouvemens et tous les bruits n'an- « noncent pas de l'intelligence et de la volonté « dans leur cause, au moins dans leur cause « immédiate; mais ce qu'il ne peut concevoir « sans l'une et l'autre de ces deux qualités ou « propriétés, c'est la production d'ouvrages « savans, coordonnés dans toutes leurs parties, « et surtout coordonnées avec d'autres ouvra- « ges du même, ou de différens genres, qui,

« sans leur être unis par des rapports mécani-
« ques, sont arrangés de manière à produire
« concurremment avec eux de nouveaux effets
« empreints des mêmes caractères de combi-
« naison. Il lui suffit de jeter le coup-d'œil le
« plus superficiel sur l'organisation des végé-
« taux et des animaux, sur la manière dont ils
« se reproduisent, se développent et remplis-
« sent, suivant l'esprit de cette organisation
« même, le rôle qui leur est assigné dans la
« série des êtres. L'esprit de l'homme n'est pas
« fait pour comprendre que tout cela s'opère
« sans prévoyance et sans but, sans intelligence
« et sans volonté. Aucune analogie, aucune
« vraisemblance ne peut le conduire à un sem-
« blable résultat; toutes, au contraire, le por-
« tent à regarder les ouvrages de la nature
« comme produits par des opérations compara-
« bles à celles de son esprit dans la création des
« ouvrages les plus savamment combinés, et qui
« n'en diffèrent que par un degré de perfection
« mille fois plus grand; d'où résulte pour lui
« l'idée d'une sagesse qui les a conçus et d'une
« volonté qui les a mis à exécution; mais de la
« plus haute sagesse, et de la volonté la plus

« attentive à tous les détails, exerçant le pou-
« voir le plus étendu avec la plus minutieuse
« précision. »

Cet admirable morceau n'a pas besoin de commentaire. J'ai remarqué avec un vif intérêt, dans le même ouvrage, les opinions de Cabanis sur l'immortalité, sur la persistance du *moi* après la mort, sur la possibilité d'indiquer comment l'être pensant peut conserver l'existence et même le souvenir après la destruction des organes qui tombent sous nos sens. Cette partie de l'ouvrage est entièrement neuve; on y trouve, en faveur de l'immortalité de l'âme, des preuves non connues que l'auteur devait à ses méditations sur l'anatomie et la physiologie.

J'ai goûté une satisfaction pure en rendant hommage à la mémoire de Cabanis. Il m'est doux d'acquitter ainsi une faible partie de ma dette : on n'approchait pas de cet homme de bien sans contracter des obligations envers lui; toujours on lui devait quelques idées élevées, quelques sentimens généreux.

A une époque fatale où, sous un chef ivre de despotisme, on voyait la civilisation près de rétrograder, le séjour habité par Cabanis,

Auteuil, était un des asiles où se réfugiait l'amour de la liberté, le desir d'améliorer le sort des hommes; noble desir, avec lequel il faut vivre et mourir.

Je n'ai qu'un moyen pour indiquer le sentiment profond que mon cœur garde à Cabanis. La France vient de perdre le Nestor de sa littérature. Ducis, mort trop tôt quoique chargé d'un long âge, Ducis m'honora de son amitié. Ceux même qui n'ont pas eu le bonheur de le connaître savent quelle vénération méritaient ses mœurs patriarcales, son désintéressement, sa piété, son courage. Eh! bien, j'aime à réunir dans ma mémoire Cabanis avec lui; je confonds dans mes souvenirs et dans mes regrets ces deux hommes qu'illustrèrent tant de vertus et de talens.

(6) Quelques personnes ont accordé à Spinosa une très grande force de tête; je ne puis partager leur manière de voir. La force de tête imprime aux conceptions d'un écrivain la vérité et la clarté: le système de Spinosa manque essentiellement de ces deux qualités.

Ce qu'il ne faut point contester à cet auteur,

c'est la bonne foi. Ses erreurs étranges excitent une surprise mêlée de regrets, quand on voit quel desir de s'éclairer il montre dans plusieurs parties de ses écrits. Je citerai en l'abrégeant, un morceau où il parle des motifs qui le déterminèrent à cultiver la philosophie. Il y a loin de la route où nous allons le voir entrer, au dédale dans lequel il a fini par s'égarer.

« Après m'être convaincu par l'expérience « que la plupart des choses qui nous inspirent « des craintes, ne sont en elles-mêmes ni « bonnes, ni mauvaises, et ne deviennent fâ- « cheuses que par la manière dont elles affec- « tent notre âme, je pris enfin le parti de « chercher s'il n'existe pas un bien réel, dont « la découverte puisse nous assurer un bon- « heur vif et constant. Je dis à dessein que je « pris enfin ce parti, car j'avais craint d'abord « qu'il ne fût insensé de renoncer à des avan- « tages certains, pour aspirer à d'autres encore « incertains. Je voyais les plaisirs que donnent « les honneurs, les richesses; et je sentais « qu'il me faudrait y renoncer pour atteindre « le but nouveau qu'entrevoyait ma pensée. « J'aurai tort, me disais-je, si le souverain

« bonheur résulte des biens que poursuivent « la plupart des hommes ; j'agirai sagement si « la félicité suprême naît d'une source diffé- « rente. J'examinai tout ce qui flatte les desirs « du grand nombre. Aux plaisirs sensuels suc- « cèdent le dégoût et le repentir. La possession « des honneurs et des richesses, loin de nous « satisfaire, nous contraint à vouloir encore « des honneurs et des richesses. La douleur de « les perdre serait amère ; et pour les obtenir, « il faut abandonner sa liberté, il faut se ren- « dre esclave d'autres hommes, éviter ce qu'ils « fuient et rechercher ce qu'ils ambitionnent. « Mes réflexions m'amenèrent à penser qu'en « adoptant un nouveau genre de vie, je renonce- « rais à des biens qui sont incertains en eux-mê- « mes, pour me diriger vers un autre qui est cer- « tain par sa nature, et qui n'offre d'incertitude « que dans les moyens d'y parvenir. » (*Opera posthuma*, pag. 357. *Tractatus de intellectûs emendatione.*)

L'intelligence humaine est pleine d'obscurité et de contradictions. Il y avait pour ainsi dire deux hommes dans Spinosa : l'un, doux, presque timide, fidèle à la voix du bon sens,

écrivit des observations justes et simples ; l'autre, hardi, à-la-fois savant et rêveur, imagina un système absurde qui blesse la raison et répugne au sentiment.

(7) Il n'est pas toujours aussi facile que le croient les esprits superficiels, de juger si les moralistes ont entre eux de simples disputes de mots, ou si leurs discussions naissent de sujets plus réels et plus graves. Selon les stoïciens, par exemple, la vertu est l'unique bien ; la santé est seulement préférable aux maladies, l'aisance à la misère, la beauté à la laideur, etc. Selon les péripatéticiens, la santé, l'aisance, la beauté, sont des biens ; mais la vertu est le premier de tous. Il est évident que dans l'une et l'autre théorie, le premier rang est donné à la vertu; et que dans aucune, la santé, les maladies, etc., ne sont jugées indifférentes et regardées du même œil. La question se réduit donc à savoir si la santé, l'aisance, doivent être nommées des biens, ou s'il faut se borner à dire qu'elles sont préférables à leurs contraires. N'est-ce pas une vaine dispute de mots, tout-à-fait indigne d'occuper

des sages, dont l'intérêt de l'humanité réclame les méditations et les soins? Cependant les mots étant des signes représentatifs, on ne les change pas sans modifier les idées qu'on réveille. Il ne peut être indifférent d'employer des expressions justes ou fausses, disent à-la-fois les disciples des deux écoles. Mon langage est le seul raisonnable, ajoute le péripatéticien; l'exagération ne pourrait qu'éloigner de la sagesse, en faisant supposer qu'elle excède les forces humaines : la vertu est le bien auquel on doit être prêt à tout sacrifier; mais il est des biens d'un ordre secondaire, ainsi le disent la nature et le bon sens. Mon langage seul est exact, réplique le stoïcien; la vertu n'est pas seulement un bien, elle est le bien de l'homme. Vous en avez une idée vague et fausse, ou vous devez juger que le nom qui la caractérise ne saurait désigner qu'elle même. Fidèles à la vérité et pleins de bonne foi, nos maîtres énoncèrent des faits, sans nulle subtilité, lorsqu'ils avouèrent que la santé est préférable aux maladies, l'aisance à la pauvreté; mais ils auraient rougi de profaner par de fausses applications, le nom révéré qui

n'appartient qu'à la vertu. Votre manière de parler la dégrade, jette la confusion dans les idées, et notre école dédaigne le langage vulgaire pour s'élever à celui que dicte la raison. Ce débat n'offre-t-il qu'une dispute de mots; et s'il est plus sérieux que nous ne l'avions supposé, doit-on traiter le stoïcien de rêveur, ou son langage serait-il en effet le seul digne de la vertu.

Dans leurs discussions, souvent les hommes contestent tout ce que les passions peuvent contester; tandis qu'ils devraient abandonner, au contraire, tout ce que peut céder une raison indulgente. Pour diminuer le nombre des causes qui nous divisent, j'incline volontiers à penser que des discussions importantes en apparence, sont en réalité des disputes de mots. Toutefois, pour être vrai, je dirai que beaucoup de discussions philosophiques me semblent interminables. Souvent, en effet, la différence qu'on aperçoit entre les opinions des moralistes, est trop légère pour qu'on ne puisse soutenir qu'elle est uniquement dans les expressions; et néanmoins, elle est assez sensible pour qu'on puisse prétendre qu'elle est inhérente au fond des idées. Ainsi, sur beau-

coup de questions agitées par les philosophes, il existe et il existera éternellement plusieurs opinions ; deux sont opposées entre elles ; une troisième fait juger vaine et ridicule la division qu'établissent les deux premières. J'en découvre une autre encore ; ses partisans observent avec indulgence toutes les opinions précédentes, apprécient leur utilité pratique, et refusent de prononcer sur leur justesse théorique. Assez élevés au-dessus du vulgaire pour ne point embrasser ses querelles, jugeons les opinions surtout par leurs résultats ; et lorsqu'elles peuvent concourir au bien de l'humanité, bornons-nous à dire que leurs partisans doivent s'estimer, en continuant l'examen des questions qui leur plaisent, et surtout en s'occupant de pratiquer leurs préceptes. Cette manière d'observer les débats philosophiques et de se refuser à porter des jugemens absolus, peut paraître singulière après qu'on a vu tant de fois des exemples d'intolérance ; mais elle est la seule qui soit digne d'un ami de la paix et de la vérité.

(8) La théologie d'Épicure dégradait les dieux,

et sa physique semblait être un jeu d'imagination ; mais sa morale austère, tempérée par des rapports toujours directs avec l'intérêt propre, pouvait exercer sur les âmes une heureuse influence. Long-temps ses disciples offrirent le modèle d'une parfaite union. Tandis que les platoniciens, divisés sur les dogmes de leur maître, se livraient entre eux à de continuels débats, tandis que la plupart des écoles étaient agitées par des questions de pure théorie, *la société des épicuriens présentait l'image d'une république animée d'un même esprit, d'un même sentiment.* (*Præp. evangel. Euseb.* lib. 14, c. 5, p. 727). On doit surtout attribuer l'union, le calme dont jouissaient ces philosophes, à la tendance toute pratique de leur morale, tendance qui, sous des rapports essentiels, corrigeait les vices du système très incomplet d'Épicure.

(9) Les travaux de quelques hommes pour traduire et répandre les livres sacrés, sont vraiment prodigieux : je n'en citerai qu'un exemple.

Les missionnaires baptistes établis à Séram-

pore ont publié les traductions suivantes : la Bible en *chinois*, en *bengali* et en *orissa;* le Nouveau Testamment, le Pentateuque et les livres historiques en *sanskrit;* le Nouveau Testament, les livres historiques, les Hagiographes et les Prophètes en *hindou;* le Nouveau Testament, le Pentateuque et les livres historiques en *mahratte;* le Nouveau Testament en *talinga* et en *bredje-bhâchû;* trois Évangiles en *pouchtou* ou *affghane*, *baloutchi* et *assami;* l'Évangile de saint Matthieu en *canarin*, *konhéni*, *moultani*, *sindhi*, *cachemir*, *nepal*, *bouhanir*, *oudeypour*, *maravar*, *djéypour*, *khassay*, et dans les langues des *Barmas*.

Ces renseignemens sont puisés dans les *Archives du christianisme* de 1820; par conséquent, ils sont fort incomplets aujourd'hui.

(10) Voici des faits authentiques déjà cités par M. Ch. Renouard, dans ses intéressans *Élémens de morale* (page 27).

« Il y avait en Écosse, à la fin du dix-sep-
« tième siècle, deux cent mille individus allant
« mendier de porte en porte; et dans ce nombre,
« cent mille au moins vivaient en troupes,

« sans lois, sans religion, sans morale. Hommes et femmes, toujours ivres, blasphémaient, juraient, se battaient, et s'étaient fait une habitude des vols et des meurtres. Le mal était profond. Punir les malveillans, ou même donner de l'emploi aux pauvres, était un trop faible remède contre tant de corruption. Que fit alors le gouvernement? Il attaqua le mal dans sa racine, en s'attachant à réformer l'éducation; et, par un acte du parlement d'Écosse, de l'année 1698, il fut établi des écoles dans chaque paroisse, et des fonds furent affectés au paiement des maîtres. Ces sages mesures furent observées avec persévérance; et l'Écosse est aujourd'hui le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes, en raison de la population; si, par exemple, on compare ce pays avec les autres parties de la Grande-Bretagne, on verra que la proportion des hommes arrêtés comme prévenus de crime, est en Écosse d'un sur vingt mille, tandis qu'elle est en Irlande d'un sur quinze cents, et dans le comté de Middlesex, d'un sur neuf cents. »

(11) De véritables écoles de philosophie

pourraient avoir les plus importans résultats; elles pourraient donner à la société ce qui lui manque essentiellement aujourd'hui, je veux dire des hommes qui s'occupent de la morale, et qui sachent la pratiquer.

Mais quelles institutions humaines sont exemptes d'abus? Les écoles de philosophie dégénèrent lorsqu'on cesse d'y inspirer le respect pour toutes les doctrines qui peuvent concourir au bien de l'humanité, lorsque les maîtres, oubliant qu'il s'agit de former des esprits justes et de nobles caractères, n'instruisent plus leurs élèves que dans l'art fatal de l'argumentation. L'inscription placée sur la porte de l'école annonce encore des leçons de sagesse; on entre, et l'on voit les prétendus sages livrés à de puériles discussions, amuser le vulgaire par de scandaleux débats.

Quand les esprits, à force de subtilités, ont tout obscurci, pour les faire descendre des hauteurs de la philosophie spéculative, et les ramener à la bonne philosophie pratique, pour leur rendre la lumière, il faut qu'un Lucien vienne dissiper les nuages. La gaîté satirique est un antidote puissant contre les préju-

gés austères et les passions fougueuses. Le remède, je l'avoue n'est pas sans danger : quelquefois, en voulant attaquer les abus de la philosophie, on frappe la philosophie elle-même; on la décrie, quand il faudrait ne décrier que ceux qui la profanent. Pauvres humains! c'est ainsi que souvent les remèdes achèvent de détruire les forces du malade.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

PRÉFACE. v

CHAPITRE I. *Des diverses acceptions du mot philosophie* 1

CHAP. II. *Du rang que la morale doit avoir parmi les sciences* 5

CHAP. III. *Importance des études morales dans la situation actuelle de l'Europe* . . 10

CHAP. IV. *Première division des systèmes de philosophie morale.* 19

CHAP. V. *Autre division.* 27

CHAP. VI. *Tableau des systèmes* 33

CHAP. VII. *Examen auquel doit donner lieu le tableau précédent* 65

CHAP. VIII. *De l'amour de soi.* 71

CHAP. IX. *Du desir d'obéïr et de plaire à la Divinité* 98

Pages.

CHAP. X. *Du desir d'être utile aux hommes.* . 117

CHAP. XI. *Du desir de se conformer à l'idée abstraite des lois morales.* 130

CHAP. XII. *Du desir de se perfectionner* . . 151

CHAP. XIII. *Réflexions sur les dangers que présentent les diverses théories morales* . . 156

CHAP. XIV. *De la véritable distinction à établir entre les systèmes.* 166

CHAP. XV. *Des systèmes incomplets.* 173

CHAP. XVI. *Des causes de la variété des systèmes complets.* 206

CHAP. XVII. *De l'unité en philosophie morale.* 219

CHAP. XVIII. *De l'accord des systèmes complets avec le christianisme* 242

CHAP. XIX. *Si l'on peut espérer des améliorations dans le sort des hommes* 254

CHAP. XX. *Conclusion.* 279

NOTES. 285

GTU Library
3 2400 00721 7510

1402
2348

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94[illegible]
For renewals call (510) [illegible]
All items are subject to recall

Q445
D839

Droz, Joseph